

LÉON TOLSTOÏ

LA

FOI UNIVERSELLE

TRADUIT DU RUSSE PAR

E. HALPÉRINE-KAMINSKY

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

—
1906

Tous droits réservés.

La Foi universelle

Léon Tolstoï



Paris, 1906

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

TABLE

Pages.

[AVIS DU TRADUCTEUR](#)

[APPEL AU CLERGÉ](#)

[QU'EST-CE QUE L'ÉVANGILE ?](#)

[Introduction](#)

[Préambule](#)

[I.](#) — Le royaume de Dieu

[II.](#) — La tentation du Malin

[III.](#) — Bible et Évangile

[IV.](#) — Ne résistez pas au mal, pardonnez !

[V.](#) — Tous Frères

[VI.](#) — La vraie Vie

[VII.](#) — Soyez comme des Enfants

[VIII.](#) — Jésus et la Pécheresse

[Conclusion](#)

[QU'EST-CE QUE LA RELIGION ?](#)

AVIS DU TRADUCTEUR

Il y a une dizaine d'années, le comte Léon Tolstoï a fait publier à Genève son œuvre capitale : *Accord et traduction des quatre Évangiles*, où il ne s'était pas borné à la nouvelle et scrupuleuse traduction du texte grec des Évangiles ; il a reproduit, analysé et commenté ce texte, verset par verset, mot par mot, en s'aidant de toutes les acquisitions récentes de la philologie, de l'histoire et des études religieuses. Cet important ouvrage, en trois gros volumes, est devenu aujourd'hui une rareté bibliographique, et M. Tchertkoff, ami et éditeur éclairé de Tolstoï, en prépare une nouvelle édition revue et corrigée, la première contenant quantité d'erreurs et d'omissions. En attendant, M. Tchertkoff publie *l'Exposé abrégé des Évangiles*, résumé de l'ouvrage précédent et qu'il fait accompagner de la variante définitive de l'introduction, de la conclusion et des plus importantes remarques de la *Traduction des quatre Évangiles*. Nous profitons de cette publication pour en donner la version française.

Celle-ci comprend l'introduction, le préambule, quelques extraits significatifs des commentaires dont Tolstoï accompagne la traduction du texte évangélique, puis la conclusion et les versets commentés. Pour les versets, nous avons dû adopter la traduction libre de Tolstoï qui se trouve dans son *Exposé abrégé de l'Évangile*, parce qu'elle est plus succincte et moins surchargée de remarques que celle de son *Accord et traduction des quatre Évangiles*. Nous avons dit en effet que, dans ce dernier ouvrage, Tolstoï reproduit le texte grec, insère en regard la traduction adoptée par l'Église et l'accompagne de celle faite par lui-même ; puis il analyse et commente les textes, verset par verset. Toutefois, pour donner un échantillon de ce travail de bénédictin, — c'est le cas de le dire, — et à la fois de cette méthode scientifique, nous reproduisons presque entièrement le préambule du volumineux ouvrage ; en même temps il nous indique le sens exact, suivant Tolstoï, du titre même de l'Évangile. Nous supprimons seulement le texte grec et l'examen linguistique au point de vue russe.

Ces pages sont précédées d'un émouvant *Appel au Clergé* et suivies de deux études de Tolstoï dans lesquels il répond à la question : qu'est-ce que la religion ? À l'exemple de mes précédents recueils où sont réunis les écrits de Tolstoï de même inspiration, le lecteur français pourrait ainsi se faire une idée d'ensemble du sujet traité par le grand penseur russe.

E. H.-K.

APPEL AU CLERGÉ

I

Papes, cardinaux, évêques, superintendants, prêtres ou pasteurs, quelle que soit votre confession, quel que soit votre ministère, abandonnez pour un instant l'assurance d'être les vrais, les uniques disciples du Christ-Dieu, d'être seuls appelés à prêcher son enseignement ; rappelez-vous seulement qu'avant d'être pape, cardinal, évêque, prêtre, etc., vous êtes des hommes, c'est-à-dire, d'après votre doctrine même, des êtres envoyés par Dieu en ce monde pour l'accomplissement de Sa loi.

Souvenez-vous-en, et songez à ce que vous faites.

Toute votre existence est vouée à la propagande, au maintien et à la diffusion parmi les hommes de la doctrine qui vous est révélée, affirmez-vous, par Dieu lui-même et qui est, par suite, la seule vraie et salutaire.

Mais qu'est-elle, cette doctrine, la seule vraie et salutaire, que vous enseignez ? Quelle que soit la confession, dénommée chrétienne, à laquelle vous appartenez : catholique, orthodoxe, luthérienne, anglicane, vous reconnaissez comme l'expression exacte de votre doctrine le *Credo* établi au Concile de Nicée il y a mille six cents ans.

Ce Credo contient les dogmes suivants :

Premier : Dieu le Père (première personne de la Trinité) a créé le ciel, la terre et les anges habitant le ciel.

Deuxième : Le Fils unique de Dieu n'a pas été créé, mais conçu (deuxième personne de la Trinité). Et c'est par ce Fils qu'a été créé le monde.

Troisième : Pour sauver les hommes du péché et de la mort dont ils avaient été punis par suite de la désobéissance du premier homme, Adam, le

Fils unique de Dieu est descendu sur la terre, s'est incarné en homme par l'intermédiaire du Saint-Esprit et de la Vierge Marie.

Quatrième : Ce Fils a été crucifié pour racheter les péchés des hommes.

Cinquième : Il a souffert, a été enterré, est ressuscité le troisième jour, et cela avait été prédit dans les livres hébreux.

Sixième : Monté au ciel, ce Fils s'est assis à la dextre du Père.

Septième : Ce Fils de Dieu reviendra en son temps sur terre pour juger les vivants et les morts.

Huitième : Il y a le Saint-Esprit (troisième personne de la Trinité) qui égale le Père et qui parle par la voix des prophètes.

Neuvième (dogme adopté par les confessions les plus répandues) : l'Église est Une, Sainte et Infaillible (ou plus exactement, est reconnue comme telle l'Église à laquelle appartient le fidèle). Cette Église englobe tous ses fidèles vivants ou morts.

Dixième (dogme adopté également par les confessions les plus répandues) : Il y a le Saint-Sacrement du baptême qui communique au baptisé la puissance du Saint-Esprit.

Onzième : Lors de la deuxième venue du Christ les âmes des trépassés s'uniront à leurs corps et ces corps deviendront immortels.

Douzième : Après le second avènement commencera pour les justes la vie éternelle en paradis, c'est-à-dire sur une nouvelle terre et sous un nouveau ciel, et pour les pécheurs une vie éternelle à l'enfer.

Sans parler de la vénération par les religions les plus répandues (catholique, orthodoxe) des saints, de leurs reliques, de leurs images, de celles du Christ et de la mère de Dieu, ces douze points constituent les articles de foi fondamentaux de la vérité qui vous est révélée, suivant vous, par Dieu lui-même, pour le salut des hommes.

Certains d'entre vous enseignent ces dogmes tels qu'ils sont formulés ; d'autres cherchent à leur attribuer un sens métaphorique afin de les accorder plus ou moins avec la raison et les connaissances modernes. Mais il vous est impossible, aux uns et aux autres, de ne pas reconnaître, et vous reconnaissez en effet ces dogmes comme l'expression la plus exacte de

l'unique vérité qui vous a été révélée par Dieu et que vous enseignez pour le salut des hommes.

II

Soit : Dieu lui-même vous a révélé l'unique vérité salutare. Or, le propre des hommes est d'aspirer à la vérité, et lorsqu'elle leur est clairement exprimée, ils l'acceptent toujours avec joie et la prennent pour guide.

Il suffirait donc, semble-t-il, pour communiquer aux hommes votre unique vérité, d'exprimer simplement et nettement, par la parole ou le livre, cette vérité aux hommes aptes à la comprendre.

Ceci posé, voyons comment vous enseignez votre unique vérité.

Depuis la fondation de la communauté qui se dénomme Église, vos prédécesseurs n'avaient cessé d'enseigner cette vérité en l'imposant par la force principalement.

Ils prescrivaient cette vérité et sévissaient contre ceux qui ne l'acceptaient pas : des millions et des millions d'êtres humains avaient été martyrisés, mis à mort, brûlés vifs pour s'être refusés à l'accepter. À mesure que l'humanité avançait, ce procédé qui, de toute évidence, ne répondait pas au but poursuivi, fut de moins en moins employé, et il ne semble plus être appliqué de notre temps chez aucune nation chrétienne, sauf en Russie.

L'autre moyen fut l'action extérieure sur les facultés émotionnelles des hommes : la solennité du culte, les images, les statues, la musique, les chants, voire les spectacles théâtraux et l'art oratoire. Avec le temps, ce moyen tomba à son tour en désuétude. Dans les pays protestants notamment, on n'emploie presque plus, sauf dans le sermon, ces procédés, en exceptant toutefois l'Armée du Salut qui a imaginé même de nouveaux moyens d'action extérieurs sur les sens.

En revanche, tous les efforts du clergé tendent actuellement à généraliser le troisième procédé, le plus puissant, qui a toujours été employé et auquel le clergé tient par-dessus tout, celui d'inculquer leur doctrine aux hommes qui sont inaptes à la juger : aux illettrés, aux ouvriers n'ayant pas le loisir de

réfléchir et, surtout, aux enfants qui acceptent sans examen ce qu'on leur dit et gardent pour toujours l'empreinte de cet enseignement.

III

Le principal moyen de communiquer aux hommes la vérité qui vous a été révélée par Dieu est donc dans l'enseignement de cette vérité aux adultes ignorants ou manquant de discernement, ainsi qu'aux enfants, et qui, les uns et les autres, acceptent tout de confiance.

Cette initiation commence habituellement par l'étude de ce qu'on appelle l'Histoire Sainte : morceaux choisis de la Bible, livres hébreux, l'Ancien Testament, qui sont, suivant vous, d'origine divine, et, par suite, sont non seulement indiscutablement vrais, mais encore sacrés. C'est cette Histoire qui donne à votre élève la première notion sur le monde, sur la vie, sur le bien et le mal, sur Dieu.

L'Histoire Sainte commence par décrire comment Dieu, vivant dans l'éternité, a tiré du néant, il y a six mille ans, le ciel et la terre ; comment ensuite il a créé les bêtes fauves, les poissons, les plantes, puis le premier homme Adam et sa femme, extraite de sa côte. Puis on conte comment Dieu, dans la crainte de voir l'homme et la femme manger la pomme possédant la vertu magique de donner la puissance, leur a défendu de la manger ; comment les premiers hommes ont désobéi et furent, par suite, chassés du paradis, et comment ce même péché fut cause de la malédiction divine contre toute leur descendance et contre la terre qui a enfanté depuis de mauvaises herbes. Puis c'est le récit de la vie des descendants d'Adam, qui étaient devenus tellement débauchés que Dieu a dû noyer non seulement ceux-ci, mais encore toutes les bêtes, et n'a laissé en vie que Noé, sa famille et les animaux placés dans son arche. Il est raconté ensuite comment, parmi tous les hommes, Dieu a choisi Abraham seul et a passé avec lui un marché en vertu duquel il devait adorer Dieu comme un Dieu, et en signe de quoi procéder à la circoncision. De son côté, Dieu était tenu à donner à Abraham une progéniture, le protéger, lui et toute sa descendance. Puis il est dit comment Dieu, protecteur d'Abraham et de ses descendants, commet en

leur faveur les actes les plus antinaturels, appelés miracles, voire les plus atroces cruautés.

Ainsi, toute cette histoire, sauf de naïves fables (telle la visite de Dieu, accompagné de deux anges, à Abraham, ou le mariage d'Isaac), ou bien d'innocentes, mais le plus souvent d'immorales (la filouterie de Jacob, favori de Dieu ; les cruautés de Samson, les roueries de Joseph), toute cette histoire, depuis les plaies dont Moïse a puni les Égyptiens et le meurtre par l'ange de tous les premiers-nés jusqu'au feu qui a brûlé les deux cent cinquante conspirateurs ; et Coré, Dathan et Abiron engloutis sous la terre ; la mort, en quelques instants, de quatorze mille sept cents hommes ; les ennemis sciés et les prêtres en désaccord avec Élie, punis par lui, après quoi il s'envola au ciel ; et Élisée, maudissant les gamins qui se moquaient de lui, et ceux-ci déchirés et mangés pour cela par deux ourses, toute cette histoire n'est qu'une suite d'événements miraculeux, d'horribles crimes accomplis par le peuple juif, par ses chefs et par Dieu lui-même.

Mais votre enseignement de l'histoire que vous appelez sainte ne se borne pas là. Après l'Ancien Testament, vous contez aux enfants et aux ignorants le Nouveau Testament en faussant par votre interprétation sa véritable signification morale, contenue dans le Sermon de la Montagne. Vous cherchez, par contre, à concilier le Nouveau avec l'Ancien Testament, en attribuant toute l'importance aux prophéties et aux miracles : la marche à l'étoile, les chants célestes, l'entretien avec le diable, la transmutation de l'eau en vin, la promenade sur l'eau, les guérisons miraculeuses, la résurrection des morts, et finalement la résurrection du Christ lui-même et son ascension au ciel.

Si cette histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament était enseignée comme une fable, alors même un éducateur hésiterait à la faire réciter à des enfants ou à des adultes qu'il voudrait éclairer. Or, cette fable est donnée à des hommes incapables de raisonner comme la description fidèle de l'univers et de ses lois, comme le témoignage authentique de la vie de nos ancêtres, la source certaine où nous devons puiser la connaissance du bien et du mal, de l'essence et de la vertu de Dieu et des devoirs de l'homme.

Et on parle de lectures pernicieuses ! Y a-t-il, dans le monde chrétien, un livre qui suscite plus de mal que celui qu'on appelle *la Sainte Écriture de l'Ancien et du Nouveau Testament* ?

Or, l'esprit des enfants de toute la chrétienté est façonné par l'enseignement de cette Sainte Écriture, et on la donne également aux adultes ignorants comme la source indispensable et éternelle de la vérité divine.

IV

Lorsqu'on introduit dans un organisme vivant un corps étranger, l'effort qu'applique celui-ci pour se libérer le fait souffrir et parfois amène une issue fatale. Le mal est plus grand encore lorsque l'on introduit dans une intelligence, au moment où elle est incapable de juger par elle-même l'exposé de la doctrine — si contraire aux connaissances modernes, au bon sens et au sentiment moral — de l'Ancien et du Nouveau Testament, et qui déforme cependant à jamais la jeune intelligence.

Un cerveau façonné dans ces conditions, croyant à la création du monde sorti du néant il y a six mille ans, au déluge et à l'arche de Noé, à la Trinité, à la chute d'Adam, à l'Immaculée Conception, aux miracles du Christ et à la vertu expiatoire de sa mort, un tel cerveau ne saurait plus avoir pour guide la raison et la certitude de jamais connaître la vérité. Dès que l'on admet la Trinité, l'Immaculée Conception, la Rédemption de tous les humains par le sang du Christ, alors tout est vain : les appels de la raison demeurent sans effet.

Mettez un coin dans une jointure du plancher d'un magasin à blé : vous aurez beau y verser le grain, il s'échappera toujours par la fissure. Il en est de même du cerveau où l'on a fait entrer le coin de la Trinité ou d'un Dieu devenu homme qui, de sa souffrance, a racheté nos péchés, puis s'est envolé au ciel : aucune conception ferme et sensée de la vie ne saurait tenir dans ce cerveau. Quoi que vous mettiez dans une grange au plancher troué, rien n'y tiendra ; quoi que vous introduisiez dans une intelligence qui a accepté comme un article de foi un non-sens, tout s'en échappera.

Un homme éduqué ainsi ne saurait adopter que l'une de ces attitudes : ou bien, attaché à sa croyance, il évitera comme une peste, durant son existence entière, tout ce qui pourrait l'éclairer et, par suite, ruiner sa foi ;

ou bien, ayant reconnu une fois pour toutes que la raison est une source d'erreurs (les prêtres poussent toujours dans cette voie), il se détournera de l'unique lumière qui nous est accordée pour trouver le chemin de la vie ; ou enfin, ce qui est le pire, il cherchera, par une argumentation spécieuse, à prouver le bon sens du non-sens, puis, non seulement rejettera la croyance qui lui a été inculquée, mais encore niera la nécessité de toute foi.

Dans tous ces trois cas, l'homme est un malade d'esprit, si toutefois il ne se dégage pas, après de grands efforts et des souffrances, des idées insensées et contradictoires qui lui avaient été suggérées dès son enfance.

En voyant autour de lui la vie en mouvement, il ne saurait la considérer sans désespoir parce qu'elle ruine sa conception de la vie, et il ne saurait ne pas éprouver une animosité ouverte ou secrète envers les hommes qui sont les artisans de cette marche logique de la vie ; il lui est impossible de ne pas être un défenseur conscient des ténèbres et du mensonge contre la lumière et la vérité.

Tels sont en effet la plupart des chrétiens, qui, pénétrés depuis leur enfance de croyances ineptes, ont été sevrés de la faculté de penser logiquement et clairement.

V

Tel est le mal causé à notre activité intellectuelle par la doctrine de l'Église. Mais le mal produit au point de vue moral est plus grand encore.

Tout homme vient au monde en ayant conscience de sa solidarité avec le principe mystérieux tout puissant, qui lui a donné la vie, ayant la certitude de sa valeur égale aux autres hommes et de leur égalité entre eux, altéré d'amour pour soi et pour les autres et de sa propre amélioration morale.

Or, comment l'endoctrinez-vous ? Au lieu de lui parler du principe mystérieux auquel il songe avec vénération, vous lui montrez un Dieu courroucé, injuste, toujours prêt à sévir. Au lieu de lui parler de l'égalité entre les hommes, de ce sentiment d'égalité qu'éprouve naturellement un enfant et tout être ingénu, vous lui assurez que non seulement les hommes,

mais les peuples ne sont pas égaux, que les uns sont aimés par Dieu et les autres non, que certains hommes sont choisis par Dieu pour commander et les autres pour obéir. Au lieu de le convier à susciter l'amour, qui est l'aspiration irrésistible de toute âme vierge, vous lui persuadez que les relations entre les hommes ne peuvent avoir d'autre base que la menace, la punition, le châtement, toute violence enfin, que l'assassinat par l'ordre des juges et par les chefs sur les champs de bataille est autorisé, voire ordonné par Dieu lui-même.

Au lieu de rappeler que tout homme a le besoin inné de s'améliorer, vous affirmez que son salut est dans la croyance à la Rédemption, et que son désir de s'amender par son propre effort, sans s'aider par la prière, le Saint-Sacrement, etc., est un péché d'orgueil ; vous l'assurez que, pour son salut, il ne doit pas se fier à sa raison, mais aux prescriptions de l'Église, et il est tenu à les remplir fidèlement.

Il est effrayant de songer à la corruption intellectuelle et morale que cette doctrine introduit dans l'âme d'un enfant ou d'un adulte ignorant.

VI

Pour s'en convaincre, il me suffit de me remémorer ce que j'ai appris, ce que j'ai vu en Russie durant les soixante années de ma vie consciente.

Des évêques, de doctes moines, des missionnaires discutent à perte de vue toutes sortes de questions théologiques des plus complexes : l'accord de la morale avec la théologie, l'extension ou la fixité des dogmes et autres subtilités scolastiques. Par contre, on prêche aux cent millions de la masse populaire la foi aux icônes de Kazan ou d'Ibérie, aux reliques, au diable, à la vertu salutaire des cierges, à celle de la messe des morts, etc., et non seulement on prêche et on pratique ces superstitions, mais encore on les défend jalousement contre toute atteinte. À peine un paysan a-t-il négligé d'observer une fête locale, ou n'a pas invité chez lui l'icône miraculeuse qu'on promène de maison en maison, ou travaille le vendredi d'Élie, aussitôt il est dénoncé, poursuivi, déporté. Sans parler des châtements

infligés aux sectateurs réfractaires au culte orthodoxe, on juge et on condamne pour le seul fait de se réunir et de lire l'Évangile.

Le résultat en est que des dizaines de millions d'hommes, presque toutes les femmes du peuple ignorent absolument, n'ont jamais entendu le nom même du Christ et savent encore moins ce qu'il était.

Cela paraît incroyable, et cependant c'est un fait que chacun peut contrôler.

En entendant ce que disent dans leurs réunions les évêques et les académiciens, en lisant leurs publications, vous pourrez croire que le clergé russe enseigne une religion surannée, mais toujours chrétienne où les vérités évangéliques trouvent quand même une place et sont transmises au peuple. Mais en regardant de près l'activité du clergé dans le peuple, vous vous apercevrez qu'on ne lui prêche et qu'on ne fait pénétrer chez lui que l'idolâtrie : processions avec des icônes, bénédiction des eaux, visites des icônes dans les maisons, adoration des reliques, port de croix, etc., tandis que toute tentative de profession du véritable christianisme est impitoyablement poursuivie.

Déjà au cours de ma seule existence, je pus constater combien le peuple russe a perdu des traditions du véritable christianisme auxquelles il était attaché et que le clergé s'efforce à lui faire oublier.

Jadis circulaient dans le peuple des légendes et des apologues chrétiens qui se transmettaient de générations en générations, et, parmi ces légendes, il y en avait qui présentaient le Christ se promenant sous l'aspect d'un mendiant ; ou bien un ange qui avait douté de la miséricorde divine, ou encore, un innocent dansant devant la porte du cabaret ; il y avait des dictons comme : « sans Dieu on n'ira pas jusqu'au seuil », « Dieu n'est pas dans la force, mais dans la vérité », etc. Ces légendes, ces dictons constituaient l'aliment spirituel du peuple et il l'est encore dans quelques contrées perdues.

Il y avait aussi des mœurs chrétiennes : la pitié pour le criminel, pour le vagabond, la privation afin de pouvoir donner l'aumône à un mendiant, le pardon de l'offense.

Aujourd'hui tout cela se perd et est remplacé par l'étude du catéchisme, les considérations sur l'essence trinitaire de Dieu, la prière avant les classes

pour le tsar, les professeurs, etc. De sorte que durant ma seule existence, le peuple est devenu, au point de vue religieux, de plus en plus grossier.

La majeure partie des femmes demeure aussi superstitieuse qu'il y a six cents ans, mais elle perd l'esprit chrétien qui la pénétrait auparavant. L'autre partie, qui connaît par cœur le catéchisme, est composée de parfaits athées.

Et tout cela est l'œuvre voulue du clergé.

« Mais cela se passe ainsi seulement chez vous, en Russie », me diront les catholiques ou les protestants. Eh bien, je crois, moi, que la même chose, sinon pire, se passe dans les pays catholiques où l'on interdit la lecture de l'Évangile, où l'on adore des Notre-Dames, et chez les protestants avec leur sainte fête du samedi et leur biblio-idolâtrie, c'est-à-dire, la foi aveugle dans la lettre de la Bible. Je crois que, sous une forme ou une autre, les mêmes faits se produisent dans tout le monde prétendu chrétien.

Il suffit pour le démontrer de mentionner l'habitude, datant de plusieurs siècles, d'allumer à Jérusalem le feu sacré le jour de la résurrection, véritable escroquerie, que personne parmi les ecclésiastiques n'a jamais dénoncée ; ou bien la croyance dans la Rédemption prêchée avec une ardeur particulière par les ministres du protestantisme le plus avancé.

VII

La doctrine de l'Église n'est pas seulement nuisible par sa déraison et son immoralité ; elle est pernicieuse parce que les hommes qui la professent vivent sans aucune entrave purement morale et sont tout convaincus que leur vie est vraiment chrétienne.

Des hommes mènent une existence de luxe effréné, en amassant des richesses, grâce au travail des pauvres, des humbles, et en se protégeant contre toute attaque par une foule de gardiens, par les tribunaux, par toute sorte de pénalités. Et le clergé approuve au nom du Christ, consacre, bénit cette vie, et conseille seulement aux riches de distraire une infime parcelle de ce qu'ils se sont approprié en faveur de ceux qu'ils avaient spoliés. (Lors

de l'existence de l'esclavage, le clergé avait toujours et partout considéré cette institution comme fort légitime et nullement contraire à la doctrine chrétienne.)

Des hommes poursuivent un but intéressé, personnel ou social, par la force des armes, par le meurtre, et le clergé approuve, bénit au nom du Christ les institutions militaires et les guerres, voire encourage ces tueries en masse, considérant que la guerre n'est pas contraire au christianisme.

Ceux qui ont adopté cette doctrine sont entraînés par elle à des actes mauvais, et ils sont convaincus que leur vie est morale, qu'il est inutile de la changer.

Mais le plus grand mal qu'engendre cette doctrine est de faire croire qu'elle enseigne le vrai christianisme et qu'il n'y en a pas d'autre. Vous l'avez si habilement masquée sous les formes extérieures du christianisme que vos adeptes ne savent plus distinguer le faux du vrai. Vous ne les avez pas seulement détournés de la source vivante — car dans ce cas ils pourraient un jour la retrouver — vous l'avez empoisonnée ; c'est pourquoi les hommes ne sauraient adopter d'autre christianisme que celui que vous avez faussé par votre interprétation.

La doctrine que vous enseignez est une sorte de vaccination d'un faux christianisme, et à l'instar du vaccin de la variole ou de la diphtérie, elle rend insensible à la contagion du véritable christianisme.

Des générations successives qui ont fondé leur vie sur les principes contraires à la vérité évangélique et qui sont néanmoins convaincues de la professer ne sont plus capables de la connaître.

VIII

Tel est le résultat auquel sont arrivés ceux qui suivent votre enseignement.

Il en est d'autres qui s'en sont affranchis : ceux qu'on nomme les libres penseurs. Bien que pour la plupart ils mènent une vie plus morale que les fidèles de l'Église, la corruption spirituelle à laquelle ils furent soumis

pendant leur enfance, est si profonde qu'ils deviennent fréquemment plus nuisibles encore pour leur prochain que les adeptes de votre doctrine. Ils sont nuisibles parce que, ayant reçu la même éducation mensongère que les autres malheureux enfants du monde chrétien, ils confondent la doctrine de l'Église avec celle du Christ et, en rejetant les mensonges de la première, ils rejettent avec eux le véritable christianisme que masquent les dogmes de l'Église.

Dans la haine du mensonge dont ils ont tant souffert, ils proclament l'inutilité, voire le vice de la foi chrétienne, de toute foi.

D'après eux, la religion est un vestige des superstitions jadis nécessaires aux hommes, mais devenues nuisibles aujourd'hui. C'est pourquoi, plus tôt et plus complètement les hommes s'affranchiront de tout sentiment religieux, mieux cela vaudra pour eux.

Ceux qui nous convient à cet affranchissement sont les plus instruits, les plus savants, jouissant par suite de plus d'autorité parmi les hommes qui cherchent la vérité. Aussi, consciemment ou inconsciemment, ils deviennent les propagateurs les plus dangereux de la licence morale.

Les négateurs de toute religion affirment que la qualité essentielle de l'être doué de raison, qualité qui réside dans l'établissement de son attitude envers le principe de tout et dont seules peuvent découler les lois morales immuables, que cet état d'âme est déjà une étape depuis longtemps franchie par l'humanité.

Le résultat en est que l'activité humaine ne repose plus que sur le principe de l'égoïsme et sur ses conséquences : des convoitises purement charnelles.

C'est parmi ces hommes que naquit cette conception matérialiste, cette doctrine d'égoïsme et de haine qui jadis se manifestait timidement, et qui en ces derniers temps trouva son éclatante expression dans la philosophie de Nietzsche, qui s'est répandue en excitant partout des instincts grossiers, bestiaux, cruels.

Ainsi, d'une part, ceux qu'on appelle les croyants trouvent la complète approbation de leur vie immorale dans votre religion, et celle-ci ne voit aucun désaccord entre le christianisme et les actes qui lui sont pourtant si contraires ; d'autre part, les libres penseurs qui, en rejetant vos croyances,

sont arrivés à nier toute religion, effacent toute différence entre le bien et le mal, et attribuent à la théorie de l'inégalité des hommes, de l'égoïsme, de la lutte, et de l'oppression des faibles par les forts, le caractère de la plus haute vérité accessible à l'humanité.

IX

C'est vous, membres du clergé, et nul autre, qui, en catéchant de force les hommes, produisez cet effroyable mal dont ils souffrent. Et ce qui est lamentable au plus haut degré, c'est votre propre manque de foi en la religion que vous enseignez, votre incroyance, non pas en tels ou tels de ses dogmes, mais souvent en la doctrine totale.

Je n'ignore pas qu'en répétant le fameux « *credo quia absurdum* », nombre parmi vous pensent que, malgré tout, ils ont foi en ce qu'ils enseignent. Or, lorsque vous dites avoir foi en un Dieu en trois personnes, ou en un ciel qui s'entr'ouvre et fait entendre la voix divine, il n'est nullement démontré que votre croyance en ces événements mirifiques soit sincère. Vous croyez qu'il faut affirmer que vous croyez, mais vous ne croyez pas que ce que vous affirmez a été. Vous ne croyez pas que Dieu est un et triple, que le Christ s'est envolé au ciel et reviendra juger les ressuscités, car cela n'a aucun sens pour vous. Il est loisible de prononcer des mots vides de sens, mais on ne saurait admettre le non-sens. On peut croire que les âmes des morts revêtiront de nouvelles formes de vie, on peut croire qu'ils transmigrent, que la destinée de l'homme sur la terre est de maîtriser ses passions, d'aimer son prochain ; on peut simplement croire que Dieu a ordonné de tuer, ou même prescrit le jeûne ; on peut croire à bien des choses ne contenant pas de non-sens, mais il est impossible d'admettre que Dieu soit en même temps un et triple, que le ciel s'ouvre, lorsque nous savons aujourd'hui qu'il n'existe pas, et ainsi de suite.

Vos prédécesseurs, ceux qui ont établi des dogmes, pouvaient y croire ; vous, vous ne le pouvez plus. En affirmant votre foi en ces dogmes, vous employez le mot « foi » dans un sens, et vous lui en attribuez un autre. La « foi » dans la première acception du mot, est l'attitude de l'homme envers

Dieu et l'univers, attitude lui permettant de définir le sens de sa vie et de se guider dans tous ses actes conscients. L'autre acception du mot « foi » est la confiance qu'on accorde aux affirmations d'une certaine personne ou de certaines personnes.

Dans la première acception, l'objet de la foi — bien que le plus souvent envisagé au point de vue établi par les hommes qui nous ont précédés — est contrôlé et admis par la raison.

Dans la deuxième acception, l'objet de la foi n'est pas seulement admis sans l'intervention de la raison, mais encore cette admission sans contrôle en est la condition absolue.

C'est précisément ce double sens attribué au mot « foi » qui fait naître l'équivoque permettant aux hommes de dire qu'ils croient à des maximes absurdes ou contenant des contradictions flagrantes. Le fait de votre aveugle confiance en vos maîtres ne nous prouve donc nullement que vous croyez en une chose qui n'a aucun sens, qui ne dit rien à votre imagination ni à votre raison et qui, par suite, ne saurait être objet de foi.

Dans la préface à sa *Vie de Jésus*, le célèbre prédicateur, le Père Didon, proclame sa croyance simple, littérale, sans métaphores, en ce que le Christ est ressuscité, est monté au ciel et s'est assis à la dextre du Père.

Eh bien, je connais un paysan illettré de Samara, à qui son confesseur avait demandé s'il croyait en Dieu et qui répondit catégoriquement : « C'est ma grande faute, mais je n'y crois pas. » Il expliqua son incroyance par ce fait que sa vie n'est pas conforme à celle que commande Dieu : « On jure, on ne donne pas toujours l'aumône, on est envieux, on se gave, on se soûle ; est-ce qu'on agirait ainsi si l'on croyait en Dieu ? »

Le Père Didon déclare qu'il croit en Dieu et à l'ascension du Christ, tandis que le moujik de Samara dit qu'il ne croit pas en Dieu parce qu'il n'accomplit pas sa volonté.

Il est donc évident que le Père Didon ne connaît pas la foi, mais dit seulement croire ; tandis que le moujik de Samara sait ce qu'est la foi, et tout en affirmant son incroyance, croit en Dieu ; et sa croyance est la vraie.

X

Malheureusement, je sais qu'il est difficile de convaincre lorsqu'on s'adresse directement à la raison ; seul, le sentiment possède la vertu immédiate de persuader. Aussi abandonnant tous les arguments, je fais appel — papes, évêques, prêtres — à votre cœur, à votre conscience.

Vous savez fort bien que ce que vous enseignez sur la création de l'univers, sur la nature divine de la Bible et autres articles de foi semblables, n'est pas vrai ; comment, dès lors, assumez-vous la responsabilité d'initier à ces fausses notions les enfants, les natures vierges, tous ceux qui espèrent de vous la vraie lumière ?

Interrogez-vous, la main sur le cœur, si vous croyez réellement à ce que vous prêchez ? Dès que vous vous poserez cette question, non devant le monde, mais devant Dieu, et en songeant au terme de vos jours, vous ne pourrez faire autrement que de répondre : non, nous n'y croyons pas. Vous ne croyez pas à la qualité divine de cette écriture que vous appelez sainte ; vous ne croyez pas à toutes les horreurs et à tous les miracles de l'Ancien Testament, vous ne croyez pas à l'enfer, à l'Immaculée Conception, à la résurrection, à l'ascension du Christ, à la résurrection des morts, à la Trinité divine ; vous ne croyez pas non seulement à certains articles de votre Credo, mais souvent dans aucun. Or, l'incroyance en un seul de vos dogmes implique forcément l'incroyance en l'infailibilité de l'Église, puisqu'elle a établi les dogmes dont vous doutez. Et si vous ne croyez pas à l'Église, vous ne pouvez croire non plus dans aucun de ses dogmes.

Réfléchissez donc à ce que vous faites, lorsque vous prêchez comme une vérité immuable, divine, ce en quoi vous ne croyez pas vous-mêmes, ou ce dont vous doutez simplement ; bien mieux : lorsque vous l'imposez par des procédés aussi détournés.

Et ne dites pas que vous n'êtes pour rien dans cet état des choses qui empêche la communion entre vos coreligionnaires et les autres hommes. Ce serait inexact : en leur suggérant votre religion exclusive, vous agissez contrairement à ce que vous dites ne pas vouloir faire, vous mettez obstacle à l'union d'une partie des hommes avec le reste de l'humanité ; vous l'enfermez dans les limites étroites de votre confession jalouse et vous la

placez ainsi, malgré vous, dans une situation, sinon d'hostilité, du moins d'isolement, à l'égard de tous les autres humains.

Vous accomplissez cette œuvre funeste inconsciemment, je le sais. Je sais également que vous êtes vous-mêmes, pour la plupart, illusionnés, hypnotisés ; souvent votre position ne vous permet pas de reconnaître la vérité, sous peine d'être obligés de condamner vous-mêmes toute votre activité passée. Je sais combien il vous est difficile, par votre éducation et, surtout, à cause de la certitude universelle que vous êtes les héritiers infaillibles du Christ-Dieu, de passer à la réalité des choses, de convenir que vous êtes de simples pécheurs égarés commettant les plus viles actions.

Je comprends toute la difficulté de votre situation, mais je me souviens qu'il est dit dans l'Évangile divin, que vous reconnaissez qu'un pécheur repentant est plus agréable à Dieu que des centaines de justes, et j'estime que, quelle que soit votre situation, il est plus aisé à chacun de vous de se repentir et de ne plus participer à l'œuvre que vous accomplissez, que de la continuer sans foi.

Qui que vous soyez : papes, cardinaux, métropolites, archevêques, évêques, superintendants, prêtres, pasteurs, réfléchissez à ce que je dis.

Il est des ecclésiastiques — dont le nombre augmente malheureusement de jour en jour — qui s'aperçoivent parfaitement de la vétusté, de la déraison et de l'immoralité de la doctrine cléricale, et qui cependant continuent à l'enseigner dans un but intéressé. Si vous en êtes, ne cherchez pas la consolation dans la pensée que votre activité peut se justifier par son utilité à la masse populaire qui ne sait pas encore ce que vous savez.

Le mensonge ne saurait être utile à personne.

De même que vous savez que le mensonge est le mensonge, tout homme du peuple qui n'aurait pas été trompé par vous le distinguerait autant que vous. Bien mieux : il reconnaîtrait de lui-même la vérité révélée par le Christ, si vous ne la lui masquiez en vous plaçant entre lui et Dieu. En réalité, votre œuvre n'a pas en vue le bien des hommes, mais votre propre intérêt, la satisfaction de votre ambition.

Vous devez donc comprendre que la majesté de vos palais, la pompe de vos églises et la richesse de vos vêtements et parures ne rendent pas votre

œuvre meilleure : ce qui est grand devant les hommes est misère devant Dieu.

Telle est la disposition d'esprit de ceux qui n'ont plus la foi, mais qui continuent à propager et à maintenir parmi les hommes le mensonge.

Il en est aussi parmi vous qui, tout en s'apercevant de la fausseté des dogmes de l'Église, ne peuvent se résoudre à les soumettre à l'examen critique ; leur nombre croît également de plus en plus. Sous l'influence du milieu ambiant, la croyance dans laquelle ils ont été élevés est tellement ancrée en eux, qu'ils ne cherchent même pas à s'en affranchir ; au contraire, ils appliquent toute leur intelligence et leur savoir à justifier par des métaphores paradoxales et une argumentation spécieuse toutes les inepties et contradictions de la doctrine qu'ils professent.

Si vous appartenez à cette catégorie d'hommes d'Église, quoique moins coupables, mais plus nuisibles que les autres, ne croyez pas que vos justifications suffisent pour tranquilliser votre conscience et soient valables devant Dieu. Au fond, vous ne pouvez ignorer que toute votre habileté et toutes vos arguties ne sauraient rendre moraux, sensés, clairs, conformes au bon sens et aux idées modernes, les récits de la Sainte Écriture qui sont immoraux, et les maximes du Concile de Nicée qui sont archaïques.

Vous savez fort bien que vous ne pouvez convaincre personne de la réalité de votre foi par le simple raisonnement ; car tout homme instruit et qui n'est pas imprégné dès son enfance de votre doctrine, non seulement ne vous croira pas, mais rira de vous, ou vous considérera comme un malade d'esprit, surtout lorsqu'il entendra vos fables sur la création du monde et des premiers hommes, sur le péché d'Adam et le rachat de ce péché par la mort du Fils de Dieu.

Tout ce que vous pouvez faire, c'est de maintenir provisoirement, par vos sophismes doctrinaux et par le poids de votre autorité, dans un état hypnotique ceux qui commencent à s'en dégager.

C'est précisément à cette œuvre mauvaise que vous vous appliquez.

Ainsi, au lieu d'employer toutes vos forces intellectuelles pour vous affranchir, vous et vos prochains, de l'hypocrisie dont vous souffrez tous, vous vous servez de ces forces pour vous plonger dans le mensonge de plus en plus.

Prêtres de cette dernière catégorie, vous ne devriez pas chercher à prouver, par une argumentation oblique, que la vérité est ce que vous considérez comme la vérité ; vous devriez, au contraire, faire un effort sur vous pour contrôler les croyances que vous avez acceptées comme vérités, les contrôler en vous appuyant sur le savoir indiscutable et le simple bon sens. Dès que vous adopterez cette ligne de conduite, vous vous réveillerez de l'hypnose qui pèse sur vous et vous vous apercevrez de votre horrible égarement.

Tel est le cas de la deuxième catégorie des membres du clergé, aujourd'hui fort nombreuse et des plus nuisibles.

Il en est une troisième, la plus répandue, comprenant les prêtres de foi simple n'ayant jamais douté de la doctrine qu'ils pratiquent et qu'ils enseignent. Ils ne s'étaient jamais interrogés sur la portée et le sens de ce qui leur avait été professé depuis leur enfance comme une vérité divine, sacrée ; ou bien, ils ont tellement perdu l'habitude de penser par eux-mêmes que, y songeraient-ils, ils ne verraient pas dans les dogmes enseignés les absurdités et les contradictions qu'ils contiennent ; ou enfin, s'ils s'en apercevaient, l'autorité de l'Église leur imposerait tant qu'ils n'oseraient pas les envisager autrement que ne les envisagent les hommes d'Église du passé et du présent. Ils se tranquillisent par la pensée que la doctrine ecclésiastique doit certainement expliquer ce qui leur semble absurde, simplement parce qu'ils croient ne pas avoir une science théologique suffisante.

Si vous appartenez à cette catégorie d'hommes ayant la foi sincère et naïve, ou bien ne croyant pas encore, mais prêts à croire, alors, quelle que soit votre position : prêtres déjà ordonnés ou jeunes gens qui vous préparez au sacerdoce, arrêtez-vous et songez à ce que vous faites ou vous préparez à faire.

Vous prêchez, ou vous vous préparez à prêcher, une doctrine ayant en vue de définir le sens et le but de la vie, de montrer d'après quels indices on distingue le bien du mal, et devant orienter toute l'activité humaine. Or, vous la prêchez, non pas comme toute autre thèse humaine, imparfaite et discutable, mais comme étant révélée par Dieu lui-même, partant, soustraite à toute discussion. Et vous la prêchez à des enfants, c'est-à-dire, au moment où les hommes sont incapables de comprendre la véritable signification de

vosre enseignement, lequel cependant modèle à jamais leur conscience ; ou bien vous la prêchez à des adultes ignorants, inaptes à juger en toute indépendance.

Telle est votre œuvre, et c'est à elle que vous vous préparez.

Comment ne vous demandez-vous pas si, par hasard, ce que vous prêchez était faux ?

Et lorsque vous vous poserez cette question, que vous comparerez vos théories aux autres, qui sont également considérées comme les seules vraies, que vous les jugerez à l'aide de votre savoir et de votre bon sens, et non pas en aveugles, vous ne pourrez pas ne pas vous apercevoir que votre sainte vérité est simplement une superstition surannée qui, à l'instar des autres doctrines semblables, est maintenue et pratiquée dans un but qui n'a rien à voir avec le bien des hommes.

Dès que vous l'aurez compris, vous tous qui considérez la vie comme une chose importante et qui écoutez la voix de votre conscience, vous ne pourrez plus prêcher votre religion ni demeurer ou devenir ses servants.

XI

« Mais qu'advierait-il si les hommes perdaient leur foi dans la doctrine de l'Église ? Qui sait si les choses n'iraient pas plus mal ? » m'objecte-t-on.

Qu'arriverait-il ? Tout simplement ceci : les hommes du monde chrétien pourront connaître, non pas les seules légendes juives, mais encore la sagesse religieuse de toute l'humanité. Ils se développeront librement ; leur intelligence et leurs sentiments ne seront pas déformés ; ils n'admettront plus de confiance la doctrine de l'Église, mais adopteront, envers Dieu, une attitude raisonnée, conforme à leur savoir, et reconnaîtront les obligations morales qui en découlent.

Les choses pourraient aller plus mal ? Mais si la doctrine cléricale n'est pas la vérité, pourquoi les hommes seraient-ils plus malheureux quand on ne leur enseignera plus le mensonge comme une vérité, surtout par les procédés détournés qu'on emploie ?

« Mais, — objecte-t-on encore, — l'homme du peuple est grossier et ignorant, et ce qui nous est inutile à nous, les cultivés, pourrait être utile et même nécessaire au peuple. »

Tous les hommes sont égaux et suivent la même voie en allant des ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la connaissance, du mensonge à la vérité. Vous avez marché dans cette voie et vous êtes arrivés à reconnaître la fausseté de la foi dans laquelle vous avez été élevés. De quel droit voulez-vous donc arrêter les autres hommes dans cette marche ?

Parce que vous distinguez chez le peuple un besoin de cette foi superstitieuse, il ne s'ensuit nullement qu'il faille le satisfaire. Il est des besoins pour le vin, pour le tabac et d'autres pires encore. Doit-on chercher à les satisfaire ? Il y a plus : par toutes sortes de procédés d'hypnotisme, vous provoquez un besoin par la manifestation duquel vous voulez justifier l'œuvre que vous accomplissez. Ainsi, vous n'avez qu'à ne plus exciter ce besoin, et il disparaîtra aussitôt, car parmi vous, comme parmi tous vos semblables, il ne saurait y avoir un besoin de mensonge ; tous les humains ont toujours marché et marchent des ténèbres vers la lumière, et c'est vous, placés le plus près de la lumière, qui devez, non pas la cacher, mais vous efforcer à la rendre accessible à tous.

On me fait une dernière objection :

« La situation n'empirerait-elle pas lorsque nous, hommes instruits, moraux, voulant le bien du peuple, mais empêchés par le doute, nous céderions la place à des hommes grossiers, immoraux, indifférents au sort du peuple ? »

Il est certain, au contraire, que l'abandon de l'Église par les meilleurs et leur remplacement par les plus mauvais, amènera plus rapidement la ruine de l'enseignement clérical, car il sera plus facile à en reconnaître le mensonge et l'effet pernicieux. On ne pourra que s'en réjouir, puisque la désagrégation de l'Église, qui se manifeste déjà, est un des moyens de la libération du mensonge dans lequel on maintient le peuple. Et plus tôt les bons et les éclairés quitteront les rangs du clergé, plus vite se produira la libération souhaitée ; plus nombreuses seront ces défections, et mieux cela vaudra.

Ainsi, de quelque côté que vous envisagiez votre œuvre, elle apparaît toujours nuisible. Je conseille donc à tous ceux qui craignent encore Dieu et n'ont pas étouffé complètement leur conscience, de tendre tous leurs efforts afin de se dégager de leur fausse situation.

Je sais qu'un grand nombre parmi vous sont liés par des obligations familiales qui vous contraignent à ne pas abandonner la profession choisie ; je sais combien il est difficile de renoncer à une situation honorifique et lucrative ou assurant simplement à vous et à votre famille les moyens d'existence, et combien il est douloureux de heurter les sentiments des proches que vous aimez. Mais tout vaut mieux que d'accomplir une œuvre funeste pour votre âme et nuisible pour tous.

Plus prompt, plus décisif sera votre repentir et, partant, l'abandon de votre activité, mieux cela vaudra, non seulement pour les autres hommes, mais pour vous-mêmes.

Au seuil de la tombe, distinguant nettement la source principale des misères humaines, je m'adresse à vous, non pour vous blâmer ni vous dénoncer (je sais que vous avez été induits en tentation sans vous en douter), mais pour aider mes semblables, dans la mesure de mes forces, à éviter le terrible mal causé par votre doctrine ; j'espère de même vous faire sortir, vous aussi, de l'état d'hypnose qui vous empêche de comprendre le caractère criminel de votre activité.

Et que Dieu vous vienne en aide, Lui qui lit dans vos cœurs.

14 novembre 1902.

QU'EST-CE QUE L'ÉVANGILE ?

Introduction

Préambule

- I. — Le royaume de Dieu
- II. — La tentation du Malin
- III. — Bible et Évangile
- IV. — Ne résistez pas au mal, pardonnez !
- V. — Tous Frères
- VI. — La vraie Vie
- VII. — Soyez comme des Enfants
- VIII. — Jésus et la Pécheresse

Conclusion

INTRODUCTION

Conduit au désespoir par la religion sans foi, je finis cependant par me convaincre, en voyant vivre l'humanité, que ce désespoir n'afflige point tous les hommes et, qu'au contraire, ils vivent et ont toujours vécu par la foi. J'en ai vu autour de moi à qui leur conception religieuse de la vie permet de vivre dans la paix et la joie, et de mourir de même.

Ma raison était impuissante à comprendre cette conception. J'ai cherché alors à organiser mon existence à l'exemple des croyants : je me suis efforcé de m'unir à eux, de me solidariser avec eux, d'agir comme eux, tant dans l'existence de chaque jour que dans le culte extérieur de la divinité, et je croyais que de cette façon j'aurais découvert le sens de la vie.

Or, plus je me rapprochais du peuple, plus j'imitais sa manière de vivre et suivais les cérémonies de son culte extérieur, et plus je sentais sur moi l'action de deux forces contraires : d'une part, je pénétrais de mieux en mieux le sens d'une vie que n'interrompait pas la mort, et cela me satisfaisait ; de l'autre, je m'apercevais que ce culte et cette foi de surface étaient insidieux. Je me rendais bien compte que, soit ignorance, soit manque de loisir et irréflexion, le peuple ne pouvait discerner ce mensonge ; tandis que moi, il m'était impossible de ne pas l'apercevoir ou de fermer les yeux, une fois le mensonge découvert, comme me le conseillaient les croyants instruits.

À mesure que j'avançais dans l'accomplissement de mes devoirs de fidèle, mes yeux s'ouvraient graduellement sur ce mensonge, et le besoin de connaître la limite où dans cette doctrine finit le mensonge et commence la vérité devenait pour moi de plus en plus impérieux.

Le fait que la doctrine chrétienne contenait la vérité même de la vie ne faisait plus aucun doute pour moi. Aussi, le désaccord que je ressentais était-il devenu tel que je ne pouvais plus délibérément fermer les yeux,

comme je le faisais auparavant, et j'étais forcé d'examiner de près la doctrine que je voulais professer.

J'ai demandé d'abord des éclaircissements aux prêtres, aux moines, aux archevêques, aux métropolitains, aux doctes théologiens. On m'a expliqué tous les passages obscurs — d'une obscurité souvent voulue — et les contradictions, en se référant aux saints pères, aux catéchismes, à la théologie. Je me suis muni de livres de théologie et je me suis mis à les étudier. Cette étude m'a montré clairement que la foi professée par notre haut clergé et enseignée par lui au peuple n'est pas seulement un mensonge, mais une supercherie des plus immorales.

Je n'ai découvert dans la doctrine orthodoxe que des affirmations absolument incompréhensibles, blasphématoires, condamnées autant par la raison que par la morale, mais nulle indication concernant le sens de la vie. J'ai vu nettement que la théologie avait uniquement en vue la défense d'une thèse des moins intelligibles, des moins utiles, et la condamnation de ceux qui ne reconnaissent pas la doctrine officielle. Cette négation des doctrines concurrentes m'incita à diriger mon attention sur les autres croyances.

Celles-ci m'ont apparu aussi inconsistantes que la religion orthodoxe : les unes plus absurdes, les autres moins absurdes qu'elle, mais toutes proclamaient des règles inconcevables et inutiles pour notre vie, au nom desquelles cependant elles se reniaient mutuellement et n'apportaient pour tout résultat que la désunion entre les hommes, *alors que l'union est la base même de la doctrine chrétienne.*

J'étais donc conduit à la conviction que l'Église, dans le sens universel de ce terme, n'existait pas.

Les chrétiens des diverses confessions se croient chacun véritable chrétien et dénie cette qualité aux autres. Chaque communauté chrétienne croit former la véritable Église et assure que seule elle est immuable, tandis que les autres sont schismatiques. Les fidèles des divers rites ne s'aperçoivent point qu'ils considèrent leur religion comme la seule véritable, non pas à raison de ce qu'elle est restée ou est devenue telle, mais parce qu'ils y sont nés ou l'ont adoptée ; ils ne s'aperçoivent nullement que les autres chrétiens prétendent à la même orthodoxie.

Il est donc évident qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y a pas d'Église une et indivisible ; elles se comptent, au contraire, par centaines, se renient réciproquement et chacune affirme qu'elle est l'unique, la vraie, la sainte, l'apostolique, l'universelle : « Notre Écriture est sainte, Jésus-Christ est chef de notre Église, le Saint-Esprit la guide et seule elle émane par transmission directe de Christ-Dieu. »

En descendant de la pousse au rameau, du rameau à la branche, de la branche à la tige et de la tige à la racine, on peut dire que la pousse est l'aboutissant, par transmission, de la tige, mais on ne peut pas dire qu'elle le soit exclusivement, puisque nombre d'autres en proviennent également. Il en est de même des diverses Églises : elles ont une commune origine. Or, il existe des centaines de Traditions, et toutes se combattent, s'excommunient ; chacune se dit la seule vraie. Catholiques, luthériens, protestants, calvinistes, schakers, mormons, grecs orthodoxes, vieux croyants, partisans des papes, sans papes, molokanes, ménonites, anabaptistes, skoptsy, doukhobors, etc., etc., toutes ces sectes affirment avec une égale conviction que leur foi est la seule vraie, que seule elle renferme le Saint-Esprit, que le Christ est son chef à elle, et que toutes les autres sont dans l'erreur. Toutes savent que la confession concurrente se croit également orthodoxe, que chacune d'elles est une lame à deux tranchants, et elles continuent à se taxer mutuellement d'hérétiques. Et voici dix-huit cents ans que ce jeu dure.

Dans nos relations quotidiennes, nous savons éviter les pièges les mieux préparés, tandis que depuis dix-huit siècles des millions d'hommes ferment les yeux sur ce mensonge religieux, et tous, aussi bien en Europe qu'en Amérique, nous tombons dans le même piège stupide : la prétendue orthodoxie de notre confession, à l'exclusion de toutes les autres.

Bien mieux : voici longtemps que les libres penseurs ont montré tout le ridicule de cette aberration. Ils ont nettement démontré que la religion chrétienne, avec toutes ses ramifications, est tombée depuis longtemps en désuétude, que l'ère d'une nouvelle religion est arrivée, et certains en ont déjà imaginé d'inédites ; mais, au lieu de les écouter et de les suivre, tous demeurent fidèles à leur exclusive croyance chrétienne : catholiques, protestants, raskolniks, mormons, orthodoxes, — ceux-là mêmes auxquels je voulais me joindre, — sont figés dans leurs dogmes.

Quelle peut en être la raison ? Pourquoi chacun reste-t-il attaché à sa doctrine ? Il ne peut y avoir qu'une réponse, donnée aussi bien par les libres penseurs que par tous les adeptes des religions non chrétiennes : la doctrine du Christ est si précieuse aux hommes qu'ils ne peuvent s'en passer.

Mais pourquoi les fidèles du Christ se sont-ils scindés en tant de rites, pourquoi se divisent-ils de plus en plus, se renient-ils, s'excommunient-ils et ne peuvent se fondre en une seule religion ? La réponse en est aussi simple. La cause de cette division est précisément la doctrine mise en avant par l'Église, affirmant que le Christ a établi son Église une et indivisible, sainte et infaillible dans son essence et qu'elle peut et doit seule enseigner à tous. Si cette conception de l'Église, n'était pas, la division entre les chrétiens ne serait pas.

Chaque Église chrétienne — ou confession — prend incontestablement sa source dans l'enseignement du Christ, mais elle n'est pas seule à avoir cette origine ; toutes les autres en proviennent, toutes sortent de la même graine, et c'est elle qui les lie, c'est elle qui est leur origine commune.

Aussi, pour comprendre véritablement la doctrine chrétienne, ne doit-on pas l'étudier en descendant de la pousse au tronc, comme le fait avec présomption chaque croyance ; on ne doit pas non plus l'examiner en remontant de sa base, c'est-à-dire du tronc aux branches, comme le fait la science et en particulier l'histoire de la religion ; ni l'un ni l'autre système ne nous révèlent le sens de la doctrine ; il nous est donné seulement par la connaissance de la graine qui a produit les diverses confessions chrétiennes et dont elles vivent. Toutes sont sorties de l'œuvre du Christ et toutes ne vivent que pour continuer son œuvre, celle du bien ; et c'est en elle seule que ces diverses religions se réuniront.

J'ai été moi-même conduit à la foi par ma recherche du sens de la vie, autrement dit la science de la vie. En voyant comment les fidèles du Christ agissent d'après son enseignement, j'ai communiqué avec eux. J'ai ces hommes qui professent le christianisme actif, indifféremment, parmi les orthodoxes, parmi les catholiques, parmi les protestants, chez les sectes les plus diverses. Il est donc évident que le sens général de la vie chrétienne nous est donné, non pas par le culte, mais par quelque autre chose et qui est commun à tous les cultes.

J'ai observé les hommes bons des diverses croyances, et j'ai découvert chez tous la même conception de la vie puisant sa source dans la doctrine chrétienne. J'ai observé chez les chrétiens des diverses sectes l'accord complet dans leurs notions du bien, du mal, et dans leur manière de vivre. Et tous se déclaraient fidèles du Christ. Les cultes sont divers, leur base est une ; c'est donc dans cette base qu'est la vérité, et c'est elle que je veux connaître.

Elle doit se trouver non dans les commentaires habituels de la révélation du Christ qui ont divisé les chrétiens en mille sectes, mais dans la révélation même du Christ. La révélation fondamentale — le verbe du Christ — est dans l'Évangile. C'est pourquoi je me suis adonné à l'étude de l'Évangile.



Je n'ignore pas que, d'après l'Église, le sens de la doctrine doit être cherché non pas uniquement dans l'Évangile, mais dans toute la Sainte Écriture et dans les traditions conservées par l'Église.

Je présume qu'après tout ce qui vient d'être dit, on ne sera pas dupe du sophisme suivant lequel la Sainte Écriture, qui sert de base à mon raisonnement, doit être soustraite à mon examen pour cette raison que son unique et véritable explication appartient à l'Église : on pourrait d'autant moins être séduit par ce sophisme que toutes les Saintes Églises donnent chacune une autre explication qui s'excluent mutuellement. L'interdiction de l'étude, voire de la lecture de l'Écriture, est donc simplement la preuve de ce que l'Église se rend compte de la fausseté de ses commentaires de la doctrine chrétienne.

Dieu a révélé aux hommes la vérité. Je suis un homme ; donc, non seulement j'ai le droit, mais je suis tenu de la connaître et d'être mis en contact direct avec elle, sans aucun intermédiaire. Puisque c'est Dieu lui-même qui parle dans ces livres, il connaît la faiblesse de mon intelligence et il me parlera de façon à ne pas m'induire en erreur. L'argument de l'Église concernant l'impossibilité de permettre à chacun de commenter l'Écriture sans que les commentateurs tombent dans l'erreur et se divisent en maintes

chapelles, cet argument ne saurait m'imposer. Il pourrait avoir de la valeur pour moi si l'interprétation m'était intelligible et s'il n'y avait qu'une seule Église et un seul Credo. Aujourd'hui qu'un cerveau sain ne saurait adopter les dogmes de l'Église touchant le Fils de Dieu, la Trinité, la Vierge-Mère, l'Immaculée-Conception, le corps et le sang de Dieu absorbés sous forme de pain et de vin, etc., cet argument de l'Église, si fréquemment répété qu'il soit, ne saurait plus avoir aucune portée. Aujourd'hui, il faut, au contraire, une interprétation qui mettrait tout le monde d'accord. Et cet accord ne saurait se faire que lorsqu'on aura trouvé une interprétation sensée.

De fait, malgré toutes nos divergences, nous ne nous mettons d'accord qu'en ce qui est raisonnable. Si la révélation chrétienne est la vérité, elle ne doit pas, pour nous convaincre, craindre la lumière de la raison. Si cette révélation est absurde, eh bien, tant pis ! Dieu peut tout, c'est vrai, mais il est incapable d'une chose, c'est de dire des inepties. Or, nous faire une révélation que nous ne pouvons comprendre est tout bonnement stupide.

J'appelle révélation ce qui est révélé à la raison qui a atteint ses dernières limites : la contemplation du divin, c'est-à-dire de la sainte vérité supérieure à la raison. J'appelle révélation ce qui répond à la question que ne saurait résoudre la raison qui m'avait conduit au désespoir et failli tuer : quel est le sens de ma vie ? Cette réponse doit être intelligible et ne pas être contraire aux lois de la raison comme l'est, par exemple, l'affirmation que le nombre infini est pair ou impair. Si la réponse n'est pas sensée, je n'y croirai pas ; c'est pourquoi elle doit être non seulement intelligible et spontanée, mais encore inéluctable comme l'est l'admission du nombre infini pour celui qui sait compter.

Elle doit répondre à ma question : quel sens a ma vie ? Si elle n'y répond pas, elle m'est inutile. Et elle doit être telle que, même mystérieuse dans son esprit comme l'est Dieu, toutes ses déductions et ses conséquences soient en rapport avec les appels de ma raison, afin que le sens donné à ma vie puisse résoudre toutes les questions vitales. Elle doit être non seulement sensée et nette, mais encore juste, afin que je puisse y croire de toute mon âme, irrésistiblement, comme je crois en l'existence de l'infini.

La révélation ne saurait reposer sur la foi comme le comprend l'Église, c'est-à-dire sur la confiance accordée d'avance à tout ce qui me sera affirmé. La foi résulte de l'absolue vérité de la révélation satisfaisant

entièrement la raison. Or, d'après l'Église, la foi est considérée comme un devoir auquel, sous menace de châtiments, on ne saurait se soustraire.

À mon sens, on possède la foi alors seulement que la base sur laquelle repose tout acte de la raison est vraie. La foi est la connaissance de la révélation et sans laquelle on ne saurait penser ni vivre. La révélation est la connaissance de ce que la raison seule de l'homme est impuissante à pénétrer, mais que toute l'humanité, en un effort commun, extrait peu à peu du Principe, du grand Tout qui recèle l'infini. Telle est, à mon avis, la nature de la révélation qui engendre la foi ; c'est elle que je cherche dans la tradition qui nous parle du Christ et c'est pourquoi je la passe au crible de la critique la plus sévère de ma raison.



J'omets l'Ancien Testament ; car il ne s'agit pas de savoir quelle était la foi juive, mais en quoi consiste la foi chrétienne seule, où les hommes ont trouvé un sens qui leur permet de vivre.

Les livres hébreux peuvent nous intéresser parce qu'ils nous montrent la forme sous laquelle le christianisme s'était manifesté. Mais il nous est impossible de reconnaître une continuité à la religion qui va d'Adam jusqu'à nos jours, car avant le Christ la religion juive avait un caractère purement local. Elle peut nous intéresser au même degré que celle des Brahmanes ; tandis que la religion chrétienne est celle qui nous fait vivre. Donc étudier la doctrine de Moïse pour comprendre celle du Christ, c'est étudier l'état d'une bougie avant qu'elle soit allumée afin de comprendre la nature de la lumière provenant d'une bougie allumée. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la nature, la qualité de la lumière peut dépendre de la nature de la bougie, de même que la forme donnée au Nouveau Testament peut dépendre de son lien avec le judaïsme ; mais on ne saurait expliquer la lumière par le fait qu'elle a allumé telle bougie plutôt que telle autre.

De là provient l'erreur commise par l'Église qui, en reconnaissant à l'Ancien Testament la même origine divine qu'au Nouveau, le reconnaît seulement en paroles et non en fait ; de là aussi proviennent toutes les

contradictions dont elle ne serait jamais sortie si elle avait voulu se laisser guider par le bon sens.

C'est pourquoi je laisse de côté l'Ancien Testament, écriture qui, suivant la thèse ecclésiastique, nous fut révélé en 27 livres. En réalité, cette tradition n'est nullement contenue en 27 livres, ni en 5, ni en 138, la révélation divine ne pouvant s'exprimer en un nombre défini de pages ou de lettres. Dire que la révélation divine contient 185 feuilles de papier, c'est affirmer que l'âme de tel homme pèse 200 kilogrammes, ou que la lumière d'une lampe mesure 7 quintaux.

La révélation s'est formulée dans l'âme humaine ; les hommes se la sont transmise et en ont noté une partie. De tout ce qui a été noté, on sait que plus de cent évangiles et épîtres ont été rejetés par l'Église. Elle a choisi 27 livres et les a reconnus canoniques. Mais il est évident que certains livres transmettaient plus parfaitement les traditions, d'autres moins, et qu'on ne pouvait établir une limite bien nette entre les mauvais et les bons, entre les entièrement vrais et les entièrement faux.

Cependant l'Église avait besoin de distinguer ceux qu'elle reconnaît comme ayant une origine divine. La tradition reflète l'ombre que projette toute la gamme qui va du blanc au noir, autrement dit, de la vérité au mensonge ; aussi quel que soit le point choisi pour y établir la ligne de démarcation, les ombres et les noirs demeureront des deux côtés. C'est ce qu'a fait l'Église : elle a séparé certaines traditions des autres, et elle dénomma les unes canoniques, les autres apocryphes.

Elle l'a fait, d'ailleurs, avec une remarquable habileté. Elle a si bien choisi que les plus récentes recherches ont montré qu'il n'y avait plus rien à ajouter, car tout ce qui était connu de meilleur avait été rangé par elle dans la catégorie des livres canoniques. Elle a fait plus : comme si elle avait en vue de corriger les erreurs inévitables qu'elle commettait en traçant la ligne de démarcation, elle adopta également certaines traditions transmises par les livres apocryphes.

Ainsi, tout ce que l'on a pu faire a été bien fait. Mais en procédant à cette séparation, l'Église a commis la faute de vouloir renier avec plus de force ce qu'elle a rejeté, et donner plus de poids à ce qu'elle a adopté en marquant ceci du sceau de l'infailibilité. Donc tout procède du Saint-Esprit

et toute parole y est sacrée. Par là même, elle a rendu tout suspect. En adoptant dans cette gamme de traditions le blanc, le clair, le gris, c'est-à-dire la doctrine plus ou moins pure, et en attribuant à tout le caractère d'infaillibilité, elle s'est dépouillée elle-même du droit de collationner, d'exclure, de commenter ce qu'elle avait adopté, ce qui est pourtant le devoir qu'elle n'a pas rempli et ne remplit pas.

Tout est sacré : et les miracles, et les Actes des apôtres, et les préceptes de Paul sur le vice, et les divagations de l'Apocalypse, et ainsi de suite ; de sorte que, après dix-huit siècles d'existence, ces livres demeurent aussi grossiers et aussi informes, remplis d'insanités et de contradictions qu'ils l'étaient au début. Ayant admis que chaque parole de l'Écriture est la sainte vérité, l'Église a cherché à expliquer et à dénouer les contradictions et a fait tout ce que l'on pouvait faire dans cette voie : donner à des insanités tout le sens possible.

Mais l'erreur originaire a été fatale. En attribuant à tout ce qui a été admis un caractère sacré, il a fallu tout justifier, fermer les yeux, dissimuler, tomber dans des contradictions et souvent mentir. En les admettant sur parole, l'Église dut rejeter certains livres, tels l'Apocalypse entièrement et les Actes des apôtres en partie, qui le plus souvent sont non seulement dépourvus d'enseignement, mais encore lascifs.

Il est évident que les miracles notés par Luc l'ont été pour affermir les fidèles dans la foi, et il est fort probable que, dans son temps, les hommes s'affermisssaient dans leur foi, grâce à cette lecture ; mais aujourd'hui on ne peut trouver un livre plus sacrilège, plus contraire à la foi. Peut-être un cierge est-il nécessaire là où sont les ténèbres ; mais il est inutile d'ajouter à la lumière du jour la clarté d'une bougie. Les miracles du Christ sont ces cierges dont on veut renforcer la lumière qui est déjà. Lorsque la lumière est, elle est suffisamment visible ; quand la lumière est absente, alors luit seulement le cierge.

Il est donc impossible, à l'exemple de l'Église, de lire les 27 livres comme s'ils formaient un tout homogène, sans en contester un seul mot ; car en procédant ainsi, on arrive, comme l'Église, à la négation de soi-même. Le chrétien qui veut pénétrer le sens de l'Écriture doit, avant tout, résoudre cette question : lesquels des 27 livres, compris dans la Sainte

Écriture, sont plus ou moins importants, et, le choix fait, commencer par le premier.



Ces livres sont, sans conteste, les quatre Évangiles. Tout ce qui les précède chronologiquement peut tout au plus servir de matériaux historiques pour aider à la compréhension des Évangiles ; tout ce qui les suit ne sert également qu'à les expliquer. C'est pourquoi, pour ne pas tomber dans les errements des Églises, qui tiennent absolument à lier tous les livres en un ensemble homogène, il faut rechercher dans les quatre Évangiles (contenant d'ailleurs l'essentiel de la révélation d'après l'Église elle-même) les principes de la doctrine sans se préoccuper d'aucun autre écrit ; et cela non parce que je le veux ainsi, mais parce que je crains les erreurs que contiennent les autres livres, erreurs qui ont amené les Églises où elles sont aujourd'hui.

Je vais donc rechercher dans ces livres :

1° Ce que je puis comprendre, car personne ne peut croire à ce qui est incompréhensible, et la connaissance de l'incompréhensible est de l'ignorance.

2° La réponse à mes questions : ce que je suis, ce qu'est Dieu ?

3° Quel est le principe fondamental, unique, de toute la révélation ?

Je m'efforcerai de lire les endroits inintelligibles, obscurs, douteux, non pas à ma fantaisie, mais en cherchant à les concilier avec les passages parfaitement clairs, afin de les ramener à l'idée centrale.

En lisant et relisant ainsi à plusieurs reprises l'Écriture elle-même et tout ce qui a été écrit sur elle, je suis arrivé à cette conclusion : l'ensemble de la tradition chrétienne est contenu dans les quatre Évangiles ; les livres de l'Ancien Testament ne servent qu'à montrer la forme sous laquelle s'est manifestée la doctrine chrétienne ; au lieu d'éclaircir, ils obscurcissent le sens de cette doctrine ; les épîtres de Jean et de Jacques sont des commentaires occasionnels de la doctrine provoqués par un cas particulier, et on peut y trouver parfois une nouvelle formule de la doctrine, mais rien

de réellement nouveau. Malheureusement, on rencontre assez souvent, dans les épîtres, surtout chez Paul, des termes qui donnent naissance à des malentendus et qui rendent le texte inintelligible.

Quant aux Actes des Apôtres et à nombre d'épîtres de Paul, le plus souvent ils n'ont rien de commun avec l'Évangile, tandis que les épîtres de Jean, de Pierre et de Jacques le contredisent même. L'Apocalypse ne fait, lui, aucune révélation.

Enfin, bien que d'époques différentes, les Évangiles contiennent l'exposé de toute la doctrine, tandis que les autres écrits ne constituent que leur commentaire.

J'ai lu les Évangiles dans leur texte grec, celui qui est parvenu jusqu'à nous, et je l'ai traduit à la lettre et d'après le sens, m'écartant parfois des traductions en langues vivantes faites à l'époque où l'Église avait déjà compris et défini à sa façon le sens de la Tradition.

En outre de mon travail de traduction, j'ai été forcément amené à relier les quatre Évangiles en un seul tout, car tous exposent, quoique diversement, les mêmes événements et la même doctrine. La découverte de l'exégèse, affirmant que l'Évangile de saint Jean doit être examiné à part comme écrit théologique, ne pouvait être obligatoire pour moi, car mon but n'est pas la critique historique, philosophique ou religieuse, mais simplement la recherche du sens de la doctrine.

Ce sens est exprimé dans tous les quatre Évangiles ; étant l'exposé de la même révélation de la vérité, chacun d'eux, pris à part, doit confirmer et expliquer les autres.

C'est pourquoi je les ai examinés dans leur ensemble, sans en excepter l'Évangile de saint Jean.

Les essais de la réunion des quatre Évangiles ont été nombreux, mais tous ceux que je connais appartiennent à des auteurs — Arnold de Vence, Farrar, Reuss, Gretchoulevitch — qui prennent pour base la collation historique de ces écrits, et tous n'atteignent pas le but. Au point de vue de la recherche historique, ils sont de même valeur. Or, je ne me préoccupe pas de la portée historique de la doctrine, mais seulement de son sens. La réunion des Évangiles à ce point de vue a l'avantage de présenter la véritable doctrine sous l'aspect d'un cercle dont toutes les parties

définissent également leur signification réciproque et dont l'étude peut être indifféremment commencée à n'importe quel point.

En étudiant l'Évangile d'après ce procédé, la recherche historique m'est devenue inutile et l'enchaînement des événements ne me gênait pas dans le choix de telle ou telle réunion des Évangiles comme base de mes études. J'ai choisi les deux plus récents travaux pour lesquels les auteurs, Gretchoulevitch et Reuss, ont mis à profit les recherches de tous leurs prédécesseurs.

PRÉAMBULE

QU'ANNONCE L'ÉVANGILE ?

Traduction adoptée par l'Église.

Évangile selon saint Mathieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean.

MARC, I, 1 — Le commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, fils de Dieu.

Traduction de Tolstoï.

Message (ou annonciation) du bien selon Mathieu, Marc, Luc, Jean.

Le commencement du message du bien de Jésus-Christ, fils de Dieu.

On ne traduit pas d'ordinaire le mot « évangile ». On comprend sous ce terme les livres du Nouveau Testament sur Jésus-Christ, et on ne lui attribue point d'autre sens. Cependant il a une signification précise répondant au contenu des livres.

Évangile est un mot composé : *ev* signifie « bien », « le bien », « le bonheur », « juste » ; *angile* veut dire « annonce » (ou annonciation), « message ». Donc le mot « évangile » doit être traduit : « l'annonce du bien ».

Christ signifie « l'oint ».

Ce sens est attribué au mot Christ par les traditions des Juifs. Il n'a pas de rapport avec le sens du contenu de « l'Annonce du bien » et les mots « oint » et « Christ » peuvent être indifféremment employés. Je préfère le mot Christ, car l'oint a reçu aujourd'hui une autre signification.

L'expression « fils de Dieu » est acceptée par l'Église comme se rapportant exclusivement à Jésus-Christ ; mais, d'après l'Évangile, elle n'a pas cette acception exclusive ; elle se rapporte, au même titre, à tous les hommes. Ceci ressort nettement, entre bien d'autres, des passages suivants :

En s'adressant au peuple en général, Jésus-Christ dit :

MATTH., V, 16, — Que la lumière vous éclaire devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père céleste.

MATTH., V, 45. — Soyez enfants de *votre Père céleste* ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

LUC, VI, 36. — Soyez donc miséricordieux, comme *votre Père* est miséricordieux.

MATTH., VI, 1. — Prenez garde de ne pas faire votre aumône devant les hommes, afin d'en être vus ; autrement vous n'en aurez point de récompense de *votre Père céleste*.

MATTH., VI, 4. — C'est afin que ton aumône se fasse en secret ; et *ton Père* qui te voit dans le secret te le rendra publiquement.

MATTH., V, 48. — Soyez donc parfaits, comme *votre Père céleste*.

MATTH., VI, 56. — Mais toi, quand tu pries, entre dans ta chambre, et, ayant fermé ta porte, prie *ton Père* qui est dans ce lieu secret ; et *ton Père* qui voit dans le secret te le rendra publiquement.

MATTH., VI, 8. — Ne leur ressemblez pas ; car *votre Père* sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez.

MATTH., VI, 14. — Car si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, *votre Père céleste* vous pardonnera aussi les vôtres.

Et bien d'autres passages des Évangiles où tous les hommes sont nommés fils de Dieu. Bien mieux : un passage de l'Évangile de Luc dit expressément qu'on doit comprendre sous la dénomination de *fils de Dieu* tout homme et que Jésus est appelé fils de Dieu, non dans un sens restrictif, mais comme ayant une origine divine au même titre que tous les autres hommes.

En établissant la généalogie de Jésus, et en remontant de la mère au grand-père, à l'aïeul et plus loin, Luc dit : Jésus était fils d'Enos, de Seth, d'Adam, de Dieu. (Luc, III, 38.)

Ainsi, les mots : *Jésus-Christ fils de Dieu* désignent la personne qui a « annoncé le bien »...

Ce titre précise le contenu du livre. Il est dit que ce livre annonce aux hommes le bien, le bonheur. Ce titre doit être présent à l'esprit afin de savoir distinguer dans le livre les passages essentiels de ceux qui le sont

moins. Son contenu étant l'annonce du bien aux hommes, tout ce que définit ce bien *est l'essentiel*, et tout ce qui ne l'indique pas importe moins.

Le titre complet de l'Évangile est donc :

L'Annonce du véritable bonheur faite par Jésus-Christ, fils de Dieu.

I

LE ROYAUME DE DIEU^[1]

MATTH., III, 13. — Jésus vint de Galilée au Jourdain pour être baptisé par Jean ; il se plongea dans l'eau et écouta le sermon de Jean.

On affirme généralement que nous ne savons rien ou très peu de l'enseignement de Jean. En effet, si l'on admet que Jean annonçait seulement l'avènement de ce royaume céleste qu'indiquait Jésus ou prédisait comme les anciens prophètes la descente de Dieu, l'enseignement de Jean ne contiendrait rien. Mais dès que nous cesserons de prendre ses paroles dans le sens d'un conte magique, en y cherchant partout des miracles et des prophéties, nous y trouverons un enseignement des plus positifs.

Les fidèles le considèrent généralement comme le précurseur du Christ, tandis que les libres penseurs le représentent comme un de ces poètes de l'avant-garde, dénommés prophètes, si fréquents chez les Hébreux, et qui prêchaient des banalités morales. En réalité, en nous donnant simplement la peine de comprendre les mots sans idées préconçues, nous nous apercevrons facilement que le sermon de Jean-Baptiste a un sens, et un sens important.

Il y est dit que le règne céleste est proche. Aucun des prophètes ne parle ainsi. Tous disent que Dieu viendra, sera roi, fera ceci ou cela, mais le promettent pour un temps indéterminé. Jean dit : le règne de Dieu est proche. Rien de particulier, rien de marquant n'est arrivé, et ce règne est venu. La preuve que la prédication de Jean annonçait que le royaume céleste était tout proche, ou était venu, ou du moins que Jésus-Christ comprenait ainsi ces paroles, est que celui-ci disait : *La loi et les prophètes avant Jean*. Depuis Jean le royaume de Dieu est annoncé comme un bien et chacun peut y entrer en faisant un effort. (LUC, XVI, 16.)

Telle est donc la signification de l'enseignement de Jean. Il se distingue entièrement de ce que disaient avant lui les autres prophètes. Tous, sauf Jérémie (XXI, 31), annonçaient, à la descente de Dieu sur terre, des événements insolites purement extérieurs : plaies, épidémies, destruction, guerre et plaisirs charnels. Rien de pareil chez Jean. Il dit simplement que nul ne saurait se soustraire à la volonté divine. Ce qui est inutile disparaîtra, ce qui est utile restera. Mais l'essentiel de sa doctrine est la recommandation : purifiez-vous ! Je vous purifie par l'eau, dit-il ; mais ce qui doit vous purifier entièrement c'est l'esprit, c'est-à-dire quelque chose d'impalpable, d'immatériel. Jean dit : On vous a affirmé jusqu'ici que le règne céleste arrivera un jour ; je vous dis qu'il est déjà venu. Pour y entrer il faut se purifier, rejeter les erreurs. Je ne puis vous purifier qu'extérieurement ; seul l'esprit vous purifiera intérieurement.

Telle est la doctrine qu'entendit Jésus. Le règne de Dieu est venu, et pour y entrer il faut se purifier par l'esprit. Et alors, purifié ainsi, Jésus-Christ se retire dans le désert pour éprouver son esprit.

1. ↑ À partir de ce chapitre le texte évangélique placé en tête de son commentaire est emprunté au *Court exposé de l'Évangile*, tandis que le commentaire est extrait de : *Accord et traduction des quatre Évangiles*. (Note du Traducteur.)

II

LA TENTATION DU MALIN

MATTH., IV, 1, 2, 3, 7, 8 ; LUC, IV, 3, 11, 13. — Et du Jourdain, il alla dans le désert, et là il reconnut la force de l'esprit. — Jésus passa dans le désert quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger. — Et la voix de la chair parla en lui : si tu étais le fils du Dieu tout-puissant, tu pourrais à ta volonté faire du pain avec des pierres ; mais tu ne peux pas le faire, donc tu n'es pas le fils de Dieu. — Mais Jésus se dit : si je ne puis pas faire du pain avec des pierres, c'est que je ne suis pas le fils du Dieu-chair, mais fils du Dieu-esprit. Je ne suis pas vivant par le pain mais par l'esprit. Et mon esprit peut mépriser la chair.

Mais la faim le tourmenta quand même ; alors la voix de la chair lui dit encore : Si tu es vivant seulement par l'esprit et peux mépriser la chair, tu peux donc te libérer de la chair et ton esprit demeurera vivant. — Et il lui sembla qu'il se tenait sur le toit du temple et que la voix de la chair lui disait : Si tu es le fils de Dieu-esprit, jette-toi en bas, tu ne périras pas ; une force invisible te protégera, te soutiendra et te préservera de tout mal. — Mais Jésus se dit : Je puis mépriser la chair, mais je ne puis m'en affranchir : car je suis né esprit dans la chair. Telle a été la volonté du Père de mon esprit, et je ne puis l'enfreindre.

Alors la voix de la chair lui dit : Si tu ne peux pas résister à la volonté de ton père pour ne pas te jeter en bas et de te libérer de la vie, tu ne peux pas également lui résister en ayant faim alors que tu peux manger. Tu ne peux mépriser les désirs de ta chair : ils sont en toi et tu dois leur obéir. — Et Jésus vit devant lui tous les royaumes de la terre et tous les hommes tels qu'ils vivent, travaillant pour satisfaire la chair. Alors la voix de la chair lui dit : Regarde comme ils travaillent tous pour moi et comme je leur donne à tous ce qu'ils veulent. Si tu veux travailler pour moi, tu en auras autant. — Mais Jésus se dit : Mon père n'est pas chair, mais esprit. C'est par lui que je

vis, je le sens toujours en moi ; lui seul, je vénère ; pour lui seul, je travaille et de lui seul j'attends le salaire.

Alors la tentation cessa et Jésus reconnut la force de l'esprit.

Il y est question du Christ et de son ennemi que recèle chaque homme, de la lutte intérieure sans laquelle aucun être ne saurait exister.

L'auteur veut évidemment exprimer par des moyens simples les pensées de Jésus. À cet effet, il doit le faire parler ; mais comme il est seul, il le fait s'entretenir avec lui-même et il appelle la première voix celle de Jésus-Christ, l'autre voix le diable, c'est-à-dire le malin, le tentateur.

Il est clair, pour tout homme qui n'est pas hypnotisé par l'interprétation ecclésiastique, que les paroles attribuées au tentateur sont simplement la voix de la chair en opposition avec l'état d'esprit dans lequel Jésus se trouvait après le sermon de Jean.

Les trois tentations symbolisent la lutte intérieure qui agite l'âme de tout homme.

Jésus a trente ans. Il se considère fils de Dieu. C'est tout ce que nous savons de lui à l'époque où il entend le sermon de Jean. Jean prêche que le royaume céleste est descendu sur terre ; qu'il faut, pour y entrer, se purifier non seulement par l'eau mais encore par l'esprit. Il ne promet aucun événement extérieur insolite.

L'avènement du règne céleste ne sera accompagné d'aucun signe extérieur. Le seul qui se manifestera sera une purification immatérielle, celle de l'esprit.

Tout pénétré de l'idée de cet esprit, Jésus se retire dans le désert. Il considère Dieu comme son Père, il est fils de Dieu ; et pour que son Père soit dans le monde et en lui-même, il doit trouver l'esprit qui va purifier le monde et lui-même. Pour éprouver cet esprit, il se soumet à sa tentation, s'éloigne des hommes, s'isole dans le désert. Là il souffre de la faim. Tout en ayant conscience de sa spiritualité et de son origine divine, il a faim et en souffre.

Alors la voix de la chair lui dit : « Si tu es fils de Dieu, fais à ta volonté du pain avec des pierres. » Dès l'abord, la voix de la chair veut montrer à

Jésus la fausseté de sa conviction qu'il est un être spirituel et fils de Dieu. « Tu dis que toi, fils de Dieu, tu t'es retiré dans le désert afin de te libérer des désirs de la chair. Or, ces désirs te tourmentent, or, tu ne pourras les satisfaire ici, tu ne transformeras pas les pierres en pain. Mieux vaut donc aller là où on peut faire du pain, en faire des provisions, le porter avec toi, et le manger comme tout le monde. »

À cela Jésus répond : « Israël a vécu quarante ans dans le désert sans pain, et cependant il se nourrissait, puisque telle était la volonté divine. Donc l'homme ne vit pas de pain, mais par la volonté divine. » Alors la voix de la chair, lui faisant croire qu'il se trouve sur une hauteur, lui dit : « S'il en est ainsi et si tu ne vis que par la volonté divine, prouve-le et jette-toi en bas. Il est bien dit dans un psaume de David : — On te saisira et on ne laissera pas le mal parvenir jusqu'à toi. Pourquoi donc souffrir ? Jette-toi la tête en avant puisque le mal ne t'atteindra pas, puisque les anges te protégeront.

Les paroles du Diable : « Jette-toi en bas » sont opposées à la croyance de Jésus en Dieu. Ensuite, puisque dans le même psaume on exprime l'idée que la croyance en la volonté de Dieu évite à l'homme toute souffrance, le Diable dit encore : 1° Si l'on croit que l'homme vit par la volonté de Dieu et non par le souci qu'il a de la vie lui-même, il est inutile d'y veiller ; et 2° le croyant ne peut souffrir d'aucunes privations : ni soif ni faim, puisqu'il n'a qu'à se jeter en bas, se remettre à Dieu, et les anges viendront à son secours.

Jésus répond par le refus de se jeter en bas. « Je ne me jetterai pas, parce qu'il est dit : ne tente pas ton Dieu. »

Il cite les livres de Moïse en rappelant l'événement de Massa et de Mériba. Par là il répond aux deux réflexions du Diable ; à la voix de la chair, disant qu'il ne croit pas à Dieu s'il veille à sa sécurité : « On ne doit pas tenter Dieu ; » à l'objection que s'il croyait en Dieu il se précipiterait du sommet pour se remettre aux anges et éviter la faim, il répond qu'il ne reproche à personne sa faim comme ont fait les Juifs à Massa. Il ne désespère pas de son Dieu ; il n'a donc pas besoin de le tenter et supporte aisément la situation où il se trouve.

La troisième tentation résulte inévitablement des deux premières. Les deux commencent par les mots : « Si tu es fils de Dieu » ; la troisième n'a pas de préambule. La voix de la chair dit immédiatement à Jésus en lui montrant tous les royaumes terrestres et comment vivent les hommes : « Si tu t'inclines devant moi tu auras tout cela. » L'absence du préambule et la façon de parler, — non plus à un homme avec lequel on discute, mais à celui qui est déjà soumis, — montrent les liens de ce passage avec les précédents, si l'on a bien compris leur véritable sens.

.

... La voix de la chair semble forcer Jésus à reconnaître sa puissance et l'impossibilité d'échapper à la vie de la chair ; elle dit : « Tout ton espoir en Dieu est vain ; tu l'exprimes seulement en paroles, mais en fait tu n'as pas pu et tu ne pourras pas éviter les besoins de la chair. Tu en es le fils comme tous les hommes, et puisque tu en es le fils sers-la, et travaille pour elle. Je suis l'esprit de la chair. » Jésus répond de nouveau en citant le Deutéronome (VI, 13) : « Crains ton Dieu et sers lui seul. »

La voix de la chair se tait et la puissance divine aide Jésus-Christ à éviter la tentation.

Tout ce qui devait être dit a été dit. L'interprétation de l'Église aime à présenter cet épisode comme la victoire de Jésus sur le Diable. Or, il n'y a là aucune victoire : on peut considérer le Diable autant vainqueur que le Christ. Le triomphe n'est de l'un ni de l'autre côté ; il y a seulement l'expression de deux conceptions de la vie. Et les deux sont clairement exposées. Elles sont en plus si caractéristiques que tous les systèmes philosophiques, moraux, religieux et les diverses directions qu'a prises la vie sociale dans les différentes périodes historiques ne sont que des manifestations variées de ces deux conceptions fondamentales. Dans tout entretien sur la vie et la religion, dans chaque cas de lutte intérieure de l'homme, se répètent les réflexions de l'entretien du Diable avec Jésus, autrement dit, de la voix de la chair avec la voix de l'esprit.

Ce que nous comprenons sous le terme *matérialisme* n'est que le développement de la thèse du Diable ; ce que nous appelons l'*ascétisme* est l'observance de la règle condensée dans la première réponse du Christ : *L'homme n'est pas vivant par le pain.*

Les sectes qui ont pour principe le suicide, la philosophie de Schopenhauer et de Hartmann ne sont que le développement du deuxième raisonnement du Diable.

Réduite à sa plus simple expression elle peut être formulée ainsi :

LE DIABLE. — Fils de Dieu, tu as faim ; on ne fait pas du pain avec des paroles. Parle ou ne parle pas de Dieu, le ventre demande du pain. Si tu veux vivre, travaille et fais provision de pain.

JÉSUS. — Ce n'est pas le pain qui fait vivre l'homme, mais Dieu ; ce n'est pas la chair, mais l'esprit qui lui donne la vie.

LE DIABLE. — Alors, puisque ce n'est pas la chair qui donne la vie, l'homme en est affranchi et n'a pas besoin d'écouter ses exigences, et puisque tu en es indépendant, jette-toi du sommet, les anges te saisiront en route. Mortifie ta chair ou tue-la d'un coup.

JÉSUS. — La vie habite le corps par la volonté de Dieu, c'est pourquoi on ne doit pas la détruire ni douter de sa nécessité.

LE DIABLE. — Des mots que tout cela. Tu dis : peu importe le pain, et cependant tu veux manger. Tu dis que la vie vient de Dieu, qu'elle est dans l'esprit, et cependant tu te soucies de ta chair. Le monde a été avant toi et sera après toi. Vois les hommes : ils ont toujours vécu et vivent en produisant du pain et en en faisant provision, et ils s'en approvisionnent, non pas pour un jour ni pour une année, mais pour des années ; et ils ne ramassent pas seulement le pain, mais tout ce qui est nécessaire à l'existence. Et ils ont souci d'eux pour qu'il ne leur arrive pas malheur ; et ils se protègent contre toutes les attaques. C'est ainsi que tu dois vivre également. Tu veux manger ? Travaille. Tu crains pour ton corps ? Prends-en souci. Et tu vivras bien.

JÉSUS. — L'homme ne vit pas par la chair, mais par Dieu. On ne doit pas en douter, et dans cette vie on doit vénérer Dieu seul et n'être qu'à son service.

Tout le raisonnement du Diable, c'est-à-dire de la chair, est irréfutable, si on se place à son point de vue. Il en est de même du Christ. La différence

n'est qu'en ce fait, c'est que le raisonnement du Christ renferme également celui du Diable. Jésus comprend ce dernier raisonnement et fait reposer sur lui le sien.

Par contre, celui du Diable ne renferme pas celui du Christ, et le Diable ne comprend pas le point de vue du Christ. Cette incompréhension, commence avec la deuxième question et sa réponse : « Si tu peux vivre sans le pain nécessaire à la vie, dit le Diable, alors tu peux mépriser toute ta vie de chair, y renoncer entièrement et te précipiter de la hauteur. » « En me passant de pain, dit le Christ, je ne renie pas Dieu, tandis que je le renie en me tuant. Car la vie vient de lui : elle se manifeste en moi dans ma chair qui vient également de lui. Donc en renonçant à la vie je renonce à Dieu ; donc on peut au nom de Dieu renoncer à tout, mais non à la vie, car elle est une manifestation divine. »

Le Diable refuse de comprendre et estime son raisonnement juste. « Pourquoi peut-on renoncer au pain nécessaire à la vie, et à la vie non ? demande-t-il. Puisqu'on ne doit pas renoncer à la vie, on ne le doit pas non plus à ce qui sert à l'entretenir... C'est pourquoi tu ne peux dédaigner les appels de ta chair et tu ne serviras que moi seul, toujours et comme tous les hommes. »

Or, Jésus-Christ prend en considération ce raisonnement, comprend toute sa valeur, mais envisage la question à un autre point de vue. Il se demande : qu'est-ce donc que cette nécessité de satisfaire la chair ? et pourquoi cette lutte intérieure contre elle ? C'est la conscience que la vie est en moi, répond-il. Et cette conscience qu'est-ce donc ? La chair n'est pas la vie. Et qu'est-ce donc que la vie ? C'est quelque chose d'inconnu, mais qui, à coup sûr, ne ressemble pas à la chair ; c'est toute autre chose. Qu'est-ce donc ? C'est quelque chose qui a une autre source. C'est pourquoi, tout en reconnaissant le bien fondé du premier raisonnement relatif à la chair et à ses besoins, il se dit qu'il éprouve ceci parce qu'il vit, mais il ne vit pas parce qu'il éprouve ces besoins ; donc sa vie a une autre source, et cette source il l'appelle Dieu.

Quant au deuxième raisonnement sur l'impossibilité de négliger les besoins de la chair, Jésus, se plaçant à son point de vue, fait observer qu'il veille à sa vie, non pour préserver sa chair, mais parce qu'elle est d'essence divine, qu'elle est une manifestation de Dieu. C'est pourquoi, dans cette

déduction finale sur l'obligation de travailler au profit de la chair, il est déjà en complet désaccord avec le tentateur, et il dit : c'est pourquoi il faut servir cet unique principe spirituel de la vie — Dieu.

Certes, ajoute-t-il, je resterai toujours sous la puissance de la chair, elle me rappellera toujours ses besoins, mais en outre de sa voix, je connais encore la voix de Dieu. Aussi, comme lors de sa tentation dans le désert, la voix de la chair et la voix de Dieu se heurteront dans ma vie, et je devrai, comme l'ouvrier qui attend son salaire, travailler pour l'une ou l'autre. Deux voix m'appelleront, et chacune me demandera de travailler pour elle. Et à ces appels contraires je m'efforcerai de répondre en écoutant celui de Dieu, car de lui seul j'attendrai la récompense ou le salaire.

C'est ainsi que l'esprit triomphe de la chair et que Jésus trouve l'esprit qui doit le purifier, le baptiser, pour que vienne le règne céleste. Et, certain de cet avènement, Jésus-Christ revient du désert.

III

BIBLE ET ÉVANGILE

LUC, IV, 16-21. — Et Jésus revint dans son pays natal ; et le jour du Sabbat, selon la coutume, il entra dans la synagogue et se leva pour lire. On lui présenta le livre du Prophète Isaïe, il l'ouvrit et lut l'endroit où était écrit :

« L'esprit du Seigneur est en moi ; il m'a choisi pour annoncer le Bien à ceux qui sont malheureux et qui ont le cœur brisé, pour annoncer la liberté aux captifs, la lumière aux aveugles, le salut et la paix aux tourmentés, pour annoncer à tous que le temps de la miséricorde de Dieu est venu. »

Et il ferma le livre, le donna au serviteur et se rassit. Et tous attendaient ce qu'il allait dire. Et il dit : Maintenant cette parole de l'écriture se réalise sous vos yeux.

Jésus a donné le sens des paroles « le royaume de Dieu sur la terre » en employant les termes du Prophète Isaïe. Le règne de Dieu est le bonheur pour les malheureux, le salut pour ceux qui souffrent, la lumière pour les aveugles, la liberté pour les captifs.

À ses disciples, Jésus dit que le règne céleste consiste en ce que désormais Dieu ne sera plus le Dieu inaccessible de jadis, mais sera sur la terre et en communion étroite avec les hommes. Et quel est ce Dieu ? Est-ce le Créateur, trônant au ciel, en patriarche, ayant donné les tables de sa loi à Moïse, le Dieu vindicatif, cruel et terrible que connaissaient et vénéraient les hommes ?

Alors Jésus définit ce qui n'est pas Dieu.

Pour comprendre ce passage, il faut d'abord rétablir la véritable signification des paroles du Christ que toutes les Églises se sont évertuées à

obscurcir. Le sens des discours et des actes notés dans ce chapitre est que le Christ rejette toute la doctrine juive, absolument toute. C'est tellement clair et certain qu'il semble ridicule de le démontrer.

Pour affirmer aussi niaisement le contraire et cacher l'évidence, il a fallu que nos Églises aient subi cette effrayante destinée historique qui les ait forcées, contrairement à tout bon sens, à réunir en un seul tout des doctrines aussi disparates, aussi contraires que la chrétienne et la judaïque. Il suffit, non pas de lire, mais simplement de parcourir le Pentateuque, où sont fixés jusqu'aux moindres détails tous les actes de l'homme dans des milliers de cas divers, pour s'apercevoir aussitôt que, dans cette énumération minutieuse, il ne saurait y avoir de place aux développements doctrinaux. On pourrait à la rigueur y découvrir une nouvelle loi si on lui attribuait une origine humaine. Or, il y est nettement dit que tout y est parole divine : quand et comment il faut couper ou ne pas couper tel appendice de la chair ; quand et comment il faut tuer toutes les femmes et tous les enfants ; comment et quelles gens il faut dédommager pour un bœuf tué par accident, etc.

Comment pourrait-on compléter de pareilles lois, sinon par de nouvelles règles détaillées concernant les appendices de la chair ou pour savoir qui il faut tuer encore ? Une fois cette loi admise comme divine, il est impossible de professer, non seulement la doctrine du Christ, mais encore une autre moins parfaite. Il ne reste plus rien à enseigner, tout est réglé. Dès la première parole d'une prédication chrétienne se référant au Pentateuque, celui-ci s'écroule. Or, l'Église doit persuader aux autres et se persuader à elle-même que le Pentateuque, de même que l'Évangile, vient de Dieu. De fait, tout ce qu'elle a à faire, c'est de fermer les yeux sur l'évidence et tendre tous ses efforts pour concilier l'inconciliable.

Cette inconséquence s'est produite à la suite de l'enseignement erroné de Paul, qui représentait tout ce qui était inintelligible dans l'enseignement du Christ comme la continuation de la doctrine juive. Une fois cette erreur commise, il ne s'agissait plus de comprendre le sens de l'enseignement du Christ, mais d'accorder les divergences, de biaiser, de prononcer des discours nuageux, décousus et pathétiques, tel par exemple l'épître de Paul aux Juifs, et en général tout le galimatias que prêchent depuis dix-huit cents ans les pères de l'Église et les théologiens.

L'Évangile défend non seulement de tuer, mais même d'avoir du ressentiment contre son prochain ; le Pentateuque, lui, dit : tue, tue, tue, femmes, enfants, bêtes.

Pour l'Évangile, la richesse est un mal ; pour le Pentateuque, elle est le plus grand bien et la récompense.

Pour l'Évangile, la pureté corporelle est de n'avoir qu'une femme ; pour le Pentateuque, on peut en avoir autant qu'on veut.

Pour l'Évangile, tous les hommes sont frères ; pour le Pentateuque, seuls les Israélites sont frères.

Aucun culte extérieur n'est recommandé par l'Évangile ; la plus grande partie du Pentateuque ne contient que des règles sur la façon d'adorer Dieu.

Et on veut affirmer que l'Évangile est le complément et la continuation du Pentateuque !

Jésus luttait contre toutes les lois du Pentateuque, sauf quelques vérités isolées que devait bien contenir cet amas d'insanités. Par exemple, il comprenait le commandement d'aimer ses père et mère dans le sens d'aimer son prochain. Mais le fait que Jésus a pu trouver dans le Pentateuque et reconnaître comme vraies deux ou trois phrases, ce fait ne prouve nullement que le Pentateuque complétait sa doctrine. Ce ne sont pas seulement les paroles des Pharisiens qu'il discutait, mais toute la loi, et, dans sa négation du culte extérieur, il a examiné tout ce qui constituait le dogme de la foi extérieure de chaque Juif adulte.

IV

NE RÉSISTEZ PAS AU MAL, PARDONNEZ

MATTH., V, 38, 41 ; LUC, VI, 30, 37 ; MATTH., VII, 1, 3 ; LUC, VI, 39, 40 ; MATTH., VII, 6. — L'ancienne loi dit : Qui perdra une âme rendra âme pour âme, œil pour œil, dent pour dent, bras pour bras, bœuf pour bœuf, esclave pour esclave, et bien d'autres choses.

Et moi je vous dis : Ne résistez pas au mal par le mal ; non seulement ne prenez pas, en plaidant, bœuf pour bœuf, esclave pour esclave, âme pour âme, mais ne résistez pas au mal d'aucune façon. Si quelqu'un en plaident veut vous enlever un bœuf, donnez-lui un autre encore ; si quelqu'un veut vous soutirer en plaidant votre manteau, donnez-lui encore votre chemise ; si quelqu'un vous frappe à la joue, tendez-lui l'autre joue ; si quelqu'un veut vous contraindre à un travail, faites-en le double ; si quelqu'un vous prend votre propriété, laissez-la prendre ; si on ne vous rend pas l'argent qu'on vous doit, ne le réclamez pas.

C'est pourquoi : ne jugez pas, ne plaidez pas, ne punissez pas, et vous ne serez pas jugé et puni. Pardonnez à tous, et tous vous pardonneront, car si vous jugez on vous jugera.

Vous ne devez pas juger, car tous les hommes sont aveugles et ne voient pas la vérité. Comment voulez-vous, ayant les yeux pleins de poussière, distinguer un grain de poussière dans les yeux de vos frères ? Ôtez d'abord la poussière qui est dans votre œil, car nul n'a les yeux nets. Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle ? Tous deux tomberaient dans la fosse. Ceux qui jugent et punissent sont comme les aveugles qui conduisent les aveugles.

Ceux qui jugent et condamnent les autres à être violentés, blessés, estropiés, mis à mort, prétendent enseigner les hommes. Mais quel résultat

peut donner leur enseignement sinon que l'élève imitera le maître ? Que fera-t-il sinon ce que fait le maître : violences, assassinats ?

Et ne croyez pas trouver justice devant les tribunaux. Confier l'amour de la justice au tribunal des hommes, c'est jeter des perles aux pourceaux ; ils vous les fouleront aux pieds et vous déchireront.

Voici donc le quatrième commandement : Quelle que soit l'offense que tu reçois, ne résiste pas au mal, ne juge ni ne plaide, ne te plains pas et ne punis pas.

Cette règle et les précédentes montrent clairement qu'en parlant de la loi, Jésus n'avait pas en vue la loi de Moïse, mais la loi universelle, immuable, la loi morale des hommes. Loin d'enseigner comment il faut prêter serment suivant les règles de Moïse, il dit comment il faut observer la loi éternelle qui défend tout serment. De même, en ce qui concerne les jugements, Jésus ne dit pas d'observer la loi de Moïse, mais déclare au contraire que le jugement des hommes est un mal et qu'il faut observer la loi éternelle : la non-résistance au mal. Il ne retient que le but de la loi, qui lui est le motif de formuler ses préceptes.

Le but de la loi humaine est le bien des hommes. Et il recommande : Pour atteindre ce bien, il vous a été dit : œil pour œil, dent pour dent, assassinat pour assassinat. Mais moi je vous dis : Ne vous défendez pas si vous voulez atteindre le bien. Si on vous a frappé à une joue, tendez l'autre. Si on te contraint à un travail, fais-en le double. Si on veut t'emprunter de l'argent, donne-le ; et si tu donnes ne le réclame pas. On veut te soutirer en justice le manteau, donne ta chemise.

Le Christ énumère en détail tous les cas où le méchant peut offenser le bon, et dit clairement chaque fois ce qu'il faut faire et ne pas faire ; il faut tout donner, et ne pas recourir au tribunal des hommes et ne pas y participer.

Le but de la loi est de défendre l'attentat à la liberté, à la vie ; c'est pourquoi la loi ne peut pas, à son tour, attenter à la liberté et à la vie de quiconque. Il ne peut donc pas y avoir de loi qui dise : tu ne *tueras pas*, ou bien *tue* tel ou tel.

Cette règle découle logiquement de la première règle : ne te fâche pas et vis en paix avec ton frère. Son sens fondamental est la négation de la justice

humaine fondée sur une loi fausse.

Jésus dit : « Ne jugez ni ne plaidez, mais pardonnez, pardonnez tout. Si vous pardonnez, vous serez pardonné, si vous jugez, vous serez jugé, et le mal ne finira jamais. »

Et, comme dans les cas précédents, Jésus explique la règle sous ses deux faces : intérieure pour chacun, extérieure pour tous. Il demande comment un homme peut juger son semblable et comment peut-il voir ce qui est bon et ce qui est mauvais puisqu'il juge, c'est-à-dire veut venger et châtier ? Par le fait même qu'il juge, il affermit le mal ; c'est un aveugle qui veut conduire un aveugle.

V

TOUS FRÈRES

Matth. V, 43, 44, 46. — L'ancienne loi dit : Fais-le bien aux gens de ta race, et fais le mal aux étrangers.

Et moi je vous dis : N'aimez pas seulement vos compatriotes mais encore les hommes de tous les pays. Et si les étrangers vous haïssent, vous outragent et vous persécutent, louez-les et faites-leur du bien. Si vous n'êtes bons qu'avec vos frères, les autres aussi ne sont bons qu'avec leurs frères, et c'est de là que naissent les guerres. Vous devez être pareils envers les hommes de tous les pays, et vous serez les fils du Père. Tous les hommes sont ses enfants, donc tous sont frères.

Voici donc le cinquième commandement : Traitez les étrangers comme je vous ai dit de vous traiter entre vous. Pour le Père de tous les hommes, il n'y a ni divers peuples ni divers pays : tous sont frères, tous fils du même père.

Ainsi : 1° Ne vous mettez pas en colère et soyez en paix avec tout le monde ; 2° ne vous abandonnez pas aux plaisirs de la chair ; 3° ne prêtez serment à personne ni dans aucun cas ; 4° ne vous opposez pas au mal, ne jugez ni ne plaidez, et 5° ne faites pas de distinction entre divers peuples, et aimez les étrangers comme vos frères.

La dernière des petites règles, la cinquième, même telle qu'elle est formulée dans l'Évangile, est si nette qu'aucun doute sur sa signification ne saurait s'élever.

« Il vous a été dit : aime ton frère le Russe, et hais le Juif, l'Allemand, le Français. Et moi je dis : aime les étrangers et fais-leur du bien, lors même où ils t'attaquent. Dieu est le même chez les Français, chez les Allemands et

chez les Russes et ils l'aiment du même amour ; vous serez donc ses fils égaux et, comme Lui, vous leur ferez à tous le bien ».

Que peut-il être de plus précis, de plus simple et de plus net ? Et si on considère dans quel but ces paroles ont été dites et qui les a prononcées, leur sens devient indiscutable.

Quelle est l'intention de ce discours ?

Jésus enseigne aux hommes le bien véritable ; il ne saurait donc passer sous silence la question de la haine entre les peuples et celle de la guerre qui constitue, jadis comme aujourd'hui, le plus grand des maux.

Sommes-nous donc seuls si profonds, tandis que lui n'a pas vu cette source inépuisable du mal, n'a rien dit des collectivités nombreuses ni des guerres entre elles et s'est occupé seulement de la communion par le pain et le vin ? Celui qui a dit qu'il ne révélait pas le bien aux seuls Juifs, celui qui ne reconnaît ni mère, ni frère, ni famille, ni ancienne foi, celui qui parle à des vagabonds comme lui, peut-il reconnaître l'État, peut-il passer sous silence les rapports entre les peuples, et dire qu'ils sont excellents, de même que les guerres qui en résultent, peut-il reconnaître que tous ces maux n'ont rien à voir avec son enseignement ?

Dès le début, Jésus dit que non seulement on ne doit pas tuer, mais encore s'irriter contre personne. Comment alors aurait-il pu passer sous silence le phénomène éternel de la guerre qui non seulement jette de l'animosité entre les hommes, mais encore les fait s'entre-tuer ?...

Ce qui frappe dans cette incompréhension de mots aussi simples, c'est sa cause. Cette incompréhension résulte de ce que la doctrine du Christ n'est pas admise comme indication de la manière de vivre, mais est considérée comme une sorte de complément, d'ornement de la vie et qui est prise pour la véritable. Puisque sa doctrine ne se plie pas aux exigences de la vie, il n'y a qu'à l'interpréter.

Jésus interdit toute haine contre l'étranger, il interdit de se défendre et ordonne de se soumettre à tout ennemi, et cependant nous avons des États, des codes, et les guerres continuent. Lorsqu'on demande pourquoi la guerre existe parmi les peuples chrétiens, on répond : Jésus ne dit rien des États ni des guerres. Il s'ensuit qu'en interdisant d'adresser à un homme une parole grossière, d'offenser ou de ne pas vivre en paix avec un seul individu, il

autorise les violences et les assassinats en masse : il a oublié de le dire ou bien cela ne concerne nullement sa doctrine.

Mais quand on lit comme c'est écrit, on apprend ceci :

Première petite règle : la loi de l'homme est en lui, dans son cœur. En expliquant le commandement : tu ne tueras point, Jésus dit qu'il recommande aux hommes de ne pas faire du mal à ses semblables ; cela ne signifie pas seulement : ne tue pas, mais n'aie aucun ressentiment contre ton frère, et, s'il te fait du mal, fais la paix avec lui.

Deuxième petite règle, celle qui vise les relations entre hommes et femmes. En expliquant le commandement : tu ne commettras point d'adultère, qui a pour but d'empêcher les hommes de se nuire par leurs relations sexuelles, Jésus dit : ne considère pas les plaisirs de la chair comme une bonne action.

Troisième petite règle qui vise les rapports sociaux. En expliquant le commandement sur le serment ayant pour but la fidélité à observer dans ces rapports, Jésus dit : la source du mal ce sont les engagements que l'homme contracte ; on ne peut rien promettre d'avance, on ne doit jurer en aucune circonstance.

Quatrième petite règle concernant les rapports de l'homme avec l'État et ses lois. En expliquant un article des lois de son peuple, Jésus enseigne qu'on ne peut venger aucune violence par le châtement ; il faut au contraire donner tout ce que l'on veut vous prendre et ne jamais plaider.

Cinquième et dernière petite règle de la doctrine, qui commence par fixer le devoir d'un seul individu et qui, s'étendant sur un nombre toujours croissant d'hommes finit par englober toute l'humanité. Cette règle vise ceux que nous appelons ennemis lorsque notre peuple est en guerre avec eux. Et Jésus dit : il ne doit pas y avoir de peuples ennemis. S'ils vous font la guerre, ne ripostez pas, soumettez-vous et faites leur du bien. Faites comme Dieu pour lequel il n'y a ni méchants ni bons, soyez bons pour tous les hommes sans distinction, de quelque pays qu'ils soient.

VI

LA VRAIE VIE

LUC. X, 1, 2, 3, 4 ; MATTH. X, 16 ; MARC. VI, 10, 11 ; MATTH. X, 19, 22, 23, 26-31 ; LUC. XII, 39, 51, 52, 54 ; XIV, 26.

... Jésus choisit soixante-dix de ses disciples et les envoya dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait aller plus tard. Il leur disait : « Bien des hommes ne connaissent pas le bonheur de la vraie vie. J'ai pitié de tous et je voudrais leur apprendre ce que je sais ; mais de même que le maître du champ ne peut moissonner tout son champ, je n'aurai pas le temps d'enseigner partout. Allez par toutes les villes et partout où vous serez, prêchez l'observance de la volonté du Père.

« Dites que la volonté du Père est de ne pas se fâcher, de ne pas se livrer à la débauche, ne pas jurer, ne pas s'opposer au mal par la violence, et de ne pas faire de différence entre les hommes. C'est pourquoi observez vous-mêmes ces commandements.

« Allez ! Je vous envoie comme des agneaux au milieu de loups. Soyez prudents comme des serpents et purs comme des colombes. Avant tout, n'ayez rien à vous, ne portez rien avec vous : ni sac, ni pain, ni argent ; ayez seulement sur vous vos habits et vos souliers. Puis, ne faites point de différence entre les hommes, et ne choisissiez pas la maison où vous voulez vous arrêter. Quelle que soit la maison où vous êtes entres, restez-y. Quand vous êtes entrés, saluez les maîtres de la maison. Si on vous accueille, restez ; sinon, allez dans une autre maison.

« Pour ce que vous direz, vous serez haïs et persécutés. Mais quand on vous chassera, allez dans une autre ville, et si on vous chasse encore, allez dans une autre encore. On vous persécutera comme le loup persécute les brebis ; mais ne craignez rien. On vous conduira devant les juges, et on

vous jugera, et on vous fustigera, et on vous conduira devant les chefs pour que vous vous justifiiez devant eux. Et lorsqu'on vous conduira devant les juges, ne vous effrayez pas et ne vous préoccupez pas à l'avance de ce que vous direz. L'esprit du Père vous inspirera ce que vous aurez à dire. Et vous n'aurez pas achevé d'aller par toutes les villes que déjà les hommes auront compris votre doctrine et s'y seront convertis.

« Ainsi, ne craignez rien. Ce qui est caché dans l'âme des hommes finira par se révéler. Ce que vous direz à deux ou à trois se répandra parmi des milliers. Mais surtout ne craignez pas ceux qui peuvent tuer votre corps : ils ne peuvent rien faire à votre âme. Ne les craignez donc pas ; mais craignez ce qui peut tuer corps et âme, si vous n'accomplissez pas la volonté de Dieu. On a cinq passereaux pour une, et néanmoins pas un seul ne meurt sans la volonté du Père. Même un cheveu ne tombe pas de la tête sans la volonté du Père. Vous n'avez donc rien à craindre, puisque vous êtes sous le pouvoir du Père.

« Tous ne croiront pas à ma doctrine. Ceux qui n'y croiront pas la haïront, car elle leur retire ce qu'ils aiment. Comme le feu, ma doctrine incendiera le monde. Elle suscitera la discorde dans le monde. La division pénétrera dans chaque maison ; le père se séparera du fils, et le fils du père ; la mère de la fille, et la fille de la mère ; toute la famille sera divisée : d'un côté seront ceux qui auront compris ma doctrine, de l'autre ceux qui la détesteront et tueront mes disciples. Donc pour celui qui veut être mon disciple, il n'y aura ni père, ni mère, ni femme, ni enfants, ni fortune ; sa vie même ne saurait plus avoir d'importance. »

Rien ne définit mieux le véritable sens de l'enseignement de Jésus que ces paroles à ses disciples au moment où il les envoie prêcher sa doctrine, paroles répétées par les trois évangélistes. Si ce sens était celui que lui attribue l'Église, tout ce discours serait incompréhensible.

Pourquoi, en effet, persécuter et tuer les disciples qui répandent la doctrine de paix, de pureté corporelle, de pardon envers ses ennemis et annoncent enfin l'envoi du Fils de Dieu sur la terre. On ne saurait s'imaginer des gens aussi sots ou aussi désœuvrés qui voudraient prendre la peine de persécuter et de molester ceux qui prêchent des règles aussi

morales, ou qui ont la fantaisie de proclamer tel individu Fils de Dieu. Cela ne gênait personne.

Si même ç'avait été une doctrine morale, bonne mais paradoxale et obscure, comme la représentent les historiens libres penseurs, il n'y avait pas plus de raison de persécuter ses partisans. Si on l'interprétait comme ayant pour but d'annoncer que Dieu envoyait son fils sur la terre pour racheter le genre humain, il y aurait encore moins de motifs de se fâcher contre des gens qui se l'imaginaient et y trouvaient du plaisir. Si ç'avait été la dénonciation de la loi juive, il n'y aurait pas eu lieu non plus à persécuter, surtout de la part des non-Juifs. Or, les persécuteurs, alors comme aujourd'hui, n'étaient pas Juifs. Si ç'avait été une doctrine politique, une révolte contre les riches et les puissants, elle eût été étouffée, alors comme aujourd'hui, par les puissants, et elle eût été oubliée depuis longtemps ; or, cela n'est pas.

Mais on comprendra les persécutions qu'ont souffert Jésus et ses premiers disciples ainsi que tous ceux qui ont, par la suite, propagé la doctrine, lorsqu'on aura perçu le véritable sens de cette doctrine tel qu'il est exprimé dans le sermon sur la Montagne et dans tout l'Évangile. On comprendra ces persécutions lorsqu'on se souviendra que Jésus interdit catégoriquement toute sorte d'assassinats ; non seulement l'assassinat, mais même la résistance au mal par la violence, qu'il détend le serment, (acte si insignifiant en apparence et qui conduit cependant aux plus horribles abus de la force), défend de juger, c'est-à-dire de punir, défend toute spoliation et, par suite, toute propriété, condamne toute division entre peuples, c'est-à-dire le fameux amour de la patrie.

On comprend aussi la discorde qui se produit dans les familles. En effet, si un membre de la famille qui accepte la doctrine refuse de prêter serment, de devenir juge, de plaider, d'obéir aux autorités, de participer à la guerre ou à la levée des impôts, d'exécuter l'ordre de punir, méprise la richesse, il est évident que cela doit jeter la discorde dans la famille si les autres membres n'ont pas adopté la doctrine.

Jésus le prévoyait bien et il disait que sa doctrine était l'étincelle qui allumera la conscience divine dans le cœur des hommes, et qu'une fois enflammée, elle ne saurait plus s'éteindre. Il prévoyait que les habitants de chaque maison se diviseront. Les uns seront touchés par le feu sacré, tandis

que les autres chercheront à éteindre ce feu. Et il avait hâte de voir cette flamme embraser tous les hommes.

Et le feu s'étendit, brûla, brûle encore, et brûlera toujours, tant qu'il y aura des hommes.

Si l'enseignement du Christ n'avait été qu'une simple doctrine morale indiquant la manière de se conduire dans l'état de choses existant, ses propagateurs n'auraient gêné personne et sa flamme n'aurait pas embrasé tout, mais serait seulement comparable à celle d'une bougie qui ne projetterait sa clarté que sur le petit groupe qui se trouve à proximité.

Si ç'avait été simplement une doctrine théologique assurant que Dieu était venu sur la terre pour sauver les hommes, elle eût été absolument ignorée, comme nous ignorons la religion de Zoulous, des Tchouvaschs, et personne ne s'en serait soucié. Non seulement elle n'aurait jamais rien allumé, mais elle n'aurait même pas eu de flamme.

Si elle avait été une doctrine sociale et révolutionnaire, elle aurait flambé et se serait éteinte, il y a longtemps, comme ont flambé et se sont éteintes des doctrines semblables en Chine et partout où il y a des hommes. En effet, ou bien les pauvres auraient enlevé le bien aux riches et aux puissants et de nouveau il y aurait eu des riches et puissants, ou bien ceux-ci auraient anéanti les pauvres et la flamme se serait éteinte depuis longtemps.

Or, l'étincelle ne s'est pas éteinte et ne s'éteindra jamais. Car Jésus ne parle pas des règles indiquant quelle est la meilleure façon de vivre dans la société existante, ni de celle qui spécifie comment il faut prier Dieu et ce qu'est Dieu, ni de celle qui prévoit l'organisation de la société future ; il dit simplement la vérité sur ce qu'est l'homme et en quoi consiste sa vie. Et une fois qu'il lui a fait comprendre en quoi est le sens de sa vie, celui-ci ne saurait y voir d'autre sens.

Lorsque l'homme aura compris ce qu'est la vie et ce qu'est la mort, il ne pourra plus ne pas se diriger vers la vie et ne pas fuir la mort. Sur le chemin de la vie peuvent se trouver : règles morales, Dieu, croyances humaines, organisation sociale ; celui qui a compris la vie se dirigera vers elle sans prendre garde à rien ; sans se préoccuper de la morale, de la religion et de l'organisation sociale, il en prend souci naturellement en ayant pour but la vie.

Jésus-Christ a révélé sa doctrine, non pas pour apprendre aux hommes qu'il était Dieu, non pas pour améliorer leur existence sur la terre, non pour détruire leurs autorités, mais pour montrer que dans son âme comme dans l'âme de tout homme réside la conscience divine qui est précisément la vie et qui est ennemie de tout mal. Jésus-Christ savait et répétait constamment que ce n'est point lui qui disait ce qu'il disait, mais la voix de Dieu dans l'âme de chaque homme. Et alors, en envoyant ses disciples répandre la bonne parole, Jésus-Christ leur dit : « Ne craignez rien, ne regrettez rien et ne vous préoccupez pas d'avance de ce que vous aurez à dire. Vivez de la vraie vie, elle est la compréhension de Dieu ; et lorsque vous aurez à parler, ne vous souciez de rien, l'esprit de Dieu parlera pour vous. Et vos paroles adressées à quelques-uns se répandront partout, car elles sont la vérité. »

VII

SOYEZ COMME DES ENFANTS

MATTH., XIX, 13, 14, LUC, XVIII, 17 ; MATTH., XVIII, 3, 5 ; LUC, IX, 48 ; MATTH., XVIII, 10. — Un jour on amena à Jésus des enfants, et ses disciples voulaient qu'on les éloignât. Jésus vit que ses disciples écartaient les enfants ; il en fut peiné et dit :

C'est mal à vous de chasser ces petits ; ce sont les meilleurs d'entre les humains, car les enfants vivent selon la volonté du Père, et sont eux, vraiment, dans le royaume céleste. Il ne faut pas les chasser, mais au contraire se pénétrer de leur exemple ; car pour vivre selon la volonté du Père, il faut vivre comme les enfants. Ils ne se querellent pas, ne sont pas vindicatifs, ne se livrent pas à la débauche, ne jurent pas, ne résistent pas au mal par la violence, ne plaident pas, ne connaissent pas de différence entre leur propre peuple et le peuple étranger ; aussi sont-ils meilleurs que les grands et vivent-ils dans le royaume des cieux. Si vous ne renoncez pas à toutes les tentations de la chair et ne devenez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

Celui-là seul, qui comprend que les enfants sont meilleurs que nous, parce qu'ils n'enfreignent pas la volonté du Père, comprend ma doctrine. Et qui comprend ma doctrine, celui-là seul comprend la volonté du Père. Nous ne pouvons mépriser les enfants, car ils sont meilleurs que nous, et leurs cœurs sont purs devant le Père et ils sont toujours avec lui.

La vie de l'esprit est donnée à l'homme. Cette vie se manifeste dans la vie de la chair. Si l'homme ne vit que par la chair, il mourra comme toute chair.

Son salut est donc dans la vie par l'esprit. Si l'homme est conscient de l'esprit qui est en lui, il en vit, et en est sauvé de la mort.

Tout homme le sait, mais la chair le tente et l'empêche de vivre par l'esprit.

En quoi consistent donc les séductions de la chair et comment les éviter ?

Pour entrer dans le royaume de Dieu, il faut être comme un enfant. Si vous ne redevenez pas comme des enfants, vous ne pouvez pas observer la volonté divine.

Il a été déjà dit : soyez comme les vagabonds, comme les pauvres, comme les enfants, et non parce que vous n'avez pas su vous procurer une patrie, des biens, une famille, mais parce que les enfants ne connaissent ni patrie, ni tribunaux, ni propriété, ni débauche, ni serment. Soyez comme des enfants.

Ces paroles, de même que celles concernant la pécheresse lapidée, ont eu une bonne fortune particulière ; sur ce thème on a brodé un nombre incalculable de thèses, écrit des poésies lyriques, peint de magnifiques tableaux ; pourtant leur sens est demeuré toujours vague et même incompréhensible.

Ces paroles ne sont nullement sentimentales et obscures, mais des paroles austères, nettes et définies ; elles sont aussi significatives, aussi graves et aussi nettes que celles dites précédemment : « Si vous n'êtes pas comme des vagabonds et des pauvres, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu. » Les unes et les autres sont répétées avec une égale insistance et dans les mêmes termes. Si vous n'êtes pas comme des vagabonds, si vous n'êtes pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu.

Et qu'est-ce donc : être comme des enfants ?

Jésus, qui croyait à la raison, ne pouvait pas dire être sot comme des enfants. Être faible comme des enfants ne servirait à rien non plus. Être débonnaire comme eux serait avancer une chose contraire à la vérité, les enfants étant parfois fort méchants. Être prêt à tout, aimer Dieu et son prochain, serait déjà un non-sens complet, car les enfants sont les plus égoïstes des créatures.

Et comment doit-on ressembler aux enfants ?

Ceux qui ont escamoté les cinq commandements du sermon sur la Montagne seront empêchés de le comprendre. Tandis que la réponse à la

question apparaît simple et nette à ceux qui ont bien lu et compris ces commandements.

Il y est dit :

1° Ne te mets pas en colère et pardonne les offenses ; agis de sorte que personne n'ait de ressentiment envers toi ; c'est l'état naturel des enfants et personne ne se fâche contre eux.

2° Ne vous livrez pas à la débauche ; les enfants ne s'y livrent pas.

3° Ne jurez pas ; les enfants ne savent pas ce qu'est le serment.

4° Ne jugez pas ; les enfants craignent les juges.

5° N'ayez pas d'ennemis de la patrie ; les enfants ne se doutent même pas de ce que c'est.

Voilà donc ce qui signifie être comme des enfants. En somme cela veut dire : ne vous fiez pas aux institutions humaines qui ont suscité ces maux : la haine, la débauche, les promesses, les tribunaux, la violence, la guerre.

Dans le chapitre XVIII, verset 6, aussitôt après l'indication comment on peut entrer dans le royaume de Dieu, il est dit : « Et malheur à celui qui séduira, qui trompera, qui induira en erreur ces innocents. » Ce n'est qu'en se rappelant cela qu'on peut comprendre également la portée des mots : « Celui qui comprendra ce qu'est un enfant, d'après mon enseignement, comprendra toute ma doctrine et la volonté du Père. » L'enfant, c'est l'âme divine, le fils de Dieu qui connaît son Père seul, et qui ignore encore les tentations de la chair. Toute la doctrine de Jésus consiste dans le précepte de ne pas faire du mal ; or, l'enfant ne le fait pas encore.

VIII

JÉSUS ET LA PÉCHERESSE

JEAN, VIII, 3, 11. — Un jour les Pharisiens (c'est-à-dire maîtres orthodoxes) amenèrent une femme à Jésus et dirent : « Vois, cette femme a été surprise commettant adultère ; et d'après la loi elle doit être lapidée. Qu'en dis-tu ? »

D'abord Jésus ne répondit rien, les laissant réfléchir. Mais ils le pressèrent de dire comment on doit punir cette femme. Alors il dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Et il se tut. Alors les Pharisiens se regardèrent et, se sentant repris par leur conscience, ils s'en allèrent, se cachant les uns derrière les autres.

Et Jésus demeura seul avec la femme. Il regarda autour de lui et, ne voyant plus qu'elle, lui demanda :

« Eh bien, personne ne t'a trouvée coupable ? »

Elle dit : « Personne. »

Il dit : « Moi non plus je ne puis te condamner. Va et ne pèche plus. »

Dans ce récit, les Pharisiens apparaissent comme tentant le Christ. Ils lui amènent une pécheresse et lui demandent : Qu'en dis-tu ? Mais il n'a rien à dire. Une pécheresse et qui a péché, voilà tout. Certes, c'est regrettable qu'elle ait péché, c'est tout ce qu'il peut dire. Aussi garde-t-il le silence. Tant qu'ils ne lui demandent pas franchement ce qu'ils doivent faire, il se tait ; mais lorsqu'ils demandent s'il la faut lapider ou non, il répond : « Que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre. » Et ils s'en vont.

Ils ont compris que celui seul qui n'a pas péché pourrait la châtier ; mais comme il n'existe pas et ne peut pas exister d'homme parfait, il n'y a personne qui puisse châtier.

Et lorsqu'après leur départ, il demande : « Alors personne ne t'a condamnée ? » et que la femme lui répond : « Personne », il ajoute : « Je ne saurais te condamner non plus, va et ne pêche plus. » Ainsi : ne pêche pas, toi, et ne péchez pas vous autres. C'est tout.

Surprenant est le sort qui a été fait à cette parabole !

Bien qu'à demi apocryphe, elle eut une fortune particulière : on la préfère aux autres, et l'on y découvre de l'émotion et de la poésie.

Le maître divin, la pécheresse... Songeur, il dessine des arabesques sur le sable... C'est ainsi qu'on le représente sur des tableaux, qu'on le chante en des poèmes ; c'est là toute l'impression que produit ce récit. Le simple bon sens qui perce dans chaque parole et qui condamne tous les codes, tous les tribunaux, passe inaperçu.

Ce phénomène n'est possible que par ce fait que les hommes ne possèdent plus même la conscience qu'avaient les Pharisiens. Aucun parmi ces derniers n'osa dire qu'il était sans péché et chacun comprit que seul celui qui l'aurait osé aurait pu châtier.

Surprenant est le sort qui a été fait à cette parabole !

Pouvait-on mieux montrer, et par le raisonnement et par l'image, l'inutilité des tribunaux que ne le fait cette parabole ? Eh bien, ce qui y plaît aux esthètes, c'est la sentimentalité, le beau geste mélancolique. Quant au sens même, à sa raison d'être, personne ne s'en aperçoit. C'est chose très agréable que d'éprouver une émotion poétique et ce n'est pas moins agréable que de toucher de bons appointements ; quant au sens, ce n'est rien ; cela veut dire tout au plus qu'il ne faut pas médire de son prochain, qu'il est mal de dire que madame une telle a des amants. Mais pendre, guillotiner, c'est permis, c'est tout autre chose. ^[1]

1. [↑] En attendant de donner la traduction intégrale du volumineux ouvrage de Tolstoï, j'arrête ici la traduction des commentaires pour passer immédiatement à la conclusion ; jointe à l'introduction et les chapitres qu'on vient de lire, elle fait suffisamment connaître l'idée dominante de l'auteur, et la méthode qu'il a suivie dans sa traduction de l'Évangile. (*Note du traducteur.*)

CONCLUSION

MATTH., XXVIII, 48, 50 ; JEAN, XIX, 28, 30 ; LUC, XXIII, 46. — Alors Jésus dit : « À boire ! »

Un homme prit une éponge, la trempa dans du vinaigre et la lui tendit au bout d'une canne. Jésus suça l'éponge, puis il dit à haute voix : « C'est la fin ! Père, je remets mon esprit entre tes mains ! »

Et baissant la tête, il expira.

Avec le mot « fin » finit l'Évangile. Ceux qui expliquaient le caractère divin de Jésus par le fait qu'il ne ressemblait pas aux autres hommes — et ils ne se préoccupaient que de cela — voyaient la preuve de sa nature exceptionnelle dans sa résurrection. Au surplus, cette preuve ne peut avoir existé que pour ceux qui ont vu Jésus mourir et redevenir vivant. Or, ces témoins mêmes, d'après les trois évangélistes, n'ont jamais existé. Seul Luc mentionne l'ascension du Christ devant 500 hommes, tandis que les autres la décrivent comme s'étant passée dans un songe.

Admettons même qu'il ait réapparu en chair et que Thomas ait introduit le doigt dans la plaie. De quoi l'incrédule s'est-il donc convaincu ? De ce que Jésus n'était pas comme les autres hommes. Et à quoi aboutit cette conviction ? À ce qu'il est impossible à des hommes qui ressemblent aux autres de faire ce que fait un être exceptionnel.

Allons plus loin. Si même il était nécessaire de convaincre tout le monde que Jésus ne ressemblait pas aux autres hommes, son apparition à Thomas et à une dizaine d'hommes, puis à cinq cents, n'aurait nullement convaincu tous ceux qui n'avaient pas assisté à sa résurrection.

En effet, ses disciples ne pouvaient que raconter ce fait miraculeux ; or, tout peut être raconté ; mais pour le faire croire, il faut le confirmer par des preuves. Alors, pour démontrer la véracité de leur récit, ils affirment que des langues de feu étaient descendues sur eux, qu'ils ont eux-mêmes fait

des miracles, guéri et ressuscité. Il fallait ensuite que les disciples des disciples confirment les miracles de leurs aînés par de nouveaux miracles, et ainsi de suite, jusqu'à nos jours ; les saints et les reliques devaient continuer à guérir et à faire ressusciter. Il en résulte que la divinité du Christ est fondée sur le récit d'événements miraculeux.

Soit : le Christ est ressuscité, est apparu, et il est remonté au ciel. Dans quel but l'a-t-il fait ? Ce miracle a-t-il expliqué quelque chose, ajouté quelque chose à sa doctrine ? Rien, absolument rien. Ce miracle a fait simplement naître la nécessité d'inventer d'autres miracles inutiles, afin de confirmer les premiers non moins vains.

Nous lisons tout ce qui est dit de la vie du Christ jusqu'à sa résurrection, et cependant, dans les passages les plus douteux de l'Évangile, luit la vérité qu'il a annoncée au monde. Si naïvement que soit exprimée la doctrine par les évangélistes, elle nous transmet quand même les paroles et les actes de Jésus, et la lumière nous apparaît. Par contre, nous ne voyons rien dans les actes du Christ, après sa résurrection, qui puisse compléter sa doctrine.

Jésus apparaît, sans qu'on sache pourquoi, à Marie-Magdeleine, qu'il exorcise des sept démons et lui dit de ne pas le toucher, parce qu'il n'est pas encore entré chez le Père. Il apparaît encore à d'autres femmes auxquelles il dit qu'il viendra ensuite voir ses autres frères.

Puis il apparaît aux apôtres, leur reproche leur incrédulité, leur montre sa côte ; d'où il ressort que lorsque les apôtres pardonneront, les péchés seront pardonnés. Puis il réapparaît à Thomas et de nouveau ne dit rien. Puis lui et ses apôtres pêchent et font cuire du poisson ; et il dit par trois fois à Pierre : Paix mes brebis. Puis il prédit à Pierre sa mort. Puis il apparaît à cinq cents frères à la fois, et ne leur parle pas davantage. Puis il affirme qu'il a le pouvoir dans le ciel et sur la terre ; que, par suite, il faut baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et que celui qui prendra un bain sera sauvé. Il dit encore que ceux à qui ses élus transmettront cet Esprit pourront prendre les serpents avec les mains et boire du poison sans se faire du mal, ou parler toutes les langues, ce qu'évidemment ils ne pouvaient faire avant. Puis il s'envola au ciel. Il n'avait plus rien à dire.

Pourquoi alors être ressuscité, si ce n'est que pour faire et dire toutes ces bêtises ?

Ainsi donc, la résurrection, elle-même phénomène incompréhensible, ne saurait rien prouver.

Ce miracle, si on l'a jamais vu, peut seulement montrer qu'il est arrivé quelque chose de contraire à la raison et que celui qui y a assisté a vu quelque chose d'extraordinaire ; c'est tout. D'ailleurs, ce miracle ne peut avoir de valeur que pour ceux qui l'ont vu. À ceux qui n'y ont pas assisté, on est obligé de confirmer sa réalité par un nouveau miracle et ainsi de suite, jusqu'à nos jours, quand nous voyons parfaitement que les miracles n'existent pas. Donc, comme ils sont inventés de nos jours, ils l'étaient autrefois.

Au surplus, le miracle de la résurrection est en opposition complète avec la doctrine même du Christ. C'est pourquoi il a été si difficile de lui faire dire des paroles propres à sa nature. Il faut n'avoir aucune idée de sa doctrine pour croire à la possibilité de sa résurrection corporelle. Il avait même nettement rejeté l'idée de la résurrection de la chair comme la comprenaient les Juifs et avait dit ce qu'était la véritable résurrection.

Comment les morts ressuscitent, leur dit-il, Moïse même l'a fait connaître lorsque, rapportant ce qui lui arriva près du buisson, il nomma Dieu le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dieu n'est point le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants, car tous vivent en lui (Luc, XX, 37). Le Christ a dit : l'esprit vivifie et la chair mortifie ; je suis le pain vivant descendu du ciel ; je suis la voix, la vérité, la vie ; je suis la résurrection. Et c'est lui qui enseignerait qu'il était envoyé par Dieu sur la terre pour donner la vie aux hommes, pour donner ce qui vivifie, ce qui est esprit, ce qui ne meurt pas, c'est lui qu'on voudrait voir réincarner dans la chair !...



On ne sait pas qui a écrit le IV^e Évangile et on n'espère pas le savoir jamais. On peut faire des hypothèses plus ou moins vraisemblables sur l'époque, les lieux, les personnes, l'antériorité de tel évangile sur l'autre, mais leur origine demeure inconnue. Nous ne pouvons donc juger leur authenticité historique. En revanche, nous pouvons juger leur portée,

distinguer entre ce qui a servi de base à la foi chrétienne et ce qui n'a eu aucune influence sur elle.

En se plaçant à ce point de vue, nous apercevons dans l'Évangile deux parties bien distinctes : l'une comprend l'exposé de la doctrine, l'autre la démonstration de sa véracité, ou plutôt de son importance. Cette démonstration réside dans les miracles et les prophéties.

La doctrine chrétienne a traversé les âges sans subir de changements. Tous l'acceptent. Or, la démonstration de son importance est devenue aujourd'hui le plus grand empêchement à son assimilation. Parmi ces démonstrations, la plus importante est la légende de la résurrection. Elle est contée par les Évangiles avec une telle simplicité que tout homme non prévenu ne peut ne pas voir comment elle a pris naissance. Elle a eu, sans doute, la même origine que celles qui naissent aujourd'hui à propos de reliques de saints et de sorciers. Les récits sur le spiritisme, sur la jeune fille dont l'esprit a été matérialisé, etc., sont contés avec une bien plus grande assurance et plus de détails que ne l'est l'histoire de la résurrection.

L'origine de celle-ci est bien simple. Le samedi on va voir le sépulcre. On n'y trouve pas le corps. Or, l'évangéliste Jean raconte lui-même qu'il a ouï-dire que c'était les disciples qui l'avaient enlevé. N'importe. Les femmes s'approchent du sépulcre. L'une d'elles est cette Marie de laquelle on a chassé les sept démons et elle est la première à raconter qu'elle a vu quelqu'un près du sépulcre : peut-être, est-ce le jardinier ou bien un ange ou bien Jésus lui-même. De commère en commère, le récit se répand et parvient jusqu'aux apôtres. Quatre-vingts ans après on affirme que le Christ avait été réellement vu, par celui-ci dans tel endroit, par celui-là dans tel autre, mais les récits divergent encore. Personne des disciples ou apôtres du Christ n'invente ; c'est évident. Mais nul non plus de ceux qui vénèrent sa mémoire n'ose démentir ce qui, pensent-ils, tend à affermir sa gloire et surtout à persuader les hommes de son origine divine et, par suite, du signe particulier qui l'a marqué. Il leur semble que ce miracle en est la meilleure preuve, et la légende croît, se répand.

La légende aide à l'extension de la doctrine, c'est vrai ; mais elle est le mensonge, tandis que la doctrine est la vérité. Il s'ensuit que la doctrine n'est plus transmise pure, mais ternie par le mensonge. Or, le mensonge appelle le mensonge. De nouvelles légendes sont inventées pour confirmer

les anciennes. Il en surgit qui nous parlent des miracles des disciples du Christ et des miracles qui ont précédé sa venue : sa conception, sa naissance, et toute sa vie. C'est ainsi que sa doctrine est couverte d'une grossière couche d'enduit miraculeux qui la voile complètement.

Les néophytes de la foi du Christ se convertissent moins en raison de la signification de la doctrine que par leur croyance en la signification miraculeuse de sa vie et de ses actes. C'est alors que vient l'époque néfaste, durant laquelle apparaît l'idée d'une foi qui résulte de la volonté et qu'on dit : je veux croire, tu dois croire. C'est l'époque où toutes les légendes mensongères remplacent la doctrine, sont réunies ensemble, sont formulées, sont exprimées en dogmes.

La foule des ignorants s'empare de la doctrine et l'obscurcit de légendes mensongères. Malgré tout, à travers cette vase de mensonge, quelques clairvoyants aperçoivent la vérité, la transmettent dans toute sa pureté à travers les siècles et, mélangée de mensonge, elle parvient jusqu'à nous. Quiconque lit aujourd'hui l'Évangile — qu'il soit catholique, protestant, orthodoxe, membre d'une secte ou même rationaliste — se trouve dans un état d'esprit particulier. S'il ne ferme pas les yeux à dessein, il lui est impossible de ne pas se rendre compte que ces livres contiennent, sinon toute la science de la vie, du moins quelque chose de très profond et de très important. Malheureusement, cette pensée profonde et importante est exprimée en une forme si baroque que, comme le dit Goethe, il n'y a point de livre plus mal écrit que l'Évangile ; et ce qu'il y a de considérable, de grave se trouve masqué sous un tel amas de légendes niaises, n'ayant même aucun caractère poétique, qu'on demeure perplexe sur l'utilité de ce livre.

Pour y voir clair, nous n'avons d'autres commentaires que ceux donnés par les diverses Églises. Et nous savons que ces commentaires ne sont qu'un tissu de contradictions et de non-sens. Tout lecteur de l'Évangile croit donc pouvoir choisir entre deux moyens : rejeter tous les livres comme une insanité, ce que font en effet les 99 centièmes, ou bien faire taire sa raison et accepter en bloc tout, l'important et l'insignifiant, comme l'ordonne l'Église, et comme le font le centième des hommes qui ne voient pas ou ne veulent pas voir la vérité.

Mais ce dernier moyen ne réussit pas toujours. Il suffit de montrer aux hommes ce qu'ils ne voyaient pas pour qu'ils rejettent à la fois le mensonge

et la vérité.

Ce qui est effrayant, c'est que ce mélange de la vérité avec le mensonge est dû aux partisans mêmes de la vérité. Ainsi, le mensonge de la résurrection a été considéré, au temps des apôtres et des martyrs, comme la principale preuve de l'authenticité de la doctrine du Christ. En même temps, cette fable était l'obstacle principal à la croyance en cette doctrine. En effet, les païens se moquaient des premiers martyrs chrétiens parce que ceux-ci croyaient à la résurrection du crucifié.

Les chrétiens ne s'en apercevaient pas plus que ne s'aperçoivent aujourd'hui les papes que les reliques remplies de paille sont d'un côté un moyen de propager la croyance, et de l'autre son principal obstacle. On peut admettre qu'au début du christianisme ces légendes pouvaient aider à la propagation de la doctrine. Les miracles pouvaient attester, sinon la véracité de la doctrine, du moins son importance. Les événements extraordinaires attiraient l'attention, servaient pour ainsi dire de réclame. Ainsi, une fois l'attention attirée, on cherche à pénétrer la doctrine, et sa vérité apparaît.

Mais ce mensonge ne pouvait être utile au début qu'en raison de ce qu'il amenait à la vérité. Peut-être sans le mensonge la doctrine se serait répandue plus vite ; mais il est inutile de se lancer dans ces conjectures...

Aujourd'hui la doctrine étant répandue partout, la croyance dans les miracles est devenue inutile, voire nuisible. Le fait même de son extension est la meilleure preuve de sa vérité. Elle a traversé intacte des siècles, tous sont d'accord sur son importance ; les démonstrations extérieures, miraculeuses, de sa vérité ne sont donc aujourd'hui que des obstacles à sa véritable compréhension.

Il ne s'agit point de savoir comment la doctrine chrétienne s'est formée, mais quel est son sens...

Comme je l'ai dit, l'Évangile est semblable à une merveilleuse fresque qui, pour une cause ou une autre, a été couverte momentanément d'un enduit. Cet enduit se continue des deux côtés du tableau : une partie sur le mur même qui correspondrait à l'époque précédant la naissance du Christ : légendes sur Jean-Baptiste, conception, nativité ; puis la couche se continue sur le tableau même : miracles, prophéties ; puis l'enduit s'étend sur le mur de l'autre côté du tableau : légendes de la Résurrection, Actes des Apôtres,

etc. Et alors, en connaissant l'épaisseur de l'enduit et sa composition, il n'y a qu'à le gratter aux endroits où il couvre directement le mur et spécialement là où se trouve la légende de la Résurrection pour l'enlever peu à peu de tout le tableau. Et c'est alors que la fresque nous apparaîtra dans sa véritable beauté. C'est la tâche que je m'étais imposée.

I

De tous temps, et dans toutes les sociétés humaines, il est des périodes où le religion commence d'abord à s'écarter de son principe fondamental ; puis, en déviant de plus en plus, elle perd complètement sa signification originelle, et finalement se fige dans des formes rigides. Dès lors, son action sur les hommes diminue progressivement.

Durant ces périodes, la minorité instruite, tout en ne croyant pas à la doctrine religieuse dominante, feint d'avoir foi, la jugeant nécessaire pour maintenir les masses populaires dans le respect du régime social établi. De son côté, le peuple, tout en s'en tenant par inertie aux formes religieuses existantes, n'observe pas les lois de la religion, mais simplement les coutumes populaires et les lois de l'État.

Ce phénomène s'était produit à plusieurs reprises dans l'histoire de l'humanité. Mais jamais les choses ne se sont passées comme aujourd'hui, dans notre société chrétienne. Jamais on n'a vu la minorité dirigeante, riche et instruite, ayant une influence sur les masses, ne pas croire à la religion dominante ; nous la voyons même affirmer qu'à notre époque on n'a besoin d'aucune croyance et suggérer à ceux qui doutent de la religion dominante que celle-ci a fait son temps, est devenu inutile, voire nuisible en tant qu'organe social, de même que l'appendice du gros intestin dans l'organisme humain. Au lieu d'étudier la religion comme un phénomène que nous connaissons par notre expérience intérieure, on l'examine comme une manifestation extérieure, comme une sorte de maladie, dont souffrent certains et que nous ne pouvons diagnostiquer qu'à l'aide de symptômes extérieurs.

Suivant les uns, la religion tire son origine de la spiritualisation de tous les phénomènes de la nature (l'animisme) ; suivant les autres, elle provient de l'idée d'une communication possible avec nos morts ; enfin, les troisièmes y voient la conséquence de la crainte que nous inspirent les forces naturelles. Et comme la science a prouvé, — raisonnent nos savants, — que les arbres et les pierres ne sauraient être animés, que les morts ne

sentent plus comme les vivants et que tous les phénomènes naturels s'expliquent par des causes naturelles, il n'y a plus aucune nécessité de posséder une religion ni s'embarrasser des entraves dont elle paralyse l'esprit humain.

Il y eut une période d'ignorance, celle de la religion, nous disent les savants. Elle fut depuis longtemps franchie par l'humanité, et il n'en a resté que de rares traces ataviques.

Une période de métaphysique lui succéda, qui fut franchie à son tour. Aujourd'hui, nous, les hommes cultivés, nous vivons dans la période de la science positive qui remplace la religion et conduit l'humanité à des hauteurs qu'elle n'aurait jamais pu atteindre si elle avait persisté dans ses superstitions religieuses.

Le grand savant Berthelot, avait prononcé un discours, au commencement de 1901 [\[1\]](#), où il émettait l'idée que le temps de la religion est passé, et qu'elle doit céder maintenant la place à la science. Je cite ce discours parce qu'il m'est tombé sous la main et qu'il a été prononcé dans la capitale du monde civilisé, par un illustre savant universellement reconnu comme tel ; mais la même pensée est exprimée constamment et partout, depuis les traités de philosophie jusque dans les articles de journaux.

M. Berthelot dit que deux principes ont fait agir l'humanité : la force et la religion. Aujourd'hui ces principes moteurs sont devenus inutiles, car ils sont remplacés par la science. Il est évident que sous le terme de « science », M. Berthelot entend, — comme tous ceux qui croient en la science, — l'ensemble de toutes les connaissances humaines, intimement connexes, classées suivant leur importance et soumises à de telles méthodes que les données acquises grâce à elles composent un ensemble qui constitue la vérité indiscutable. Mais comme en réalité une telle science n'existe pas, qu'elle est plutôt un agrégat de connaissances fortuites et nullement connexes, que loin de nous fournir la vérité indiscutable elle contient des erreurs des plus grossières, aujourd'hui considérées comme vraies et demain comme fausses, il est évident que le principe qui, suivant M. Berthelot, doit remplacer la religion est une chimère. Il s'ensuit que l'affirmation du savant français, et de ceux qui pensent comme lui sur la nécessité de remplacer la religion par la science, est parfaitement gratuite et

fondée sur la foi non justifiée dans la science infallible, absolument comme celle en l'Église infallible.

« La religion est périmée ; croire en autre chose que la science est de l'ignorance ; la science fera tout ce qu'il faut, et on ne doit avoir qu'elle pour guide dans la vie », disent et pensent les savants ainsi que la foule qui les suit, foule composée de parfaits ignorants. En réalité, c'est de n'avoir aucun guide, car la science, par le but même qu'elle poursuit, — l'étude de ce qui existe — ne saurait remplir cette mission.

II

Ainsi, les savants ont décrété que la religion est inutile, que la science la remplacera, ou l'a déjà remplacée, et cependant, jadis comme aujourd'hui, aucune société, aucun homme doué de raison n'a vécu et ne peut vivre sans foi. Quand je dis un homme doué de raison, j'entends qu'un homme sans raison, de même qu'un animal, peut parfaitement vivre sans religion.

Seule, la religion munit l'homme raisonnable du moyen de se guider dans ce qu'il faut faire avant et après. Il ne peut vivre sans la religion, parce que la raison fait partie intégrante de sa nature. Un animal est guidé dans ses actes par la réflexion sur les conséquences immédiates de son acte, sauf bien entendu de ceux où il est entraîné par la nécessité de satisfaire ses instincts. Ayant calculé ces conséquences à l'aide des moyens de connaissance qu'il possède, il y conforme ses actes et agit toujours suivant ce calcul, de la même façon, et sans hésitation. Ainsi, une abeille cherche le miel et l'apporte dans sa ruche parce qu'elle sait que, pendant l'hiver, elle aura besoin de nourriture pour elle et ses petits. Elle ne va pas plus loin, ne saurait aller plus loin que ce raisonnement. Il en est de même de l'oiseau qui fait son nid ou vole du nord au sud et du sud au nord. De même agit tout animal dont l'acte ne découle pas d'un besoin immédiat, mais de la nécessité de réfléchir sur ses conséquences possibles.

Il en est autrement de l'homme. La différence entre lui et l'animal est dans le fait que les facultés de connaissance de ce dernier sont limitées par ce que nous appelons l'instinct. Tandis que le moyen de la connaissance

humaine est la raison. L'abeille qui butine ne doute pas un instant s'il est bon ou mauvais de faire provision de miel. À l'homme, au contraire, en moissonnant ou en cueillant des fruits, il est impossible de ne pas se demander s'il ne nuira pas à la croissance future du blé ou des fruits et s'il ne privera pas ainsi son prochain de sa nourriture. Il lui est impossible également de ne pas songer à ce que deviendront les enfants qu'il nourrit, et de ne pas se poser bien d'autres questions. Il ne saurait résoudre définitivement les plus importantes questions de sa ligne de conduite, à cause de la multiplicité des conséquences qui peuvent s'en suivre.

Tout homme doué de raison sent, s'il ne le sait pas pertinemment, que, dans les questions vitales, il lui est impossible de se guider par des motifs égoïstes ni par des considérations sur les conséquences immédiates de ses actes parce que celles-ci sont trop nombreuses et souvent contradictoires, c'est-à-dire peuvent être bonnes ou mauvaises pour lui ou pour les autres. Je rappellerai à ce propos la légende d'après laquelle un ange apparut au milieu d'une famille pieuse et tua l'enfant dans son berceau. Lorsqu'on lui demanda la raison de cet acte cruel, il répondit que l'enfant aurait été le plus grand des criminels, et aurait causé le malheur de la famille.

Non seulement on ne saurait décider de l'utilité ou de la nocivité de la vie de tel ou tel homme, mais les questions les plus vitales ne peuvent être résolues par des considérations sur leurs conséquences possibles. Tout homme sensé ne saurait se contenter des considérations qui guident les actes des animaux. Il peut se considérer comme un animal parmi les animaux, vivant au jour le jour ; il peut se considérer comme membre de la famille, de la société, du peuple, dont la vie dure des siècles, mais il doit aussi se considérer comme une parcelle de l'univers infini, dont la vie est infinie. C'est pourquoi il doit procéder à l'égard des phénomènes vitaux, infiniment petits, mais pouvant influencer sur ses actes, en intégrant, comme on dit en mathématiques, c'est-à-dire en déterminant sa conduite, tant à l'égard des phénomènes immédiats de la vie qu'à l'égard de tout l'univers, infini dans le temps et dans l'espace, et en l'envisageant comme un seul Tout. C'est précisément cette attitude que doit observer l'homme envers le grand Tout dont il se sent une parcelle, qui lui sert de guide dans ses actes, et que l'on appelle la religion. C'est pourquoi la religion a toujours été et ne

saurait cesser d'être la condition indispensable de la vie d'un homme de raison et d'une humanité de raison.

III

C'est de cette façon, d'ailleurs, qu'ont toujours compris la religion les hommes pourvus d'une conscience supérieure, c'est-à-dire religieuse, et qui nous distingue des animaux.

La définition la plus ancienne et la plus commune de la religion — *religio, religare* : unir — est celle-ci : *la religion est le lien entre l'homme et Dieu.*

Les obligations de l'homme envers Dieu, voilà la religion, dit Vauvenargues.

Schleiermacher et Feuerbach attribuent à la religion la même signification en reconnaissant *comme base de la religion la conscience qu'a l'homme de sa dépendance de Dieu.*

La religion est une affaire entre chaque homme et Dieu (Beyle).

La religion est le résultat des besoins de l'âme et des effets de l'intelligence (Benjamin Constant).

La religion est un certain moyen pour l'homme de réaliser son rapport à l'égard des forces surhumaines et mystérieuses desquelles il se croit dépendant (Goblet d'Alviella).

La religion est la définition de la vie humaine par le lien de l'âme humaine avec l'esprit mystérieux dont la domination sur le monde et sur l'individu est reconnue par l'homme, et auxquels il se sent, uni (A. Réville).

L'essence de la religion fut donc toujours envisagée et est envisagée aujourd'hui, par des hommes pourvus d'une conscience supérieure, comme l'établissement du rapport de l'homme à l'égard de l'être infini ou des êtres infinis dont il sent s'exercer la puissance sur lui. Ces rapports, si divers soient-ils chez les différents peuples et à diverses époques, ont toujours

montré aux hommes leur mission dans ce monde, d'où découlait naturellement l'indication pour leur activité.

L'Hébreu envisageait ainsi son attitude envers l'infini : il était membre d'un peuple élu de Dieu, et c'est pourquoi il devait observer la convention que son peuple avait conclue avec Dieu.

Le Grec croyait que, dépendant des représentants de l'infini — des dieux — il devait leur être agréable.

Le brahmine se considérait et se considère comme l'une des manifestations de Brahma et doit par suite, en se détachant de la vie, tendre à la fusion avec cet être suprême.

Le bouddhiste croyait et croit encore qu'en passant d'une forme de vie dans une autre, il doit inmanquablement souffrir ; et comme ces souffrances résultent des passions et des désirs, il doit tendre à leur suppression et au passage dans le Nirvana.

Toute religion indique l'établissement du rapport entre l'homme et la vie infinie dont il fait partie, rapport qui le guide dans ses actes. C'est pourquoi, lorsqu'une religion n'établit pas ce rapport, — par exemple l'idolâtrie ou la magie, — ce n'est plus une religion, mais sa contrefaçon. Si la religion établit ce rapport, mais à l'aide d'affirmations contraires à la raison et aux connaissances de l'époque, empêchant ainsi l'homme d'y croire, c'est qu'elle n'est elle-même qu'un simulacre de religion. Si la religion ne lie pas l'homme à la substance infinie, elle n'est pas réelle non plus. Elle ne l'est pas davantage lorsqu'elle ne fournit point à l'homme des règles certaines de conduite.

La vraie religion est l'établissement du rapport entre l'homme, conformément à sa raison et à son savoir, et la vie infinie qui l'entoure, lie son existence à cette vie infinie et guide ses actes.

IV

Bien que les hommes n'aient jamais vécu et ne vivent pas sans religion, les savants de notre époque, à l'instar de ce *Médecin malgré lui* de Molière

qui plaçait le foie du côté gauche en disant : « nous avons changé tout cela », affirment qu'on peut et on doit vivre sans religion. Or, elle était et elle reste le moteur principal, le cœur de la vie sociale, et sans elle, comme sans le cœur, il ne peut y avoir de vie raisonnée. Certes, les religions ont été et sont nombreuses, car nombreuses sont aussi les façons d'établir les rapports entre l'homme et l'infini, autrement dit Dieu ou les dieux, suivant les époques et le degré de développement des divers peuples ; mais jamais communauté humaine, depuis que les hommes sont devenus des êtres de raison, n'a pu et ne peut vivre sans religion.

Certes, il y a dans la vie des peuples des périodes où la croyance dominante est à tel point déformée et en retard sur la vie sociale qu'elle cesse d'en être le guide. Mais cet arrêt de l'action de chaque croyance sur la conduite des hommes n'est que temporaire. Comme tout ce qui vit, la foi naît, se développe, vieillit, meurt, renaît, mais elle renaît sous une forme toujours plus parfaite. Après la période de son plus haut développement arrive celle du déclin, ordinairement suivie d'une autre renaissance et de l'établissement d'une doctrine religieuse plus nette et plus rationnelle.

Ces périodes de développement, de déclin et de renaissance sont observées dans l'évolution de toutes les croyances. Dans la religion brahmanique, si profonde par sa pensée, aussitôt qu'elle a commencé à vieillir et à se figer dans des formes grossières si éloignées de son principe fondamental, apparurent d'une part la renaissance du brahmanisme, et de l'autre la haute doctrine du bouddhisme, qui a fait faire un grand pas à la conception de l'homme quant à son rapport avec l'infini. Le même déclin fut observé dans les religions grecque et romaine, et de même s'est produite leur renaissance sous la forme de christianisme. Plus tard, le christianisme d'Église dégénéra en idolâtrie, en polythéisme à Byzance, lorsque apparurent, comme contrepoids à ce christianisme déformé, d'un côté le paulicianisme, et de l'autre, — comme réaction contre la doctrine de la Trinité et de la vierge mère — le pur musulmanisme avec son dogme fondamental d'un Dieu unique. Il en fut également ainsi du christianisme papiste au moyen âge, qui a suscité la Réforme.

On doit donc conclure que les périodes de déclin de la religion, dans le sens de leur action sur les hommes, sont les conditions indispensables de la vie et de l'évolution de toutes les doctrines religieuses.

Ce phénomène résulte de ce que toute doctrine religieuse, dans son véritable sens, — et si grossière qu'elle soit, — établit toujours le rapport entre l'homme et l'infini, également obligatoire pour tous. Chacune considère également l'homme comme un infiniment petit devant l'infini, et chacune renferme par suite l'idée de l'égalité de tous devant ce quelque chose qu'elle considère comme Dieu, que ce soient l'éclair, le vent, l'arbre, l'animal, le héros, un roi mort, ou même vivant, comme à Rome.

La reconnaissance de l'égalité entre les hommes est donc le principe fondamental et constant de toute religion. Mais comme en réalité, l'égalité n'a jamais existé et n'existe nulle part, aussitôt qu'une nouvelle doctrine apparaît, contenant également le principe de l'égalité, les hommes à qui l'inégalité est avantageuse cherchent à céler ce principe fondamental de la doctrine, en déformant celle-ci.

C'est ainsi qu'on agissait partout et toujours, à chaque apparition d'une nouvelle doctrine religieuse. Et on cachait généralement le principe de l'égalité non pas avec préméditation, mais inconsciemment : ceux des dirigeants à qui l'inégalité profitait, s'efforçaient, par tous les moyens, d'attribuer à la religion nouvelle un sens justifiant l'inégalité et par suite la situation qu'ils occupaient. Cette déformation de la religion avait pour effet de maintenir les masses populaires dans la croyance que leur soumission aux maîtres est la règle intangible de la religion qu'elles professaient.

V

Toute activité humaine est le produit de trois forces motrices : le sentiment, la raison et la suggestion, ou ce que les médecins appellent l'hypnose. Parfois, l'homme agit sous l'impulsion du seul sentiment, tendant à obtenir ce qu'il désire ; d'autres fois sous l'action de la seule raison, lui indiquant ce qu'il doit faire ; enfin, le plus souvent, il agit parce qu'il croit ou d'autres lui ont fait croire à la nécessité d'une certaine activité, et il obéit inconsciemment à cette suggestion.

Dans les conditions normales de la vie, ces trois moteurs concourent à notre activité. Le sentiment pousse l'homme vers une certaine activité ; la

raison la contrôle en la réglant conformément au milieu ambiant ; enfin, la suggestion oblige l'homme à accomplir automatiquement des actes suscités cependant par ses sens et approuvés par sa raison. Sans le sentiment, l'homme n'entreprendrait rien ; sans la raison, il serait en proie à des sentiments divers, contradictoires et nuisibles pour lui et pour les autres ; sans la faculté de s'auto-suggestionner et de subir la suggestion, il éprouverait sans cesse le sentiment qui l'aurait poussé à une certaine activité et ferait constamment intervenir son intelligence pour contrôler la rationalité de ses sentiments. C'est pourquoi ces trois moteurs sont indispensables à toute l'activité ordinaire de l'homme.

Lorsque nous nous déplaçons, notre mouvement s'accomplit sous l'impulsion de nos sens, nous commandant de changer de place ; la raison approuve cette intention, indique le moyen de l'accomplir, nos muscles obéissent et nous avançons dans la voie indiquée. Pendant que nous marchons, le sentiment et la raison se dégagent, prêts à entreprendre une nouvelle activité, ce qui serait impossible sans la faculté de subir la suggestion. Ce phénomène se répète dans tous nos actes et dans les plus importants de tous, ceux qui ont trait à l'activité religieuse.

Le sentiment suscite le besoin d'établir nos rapports avec Dieu ; la raison définit ces rapports, et la suggestion nous oblige à l'activité qui en découle. Seulement, ce processus naturel n'a lieu qu'autant que la religion n'a pas encore subi la déformation. Aussitôt que celle-ci se produit, la suggestion croît, tandis que l'influence du sentiment et de la raison diminue de plus en plus.

Quant aux moyens de suggestion, ils sont partout et toujours les mêmes. Tout d'abord, on choisit le moment où l'homme est le plus sensible à la suggestion : pendant son enfance, pendant les instants décisifs de sa vie, — le mariage, la procréation, la mort ; — puis on agit sur lui à l'aide de l'art : l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, le spectacle. Lorsqu'il se trouve dans cet état d'impressionnabilité qu'on provoque chez les individus isolés en les plongeant dans un état somnambulique, on lui inspire tout ce que les hypnotiseurs désirent.

Ce phénomène peut être observé dans toutes les anciennes religions : la haute doctrine brahmanique qui a dégénéré en une grossière adoration de nombreuses images au milieu de chants et de coups d'encensoir ; l'antique

religion juive prêchée par les prophètes et transformée par la suite en l'adoration de Dieu dans un temple magnifique accompagnée de pratiques pompeuses ; la noble doctrine bouddhique devenue le mystérieux lamaïsme avec ses rites solennels et variés ; le taoïsme avec sa sorcellerie et ses conjurations.

Ainsi, dans toutes les doctrines religieuses, lorsqu'elles commencent à dégénérer, leurs servants appliquent tous leurs efforts à diminuer l'activité intellectuelle des adeptes et à leur suggérer ce qu'ils trouvent nécessaire. Et toujours, et partout, ils trouvent nécessaire de leur inculquer les trois axiomes qui sont à la base de l'enseignement des religions vieillissantes et déformées. Premièrement, qu'il existe des hommes d'une catégorie spéciale qui seuls peuvent servir d'intermédiaires entre les fidèles et Dieu ou les dieux ; deuxièmement, que des miracles se sont produits et se produisent, prouvant et confirmant la véracité de ce qu'avancent ces intermédiaires ; et troisièmement qu'il est certaines paroles transmises par la tradition ou inscrites dans les livres, exprimant la volonté certaine de Dieu ou des dieux et sont, par suite, sacrées ou infaillibles.

Dès que, sous l'influence de l'hypnose, ces idées sont admises, tout ce que les intermédiaires entre Dieu et les fidèles affirment est accepté comme la sainte vérité, et le principal but de la déformation de la doctrine religieuse est atteint : non seulement la loi de l'égalité est célée, mais encore s'établit la plus flagrante inégalité : division en castes, en hommes et en *goyim* ^[2], en fidèles et infidèles, en saints et en pécheurs.

Le même fait s'est produit dans le christianisme : on a admis une complète inégalité entre les hommes divisés, au point de vue religieux, en clercs et laïques et, au point de vue social, en dirigeants et dirigés, inégalité qui, d'après l'apôtre Paul, est d'origine divine.

VI

La division des hommes en clercs et laïques, en riches et pauvres, en maîtres et esclaves, est établie par l'église chrétienne sous une forme aussi

nette, aussi tranchée que dans les autres religions. Cependant, à en juger par ce que nous savons sur le christianisme primitif, par sa doctrine exprimée dans l'Évangile, les moyens principaux de sa déformation, employés dans d'autres religions, y ont été prévus, et l'avertissement de ne pas y recourir y est clairement exprimé.

Il y est dit, au sujet de la classe des prêtres : nul ne peut être le maître d'autrui (ne vous appelez pas pères et docteurs) ; sur l'attribution aux Écritures d'un caractère sacré : c'est l'esprit qui importe, et non la lettre ; on ne doit pas ajouter foi aux traditions humaines ; toute la loi et ses prophètes, c'est-à-dire les livres considérés comme Écriture sainte, se réduisent à la formule de ne pas faire à son prochain ce qu'on ne veut pas qu'il vous fasse. Si on n'y découvre rien contre les miracles, — et l'Évangile lui-même contient la description de ceux attribués à Jésus, — l'ensemble de la doctrine n'indique pas moins que Jésus la fonde, non sur les miracles, mais sur l'esprit de la doctrine (« Qui veut savoir si ma doctrine est vraie, fasse ce que je dis »).

Le fait le plus important est que la doctrine chrétienne proclamait l'égalité des hommes, non plus comme une conséquence de leurs rapports avec l'infini, mais comme le principe de fraternité, puisque tous les hommes sont reconnus fils de Dieu. Il semblerait donc qu'il était impossible de déformer le christianisme dans le but de faire disparaître la conscience de l'égalité entre tous.

Mais l'intelligence humaine est subtile ; on a inventé un moyen tout nouveau, — un « truc » comme disent les Français, — peut-être inconsciemment ou à demi consciemment, pour rendre non avens les avertissements évangéliques et la déclaration nette de l'égalité. Ce truc consiste à attribuer l'infailibilité, non seulement à certains termes, mais à une certaine communauté, — appelée Église, ayant le privilège de transmettre cette infailibilité aux personnes de son choix. On a imaginé une imperceptible adjonction à l'Évangile, savoir : que le Christ en montant au ciel, transmet à certaines personnes le privilège exclusif, non seulement d'enseigner la vérité divine^[3], mais encore de déclarer tels hommes sauvés, d'autres damnés, et de transmettre ces privilèges. Dès que s'établit l'idée de l'Église, toutes les idées de l'Évangile qui empêchaient la déformation de la doctrine sont tombées en désuétude, puisque l'Église était au-dessus de la

raison et de l'Écriture reconnue comme sainte. La raison fut considérée comme la source d'erreurs, tandis que l'Évangile était interprétée, non d'après le bon sens, mais selon le bon plaisir de ceux qui formaient l'Église.

C'est ainsi que les trois anciens moyens de détourner le sens de la religion : la prêtrise, les miracles et l'infaillibilité de l'Écriture, furent également employés dans le christianisme. On a reconnu la légitimité de l'institution d'intermédiaires entre Dieu et les fidèles, parce qu'elle a été reconnue par l'Église ; la réalité des miracles, parce que l'Église infaillible en témoignait ; le caractère sacré de la Bible, parce que l'Église l'admettait.

Mais le christianisme fut déformé, plus encore que les autres religions, puisqu'il contenait la catégorique affirmation que son principe fondamental était l'égalité entre les hommes, comme étant tous fils de Dieu. Aussi a-t-on fait un plus grand effort pour le cacher ; c'est à quoi on s'est employé en recourant à l'idée de la nécessité d'une Église.

De fait, jamais aucune religion n'a prêché des notions aussi contraires à la raison, aux connaissances contemporaines et aussi immorales que celles enseignées par le christianisme d'Église. Je ne parle pas de toutes les absurdités de l'Ancien Testament, telles que la création du monde avant le soleil, de son existence datant de six mille ans, de la réunion de tous les animaux dans une même arche, ni des prescriptions immorales, comme l'extermination d'enfants et de populations entières sur l'ordre de Dieu, ni du ridicule Saint-Sacrement dont Voltaire disait que jamais encore il n'avait existé une doctrine aussi stupide, où l'acte religieux principal consisterait à manger son Dieu, ni de la Vierge Mère, terme qui lui-même est un défi au bon sens, ni du ciel s'entr'ouvrant et de la voix annonçant l'ascension du Christ, ni de ce que Dieu est un et triple, non pas dans le sens qu'il est Brahma, Vichnou et Siva, mais unique et pourtant triple, etc., etc.

Que peut-il y avoir de plus immoral, de plus horrible que la doctrine montrant Dieu méchant et vindicatif, punissant tous les hommes pour le péché d'Adam, et envoyant pour leur salut, son fils sur la terre sachant d'avance que les hommes le tueront et devront ensuite être damnés en raison de ce crime ? Y a-t-il quelque chose de plus baroque que l'affirmation que le salut dépend du baptême ou de la croyance qu'en effet le fils de Dieu a été assassiné pour le salut des hommes et que Dieu châtierait, par des tourments éternels, les non-croyants. Sans parler enfin de

ce que certains considèrent comme des superfétations, — comme par exemple la vénération de reliques, d'images sacrées, l'invocation à des saints, dont chacun a sa spécialité, — ni de la doctrine de la prédestination des protestants, les dogmes fondamentaux mêmes de cette religion établis par le concile de Nicée sont si ineptes et immoraux, si contraires à tout bon sens et à tout bon sentiment, qu'il est impossible d'y croire. On peut marmonner inconsciemment certaines paroles, mais on ne saurait croire à ce qui est dénué de sens. On peut répéter : « je crois que le monde il été créé il y a six mille ans ; je crois que le Christ est monté au ciel, et qu'il a pris place à la dextre du père ; je crois que Dieu est un, et en même temps triple, » mais on ne saurait jamais prendre au sérieux ces non-sens.

Il est donc certain que ceux qui professent aujourd'hui le christianisme corrompu ne croient en réalité à rien. Et c'est là la particularité de notre époque.

VII

Malgré tout, l'humanité chrétienne d'aujourd'hui s'imagine qu'elle possède une religion grâce à la définition de la foi, empruntée aux épîtres aux Hébreux attribuées faussement à l'apôtre Paul.

La foi, d'après cette définition est une réalisation (ὑπόστασις) de l'attendu, et la certitude (ἔλεγχος) de l'invisible. Or, la foi ne peut être la réalisation de l'attendu, puisqu'elle est un état d'âme, tandis que la réalisation de l'attendu est un événement extérieur. Elle n'est pas non plus la certitude de l'invisible, puisque cette certitude, comme il est dit du reste dans des explications ultérieures, repose sur la confiance en le témoignage de la vérité ; or, la confiance et la foi sont deux notions différentes. La foi n'est ni l'expérience, ni la confiance, mais un état d'âme particulier. Elle réside en ce que l'homme a conscience de sa situation dans le monde, ce qui l'oblige à agir d'une certaine façon.

L'homme agit d'après sa foi, non pas en raison de ce qu'il croit à l'invisible comme en une chose visible, non pas parce qu'il espère obtenir ce qu'il attend, comme l'affirme le catéchisme, mais uniquement parce

qu'ayant défini sa situation dans le monde, il s'est comporté naturellement, suivant les règles commandées par cette situation. Un laboureur travaille la terre, un navigateur navigue, non pas comme prétend le catéchisme, parce que l'un et l'autre croient à l'invisible, ou espèrent recevoir une récompense pour leurs actes (cet espoir existe, sans être cependant le mobile des actes), mais parce qu'ils considèrent leur activité comme leur vocation. De même, un homme religieux agit d'une certaine façon non pas en raison de sa croyance en l'invisible, ou son espoir d'obtenir une récompense, mais parce qu'il agit naturellement, suivant la situation qu'il croit occuper dans le monde. S'étant créé une position sociale, — ouvrier, artisan, fonctionnaire, commerçant, — il agit suivant les nécessités de sa profession. De même, se trouvant dans un certain état d'âme, il agit suivant ses dispositions morales, parfois sans préméditation, mais sous l'impulsion de sa conscience, si imprécise soit-elle.

Par exemple, il croit être membre d'un peuple élu, et qui, pour jouir de cette protection exclusive, doit conformer son existence aux prescriptions de ses dieux. Ou encore il croit à la transmigration de son être et à la dépendance de ses actes d'un avenir plus ou moins heureux. Cette croyance à la situation qu'il occupe dans le monde sera donc le mobile de ses actes. La conduite de celui qui croit qu'il n'est qu'un agrégat temporaire d'atomes dans lequel sa conscience est allumée pour un certain temps et qui disparaîtra ensuite à jamais, sa conduite différera de celle des hommes qui croient suivant les deux premiers exemples.

Ainsi donc, la conduite des hommes dépend de la définition faite par chacun quant à la situation qu'il occupe dans le monde.

La foi est synonyme de la religion, avec cette différence que, sous ce second terme, nous entendons la manifestation d'un phénomène extérieur, tandis que le premier est celui d'un phénomène que nous ressentons se manifester en nous. Autrement dit, la foi est le rapport à l'égard du monde infini dont nous avons conscience et d'où résulte l'orientation de notre activité. C'est pourquoi la véritable foi n'est jamais irraisonnée, ni contraire au savoir moderne, et ne saurait contenir l'idée du surnaturel, de l'irrationnel, contrairement à ce que pensent les pères de l'Église, et comme l'un d'eux l'a exprimé : *Credo quia absurdum*. Les affirmations de la foi véritable, tout en ne pouvant pas être démontrées, non seulement ne

renferment rien de contraire à la raison et au savoir, mais expliquent toujours ce qui, dans la vie, paraît insensé et contradictoire.

L'Hébreu qui croyait à l'existence d'un être supérieur, éternel et tout-puissant, ayant créé l'univers, la terre, les animaux, l'homme, etc., ayant promis à son peuple une protection particulière, s'il observe sa loi, ne croyait pas à une chose irraisonnable ni en désaccord avec ses connaissances, mais, au contraire, trouvait l'explication, grâce à sa foi, de phénomènes vitaux, inexplicables autrement.

L'Indou, qui croit que nos âmes ont habité dans des corps d'animaux et que, suivant la vie que nous menons, bonne ou mauvaise, nous transmigrons en des êtres supérieurs ou inférieurs, trouve également, grâce à cette foi, l'explication de phénomènes autrement inexplicables.

Celui qui croit que la vie est un mal et que son but est le repos qu'on atteint par l'abolition des désirs, se crée une conception de la vie plus raisonnée que s'il ne possédait pas cette foi.

Il en est de même du véritable chrétien croyant que Dieu est le père spirituel de tous les hommes, et que son bien suprême est atteint lorsqu'il acquiert la conscience de sa filiation divine et de la fraternité entre tous les hommes.

Toutes ces croyances, si elles ne reposent pas sur des preuves absolues, ne sont pas moins raisonnées. Elles donnent à tous les phénomènes de la vie, qui semblent contradictoires et sans raison, une explication et un sens rationnels ; enfin, en définissant notre situation dans l'univers, elles exigent de nous des actes conformes à l'attitude que nous avons prise.

Des lors, quand une doctrine religieuse pose des dogmes insensés, n'expliquant rien, et obscurcissant davantage la conception de la vie, ce n'est plus une croyance, mais sa déformation et qui perd ses qualités essentielles ; loin de nous créer des obligations, elle sert nos intérêts.

La différence entre la véritable religion et sa contrefaçon est que celle-ci nous permet d'exiger de Dieu l'accomplissement de nos désirs en échange de nos sacrifices et de nos prières ; tandis que la vraie religion exige de nous — nous le sentons — l'accomplissement de la volonté divine, c'est-à-dire le service de Dieu.

Loin de posséder cette religion, les hommes d'aujourd'hui ne la connaissent même pas, puisqu'ils croient qu'elle consiste à répéter du bout des lèvres des sentences vides de sens ou à observer de rites facilitant l'obtention de ce qu'on désire, comme l'enseigne le christianisme d'Église.

VIII

La minorité instruite et fortunée, qui s'est libérée de la suggestion de l'Église, vit aujourd'hui dans l'incroyance, parce qu'elle considère toute religion comme une puérilité ou bien comme un moyen de dominer les masses. Celles-ci, de leur côté, sauf quelques rares exceptions, se trouvent sous l'action de l'hypnose et s'imaginent croire à ce qu'on leur donne comme étant la religion, mais qui, en réalité, ne l'est pas, puisqu'elle n'explique point à l'homme la situation qu'il occupe dans le monde, mais, au contraire, la rendent plus obscure.

La vie de ce qu'on appelle aujourd'hui la chrétienté est donc faite des rapports existant entre la minorité sceptique, et qui feint de croire, et la grande majorité illusionnée. Cette vie est horrible par la cruauté et l'immoralité des dirigeants et par l'abrutissement et l'oppression qui pèsent sur la masse. Jamais, à aucune époque de décadence religieuse, la base même de toute religion et du christianisme en particulier, l'égalité entre les hommes ne fut négligée aussi complètement qu'aujourd'hui. Outre l'absence de religion, la cause de la cruauté que montre aujourd'hui l'homme pour l'homme et la complexité de la vie moderne nous cachent les conséquences de nos actes. Si cruels qu'aient été Attila, Gengis-Khan et leurs hordes, le fait de tuer leur devait être désagréable, puisqu'ils devaient personnellement se livrer au massacre. Plus désagréables encore devaient être les conséquences : les pleurs des parents, le spectacle des cadavres. Aujourd'hui, nous tuons à l'aide d'un attirail social si complexe, et les conséquences de notre cruauté nous sont si bien cachées, que rien ne nous intimide ; aussi les cruautés réciproques augmentent toujours et atteignent des limites inconnues jusqu'à ce jour.

Je suis persuadé que, de notre temps, le premier entrepreneur de travaux voulu ne serait nullement considéré comme un Néron s'il faisait creuser un étang pour le remplir de sang humain, afin que des malades riches puissent s'y baigner, suivant la prescription des médecins. On ne l'en empêcherait pas, pourvu qu'il le fasse dans des formes convenables, sans forcer les hommes à donner leur sang, mais en les mettant dans certaines conditions qui ne leur permettraient pas de subsister par d'autres moyens, et, en outre, appellerait à son aide le clergé et les savants, les uns pour bénir l'étang, comme ils bénissent les canons, les fusils, les prisons, les potences, les autres pour trouver la justification de cette institution, comme ils en ont trouvé à la guerre et à la prostitution. D'un côté, le principe de toute (l'égalité) a été à tel point obscurci par toutes sortes de dogmes absurdes, et de l'autre, l'inégalité est devenue une telle certitude pour les savants — lutte pour l'existence, l'adaptation au milieu du plus apte (*the fittest*), — que l'anéantissement de millions de vies, pour la commodité de la minorité dirigeante, est considéré comme la chose la plus naturelle et est constamment pratiqué.

On ne tarit pas d'éloges sur le progrès colossal, inouï, accompli par la technique au XIX^e siècle. De fait, jamais la conquête des forces naturelles n'a atteint de résultats aussi grands. Mais il n'y a pas non plus d'exemples dans l'histoire d'une vie aussi immorale, libre de toute entrave de l'instinct bestial, comme celle de la grande majorité de l'humanité chrétienne. Le succès dans le domaine matériel a été, en effet, très grand au XIX^e siècle. Mais il a été acheté par un relâchement de la morale la plus élémentaire, comme jamais l'humanité n'a vu, même à l'époque de Genhis-Khan, d'Attila ou de Néron.

Personne ne contredit que les cuirassés, le chemin de fer, l'imprimerie, les tunnels, les téléphones, etc., sont de très belles inventions. Tout cela est fort bien ; mais incomparablement mieux encore, comme disait Ruskin, sont les vies humaines qu'on sacrifie impitoyablement pour se procurer des navires de guerre, construire des chemins de fer, des tunnels qui, loin d'embellir la vie, la rendent monstrueuse.

On répond d'ordinaire qu'on est en train d'imaginer et qu'on imaginera certainement des dispositifs grâce auxquels la vie humaine sera moins exposée qu'aujourd'hui. C'est faux. Dès lors que les hommes ne se

considèrent pas comme frères et que la vie n'est pas la chose la plus sacrée au monde, dont la préservation doit tout primer, autrement dit, si les rapports entre les hommes ne sont pas religieux, ils se porteront toujours mutuellement préjudice, dans un but égoïste.

Aucun imbécile ne consentirait à dépenser de grandes sommes d'argent, s'il pouvait obtenir ce qu'il voulait avec une dépense minime, en y ajoutant quelques vies humaines dont il dispose. Sur le chemin de fer de Chicago, on écrase annuellement un nombre d'hommes à peu près invariable ; et les compagnies ne se soucient pas d'apporter certaines améliorations qui empêcheraient d'écraser les hommes parce qu'elles ont calculé que les sommes qu'elles versent aux victimes et à leurs familles sont inférieures à celles qui nécessiteraient les améliorations.

Il arrive que ce sacrifice de vies humaines dans un but égoïste cesse sous la pression de l'opinion publique qui détermine les réformes nécessaires. Mais si les hommes ne sont pas religieux et agissent pour les hommes et non pour Dieu, après avoir introduit les améliorations nécessaires sur un point, ils continueront à agir comme par le passé sur un autre point, s'il leur est profitable de sacrifier leurs semblables. Il n'est pas difficile de vaincre la nature, de construire des chemins de fer, des navires, des musées, etc., quand on dépense sans pitié les vies humaines. Les rois d'Égypte étaient fiers de leurs pyramides ; et nous les admirons à notre tour, en oubliant les millions d'existences qu'elles ont coûtées. De même, nous admirons les palais de nos expositions, les cuirassés, les câbles sous-marins, en oubliant le prix qu'ils nous ont coûté. Nous n'aurions le droit d'en être fiers que si des hommes libres et non des esclaves les avaient construits.

Les peuples chrétiens ont conquis les Indiens d'Amérique, les Indous d'Asie, les Africains ; maintenant ils combattent et conquièrent les Chinois, et ils en sont fiers. Or, ces conquêtes résultent, non pas de ce que les peuples chrétiens sont moralement supérieurs aux peuples vaincus, mais précisément au contraire, parce qu'ils leur sont moralement bien inférieurs.

Je ne dis pas les Indous et les Chinois, mais même les Zoulous ont des règles religieuses obligatoires, leur commandant tels actes et leur interdisant tels autres, tandis que nos nations chrétiennes n'en ont aucunes.

Rome conquiert le monde à l'instant précis où elle se libéra de toute religion. Il en est de même, mais à un degré beaucoup plus sensible, des peuples chrétiens. Ils se trouvent tous dans les mêmes conditions d'irréligion, et, malgré leurs querelles intestines, ils sont unis en une seule fédération de brigands qui se livrent au vol, au pillage, à la débauche, à l'assassinat individuel ou collectif, sans aucune trace de remords, mieux, — avec plaisir et contentement, comme on le fait présentement en Chine.

Quant aux masses populaires, elles subissent entièrement l'influence des hypnotiseurs dirigeants et accomplissent tout ce que ceux-ci leur demandent, bien qu'ils ne croient pas eux-mêmes à la religion qu'ils suggèrent.

Et que demandent les dirigeants ? Ce qu'ont demandé tous les Néron qui ont cherché à combler les vides de leur existence : la jouissance de leur luxe effréné. Or, cette jouissance n'est achetée que par l'esclavage des hommes ; de sorte que l'accroissement du luxe mène à celui de l'esclavage, car seuls les affamés, les besogneux sont forcés de produire toute leur vie, non ce dont ils ont besoin, mais ce qui est nécessaire aux plaisirs de leurs maîtres.

IX

Le chapitre VI du livre de la Genèse contient un passage où il est dit qu'avant le déluge, Dieu s'étant aperçu que l'esprit octroyé aux hommes pour Le servir avait été mis par eux au service de leur chair, Il se repentit de les avoir créés, et, avant de les anéantir complètement, Il décida de faire une nouvelle expérience en limitant leur vie à cent vingt ans. C'est la même aventure qui est arrivée aujourd'hui au monde chrétien.

La raison et la force précisent le rapport des hommes envers le monde ; comme ce rapport est le même pour tous, son établissement, c'est-à-dire la religion, unit les hommes. Enfin, l'union leur procure le plus grand bonheur corporel et spirituel qu'ils peuvent atteindre. L'union parfaite, par la raison supérieure et parfaite, et parlant, le bonheur parfait, est l'idéal auquel tend l'humanité. En attendant, chaque religion qui répond aux questions posées devant tel groupement d'hommes pour savoir ce qu'est l'univers et la place

que les hommes y occupent, unit les membres du groupement, et, par suite, les rapproche de la réalisation du bonheur. Mais lorsque la raison s'écarte de l'activité qui lui est propre, — l'établissement de nos rapports avec Dieu, — pour justifier la lutte entre les hommes et les autres êtres vivants, de grands maux se produisent. On ne s'imagine même pas la possibilité d'une autre existence, meilleure et plus sensée.

Les païens, unis par une religion des plus grossières, sont plus proches de la vérité que les soi-disant chrétiens, qui vivent sans religion ; et ceux qui marchent à leur tête sont certains et persuadent les autres de l'inutilité de la religion comme moyen d'une vie heureuse.

Des païens, après s'être aperçus du désaccord survenu entre leur religion et les nouvelles connaissances acquises ainsi qu'avec les exigences de la raison, peuvent former une nouvelle doctrine, pourrait mieux être en accord avec l'état d'âme du peuple. Au contraire, les hommes de notre société qui, les uns, envisagent la religion comme un moyen de domination ; les autres, comme un enfantillage, et les troisièmes, — toute la masse populaire, — sont trompés par des mensonges, sont impropres à la marche vers la vérité.

Fiers de leurs progrès matériels et de leurs spéculations intellectuelles ayant pour but de montrer leur supériorité sur tous les peuples et toutes les époques, ils demeurent dans leur ignorance et leur immoralité, certains qu'ils sont de se trouver sur une hauteur que l'humanité n'a jamais atteinte et que chacun de leurs pas, sur la voie de l'ignorance et de l'immoralité, les élève plus haut vers le savoir et le progrès.

X

La qualité essentielle de l'homme est d'établir l'harmonie de son activité physique, corporelle, avec son activité spirituelle. Avant d'obtenir cet équilibre, il ne saurait être en paix avec sa conscience.

Cet accord s'obtient par deux moyens : sa raison décide la nécessité ou le bien fondé de tel ou tel acte, et il agit ensuite ; ou bien il agit sous l'impulsion d'un sentiment, et il explique ou justifie ensuite son acte.

Les hommes qui professent une religion quelconque et qui, en vertu de ses principes, savent quels actes ils doivent ou ne doivent pas accomplir, obéissent à leur raison. Ceux qui n'ont pas de religion, et partant de principe directeur, ne soumettent pas leurs actes au contrôle de la raison, sont à la merci de leurs impulsions et se servent de leur raison pour expliquer ou justifier leurs actes.

Les premiers, sachant ce qui dans leurs actes et ceux de leurs semblables est bon ou mauvais, s'efforcent d'appliquer toutes leurs facultés intellectuelles à faire disparaître les contradictions qu'ils voient surgir entre les appels de leur raison et leurs actes, c'est-à-dire, cherchent le meilleur moyen de faire accorder leurs actes avec les appels de leur raison.

Les incroyants, — ceux qui n'ont pas de guide pour juger la portée de leurs actes indépendamment du plaisir qu'on peut avoir à les commettre, — sont entraînés sous l'impulsion de leurs sentiments à des actes contradictoires ; dès lors, ils cherchent à les résoudre ou à les escamoter par des raisonnements plus ou moins compliqués, mais toujours faux. Nous voyons donc les hommes religieux raisonner toujours simplement et judicieusement, tandis que les sans-religion ergotent de façon subtile et hypocrite.

Prenons un exemple. Un homme s'adonne à la débauche : il trompe sa femme, ou bien, célibataire, va de l'une à l'autre. S'il a le sentiment religieux, il sait que c'est mal, et dès lors toute l'activité de sa raison tend à se libérer de son vice : ne pas se commettre avec des hommes et des femmes débauchés, s'adonner au travail, mener une vie plus sérieuse, ne pas regarder la femme comme un objet de plaisir, etc. Cette attitude simple est fort compréhensible. Mais s'il n'est pas pénétré de religiosité, il se met à inventer toutes sortes de prétextes pour justifier son amour des femmes. Il met en avant les arguments les plus raffinés, les plus insidieux sur la communion des âmes, la beauté, la liberté de l'amour, etc., qui cachent ce qu'il faut cacher.

Le même phénomène se produit dans tous les domaines de l'activité et de la pensée humaines. On entasse des raisonnements alambiqués pour dissimuler les contradictions intérieures et détourner l'attention des hommes de ce qui importe le plus, en leur donnant la possibilité de persister dans le mensonge.

« Les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière parce qu'ils étaient mauvais », est-il dit dans l'Évangile ; « car celui qui fait le mal hait la lumière qui peut dénoncer ses actes mauvais ».

Aussi, les hommes de notre époque qui vivent sans religion ont-ils employé leur intelligence, — pour cacher leur vie cruelle, bestiale et immorale, — à trouver des arguments si compliqués, qu'ils ont perdu toute faculté de distinguer entre le bien et le mal, le vrai et le faux.

Ils sont incapables d'aborder aucune question simplement et franchement : questions économiques, politiques, diplomatiques, scientifiques, philosophiques, religieuses ; elles sont posées si fausset, si artificiellement et sont enveloppées d'un voile si épais de raisonnements inutiles et complexes, de termes impropres, de sophismes, que tous leurs débats pivotent sur place et sont incapables d'agripper la moindre pensée ; telle une roue sans courroie de transmission, qui tourne dans le vide. Au fond, on ne cherche qu'un résultat : cacher à soi-même et aux autres le mal au milieu duquel on vit et qu'on fait.

XI

Il est un trait qui caractérise toutes les branches de la prétendue science de notre temps et qui rend vains tous les efforts des hommes pour faire progresser ces diverses connaissances ; c'est l'effort que font les savants pour éviter la question essentielle exigeant une réponse, et à diriger leurs investigations sur des faits secondaires ne faisant que compliquer davantage les recherches. Il ne saurait en être autrement lorsque la science choisit l'objet de son étude au hasard, au lieu de répondre aux exigences d'une conception religieuse indiquant ce qu'on doit étudier d'abord et ce qu'on doit étudier ensuite.

Prenons, par exemple, les questions, aujourd'hui à la mode, de sociologie ou d'économie politique. Il semblerait qu'on dût simplement se demander : pourquoi les uns ne font rien, tandis que les autres travaillent à leur place ?

(Il est une autre : pourquoi les hommes travaillent isolément en se faisant tort les uns aux autres, et non en commun, ce qui leur serait plus profitable ? Mais cette question est étroitement unie à la première : quand il n'y aura pas d'inégalité, il n'y aura pas de lutte).

Ni la sociologie ni l'économie politique ne songent même pas à poser cette simple et unique question. La science a bien autre chose à faire. Elle cherche ses arguments très loin et les conduit de façon qu'ils ne servent point à résoudre la question fondamentale. On examine les formes sociales passées et présentes et on leur attribue un caractère immuable pareil au cours des astres. On invente des notions abstraites de valeur, de capital, de profit, d'intérêt, etc., et voici cent ans que dure cette jonglerie intellectuelle des théoriciens.

En réalité, la question peut se résoudre simplement et facilement. Tous les hommes étant frères et égaux, chacun doit agir envers son semblable comme il veut qu'on agisse envers lui. Tout se réduit donc à l'abolition de la fausse loi religieuse et à son remplacement par la vraie. Mais ceux qui sont à l'avant-garde du monde chrétien se gardent bien de recourir à ce moyen si simple ; ils s'efforcent au contraire à le céler par des spéculations philosophiques oiseuses qu'ils nomment la science.

Il en est de même dans le domaine juridique. Il semblerait que cette science ne devrait se poser que cette unique question : pourquoi certains hommes se laissent-ils aller à des violences sur d'autres hommes, à les dépouiller, les emprisonner, les envoyer à la guerre, etc. ? Si on l'examinait au point de vue religieux, elle serait fort simplement résolue. L'homme ne saurait commettre des violences. Pour faire adopter ces principes il faudrait faire disparaître toutes les superstitions et les sophismes qui autorisent la violence, et inculquer aux hommes les principes religieux qui excluent l'intervention de la force brutale.

Or, ceux qui marchent à la tête de la civilisation emploient au contraire toute leur ruse à cacher cette solution. Ils rédigent quantité de livres sur toutes sortes de droits : civil, pénal, correctionnel, canonique, financier, etc., et argumentent sur ces thèmes avec la conviction qu'ils font œuvre importante et utile. Quant à savoir pourquoi étant égaux, les hommes peuvent juger, contraindre, dépouiller, décapiter leurs semblables, ils n'y répondent pas, et même considèrent cette question comme inexistante.

Suivant eux, ces violences sont commises, non pas par des hommes, mais par une entité qu'on appelle l'État.

La même conspiration du silence quant aux questions essentielles règne dans toutes les branches de nos connaissances. L'histoire doit uniquement se demander : comment a vécu le peuple travailleur, autrement dit, les 999/1000 de l'humanité ? Or, ni cette question ni sa réponse n'existent, et les historiens rédigent des monceaux de livres pour savoir comment Louis XI avait mal au ventre, à quelles turpitudes s'est livrée Élisabeth d'Angleterre ou Ivan IV de Russie, quels étaient les ministres, quelles poésies, quelles comédies les écrivains ont créées pour amuser ces rois, leurs maîtresses et leurs ministres. D'autres historiens nous décrivent les contrées où ont vécu les peuples, quels étaient leur nourriture, leur commerce, leur accoutrement, en somme tout ce qui ne pouvait pas avoir d'influence sur la vie populaire, puisque tout cela résultait de leur morale religieuse qui, au contraire, est considérée par les historiens comme le résultat de la nourriture et des vêtements usités par les peuples.

Cependant, seule la reconnaissance de la religion comme condition indispensable de la vie sociale peut forcer de répondre à la question : comment a vécu dans le passé la masse des travailleurs ? La réponse se donc dans l'étude des religions qu'ont professées les peuples et qui leur ont créé la situation dans laquelle ils se trouvaient.

Il semblerait que, dans les sciences naturelles, on n'aurait pas la même nécessité d'obscurcir le bon sens. Mais l'habitude prise par les savants de notre époque est si invétérée, qu'au lieu de chercher à savoir ce qu'est le monde organique, comment sont divisés les animaux et les plantes, ils se livrent à des rabâchages oiseux et obscurs, ayant pour but de démontrer l'invraisemblance de la création du monde et d'indiquer l'origine et l'évolution des organismes. Or, c'est absolument inutile, et d'ailleurs impossible à savoir, car cette origine, malgré toutes nos explications, nous sera toujours cachée par l'infinité du temps et de l'espace. Pourtant, sur ce thème, on a imaginé des théories et des contre-théories qui fournissent la matière à des millions de livres, et dont la conclusion inattendue est que la vie et la loi de la vie à laquelle tout homme doit obéir, consiste dans la lutte pour l'existence.

Les sciences appliquées elles-mêmes — la technologie, la médecine — dévient également de leur but rationnel et prennent une fausse direction, toujours par suite de l'absence d'un principe d'orientation religieuse.

Ainsi, la technologie tend, non pas à rendre plus facile la besogne des ouvriers, mais à des perfectionnements utiles seulement aux riches, ce qui les sépare encore davantage des pauvres. Si, par hasard, quelque bénéfice des inventions et des perfectionnements techniques s'étend également aux masses populaires, ce n'est nullement parce qu'ils leur sont destinés, mais par la force des choses.

De même, la médecine n'est accessible qu'aux riches. Le peuple, étant donné son genre de vie, sa pauvreté et la négligence qu'on montre à améliorer son existence, ne peut en profiter que dans des limites où son concours montre plus nettement combien la science médicale a dévié de sa mission.

Mais l'exemple le plus frappant à ce point de vue nous est donné par ce qu'on appelle la philosophie. Il semblerait qu'elle n'a qu'une seule question à résoudre : comment devons-nous nous conduire ? Il y a eu chez les peuples chrétiens des philosophes qui, bien qu'avec des digressions inutiles, répondaient à cette question ; tels, par exemple, Spinoza, Kant, dans sa « Critique de la raison pure », Schopenhauer, et surtout Rousseau. Mais ces derniers temps, depuis Hegel, qui a reconnu comme rationnel tout ce qui existe, la question : « Qu'elle doit être notre conduite ? » est reléguée au second plan, et la philosophie s'adonne seulement à l'étude de ce qui existe et à son explication suivant une théorie forgée d'avance. C'est le premier degré descendant.

Le deuxième degré, qui fait descendre plus bas encore la pensée humaine, est dans la reconnaissance pour loi fondamentale de la lutte pour l'existence, pour cette raison qu'on peut observer cette lutte chez les animaux et les plantes. D'après cette théorie, la disparition des plus faibles est une loi à laquelle on ne doit pas s'opposer.

Enfin, on franchit le troisième degré, où nous voyons l'extravagance puérile du détraqué Nietzsche, dont les pensées sans lien, immorales et sans le moindre fondement, sont reconnues par les plus avancés comme le dernier mot de la science philosophique. Et cette fois à la question : « que

doit-on faire ? » on répond franchement : vivre pour son plaisir, sans prêter aucune attention à ses semblables.

Sans parler des crimes que notre humanité chrétienne a commis contre les Boers et les Chinois, crimes couverts par le clergé et considérés comme des exploits par les puissants, le seul succès des écrits de Nietzsche démontre le degré de bestialité et de cruauté auquel sont parvenus les soi-disant chrétiens. Ces écrits ne révèlent pas la moindre trace de talent, ne reposent sur rien, ne produisent qu'un effet extérieur, et leur auteur borné et déséquilibré est simplement en proie à la folie des grandeurs. Loin d'attirer l'attention, de pareils écrits n'auraient même pas pu paraître, je ne dis pas au temps de Kant, Leibnitz et Hume, mais il y a seulement cinquante ans. Aujourd'hui, les prétendus lettrés restent en admiration devant le délire de Nietzsche, l'expliquent ou le réfutent, et ses œuvres paraissent, traduites en toutes les langues, en nombre incalculable d'exemplaires.

Tourguénev disait spirituellement qu'il y a des lieux communs à rebours qu'expriment souvent des hommes médiocres, mais qui veulent attirer l'attention. Tout le monde sait, par exemple, que l'eau est humide, et voici qu'un homme nous dit d'un air sérieux qu'elle est sèche ; sèche, non pas la glace, mais bien l'eau ; et en le disant avec assurance, il attire l'attention.

De même, tout le monde sait que la vertu consiste à maîtriser les passions, à se dévouer. Ce n'est pas seulement un axiome chrétien que Nietzsche semble attaquer, mais une loi supérieure, éternelle, que connaissent également les disciples du brahmanisme, du bouddhisme, du confucianisme, et de l'antique religion perse. Mais voici qu'un homme apparaît et déclare que le dévouement, la douceur, l'humilité, l'amour sont des vices nuisibles à l'humanité. Et notez qu'il n'a en vue que le christianisme et oublie toutes les autres religions. Il va sans dire qu'une pareille affirmation déconcerte au premier moment. Mais après avoir réfléchi, et n'ayant trouvé dans les livres qui exposent cette théorie étrange aucune preuve à l'appui, tout lecteur sensé doit la rejeter et s'étonner seulement qu'il n'y ait point de bêtise qui ne trouve pas aujourd'hui un éditeur pour la publier.

En réalité, la plupart des hommes soi-disant lettrés examinent avec tout le sérieux possible la théorie du surhomme et considèrent son auteur comme un grand philosophe, héritier de Descartes, de Leibnitz, de Kant.

La raison de ce fait étrange ? C'est que la majorité des gens prétendus cultivés n'aiment pas qu'on leur parle de la vertu, — dont la base est l'abnégation, l'amour, — qui gêne leur vie de jouisseurs, et ils sont fort heureux de trouver la justification de leur bonheur et de leur grandeur, au détriment des autres, dans une doctrine d'égoïsme et de cruauté, si défective et incohérente soit-elle.

XII

Le Christ reprochait aux Pharisiens et aux docteurs d'avoir confisqué les clefs du Royaume céleste, et, sans y entrer eux-mêmes, d'en empêcher l'accès aux autres.

Les docteurs de notre temps agissent absolument de même : ils se sont emparés des clefs du savoir, et, sans y pénétrer eux-mêmes, en empêchent l'accès aux autres.

Les clergés de toutes les confessions ont suggéré aux hommes, en recourant au mensonge et à l'hypnose, que le Christianisme est une doctrine qui ne recommande pas l'égalité entre les hommes, car ce serait ruiner l'ordre social actuel, mais qu'au contraire, elle prescrit de distinguer entre les hommes, que tout pouvoir vient de Dieu, qu'il faut par suite s'y soumettre, que l'état des classes opprimées est également d'origine divine, d'où il s'en suit qu'ils doivent docilement se soumettre aux oppresseurs, — empereurs, rois, papes, évêques, et autres autorités laïques et religieuses, — qui ont le droit de ne pas être doux, doivent même corriger et punir, et vivre dans le luxe et la richesse fournis par leurs sujets. Grâce à cette fausse doctrine, les classes dirigeantes dominent les masses populaires et les obligent à leur procurer le luxe et l'oisiveté.

Pendant ce temps, les savants, les seuls qui se soient soustraits à l'hypnose du clergé, qui pourraient libérer le peuple de son joug, qui affirment que telle est leur intention, font tout le contraire pour atteindre le but qu'ils prétendent poursuivre.

En examinant, même superficiellement, la situation, ils verraient aussitôt la cause qui maintient les peuples dans leur situation actuelle et appliqueraient tous leurs efforts pour l'améliorer, la modifier. Or, loin de s'en rendre compte, et tout en faisant des efforts sincères pour venir en aide au peuple, ils s'abstiennent de la seule œuvre qui leur soit avant tout nécessaire. Tel un homme qui s'efforcerait d'ébranler un train de ses bras, quand il lui suffirait de monter sur la locomotive et de faire ce qu'il avait toujours vu faire au mécanicien : régler l'admission de la vapeur.

La vapeur, c'est la conception religieuse ; et il leur suffit de se rappeler que tous les dominateurs accaparent jalousement ce moteur leur permettant de conduire le peuple pour comprendre dans quelle direction il faut diriger les efforts pour libérer les masses de l'oppression.

Sur quelle institution le Sultan veille-t-il le plus ? Pourquoi l'empereur de Russie, dès qu'il arrive dans une ville, se rend-il à l'église pour faire ses dévotions ? Pourquoi, malgré son vernis de culture extérieure, l'empereur d'Allemagne nomme-t-il à chaque instant dans ses discours Dieu, le Christ, à propos ou mal à propos, parle-t-il de la sainteté de la religion, etc. ? Parce que, tous, ils savent fort bien que leur domination repose sur l'armée et l'institution de l'armée sur la religion. De même les riches sont fort pieux et font semblant de croire, pratiquent la religion, parce que leur instinct de conservation leur dit que la religion qu'ils professent leur permet de garder leur position privilégiée dans la société.

Tous ces gens ignorent souvent grâce à quelle supercherie religieuse est assurée leur domination, mais leur instinct de conservation leur fait pressentir l'endroit vulnérable de leur situation, et ils le défendent avant tout. Ils admettent, dans une certaine mesure, la propagande socialiste, voire révolutionnaire ; mais jamais ils ne laisseront attaquer les fondements sur lesquels repose la religion. Aussi les hommes avancés de notre époque, — savants, socialistes, libéraux, révolutionnaires, anarchistes, — qui sont incapables de voir, par l'histoire et la psychologie, quel est le moteur des peuples, pourraient-ils du moins se convaincre de ce fait évident que ce moteur n'est pas dans la vie matérielle, mais seulement dans le sentiment religieux.

Or, chose étrange, eux qui examinent si à fond les conditions de la vie des peuples ne voient pas ce qui saute aux yeux par son évidence. Si ces

hommes laissent le peuple demeurer à dessein dans son ignorance religieuse, afin de s'assurer une situation privilégiée, ils commettent un mensonge effroyable, repoussant ; ils sont comme ces hypocrites que, par-dessus tous les autres, condamnait le Christ, car aucun brigand, aucun criminel ne pouvait être cause de tant de malheurs. S'ils sont sincères, l'unique explication de leur étrange aberration est qu'ils se trouvent sous la suggestion d'une fausse science, affirmant que l'humanité n'a plus besoin du moteur principal dont elle a toujours vécu, et qu'il peut être remplacé par un autre. Nous observons donc chez les hommes soi-disant cultivés le même phénomène qui se produit chez les masses populaires, hypnotisées par une fausse religion.

XIII

Ces errements, ou cette hypocrisie, de nos docteurs caractérisent notre époque, et ce sont eux qui sont la cause de la situation misérable de l'humanité chrétienne.

Les hommes les plus avancés soutiennent que les croyances des masses populaires importent peu, et qu'il est inutile de les combattre, comme l'ont fait jadis Hume, Voltaire, Rousseau.

La science, c'est-à-dire les connaissances disparates qu'ils répandent dans le peuple, suffit, affirment-ils, pour atteindre ce but. Autrement dit, celui qui saura à quelle distance la terre se trouve du soleil, ou quelle est la composition des planètes, n'ajoutera plus foi aux dogmes de l'Église.

Cette affirmation est ou erronée, ou insidieuse. On inculque à l'homme les dogmes les plus immoraux, les plus contraires à la raison et au savoir, à un moment où son cerveau est des plus impressionnables, pendant l'enfance. On lui enseigne le dogme de la Trinité, la descente sur la terre d'un de ces trois dieux pour racheter le genre humain, sa résurrection et son ascension. On lui fait croire au second avènement du Messie, et aux châtiments éternels pour les impies. On lui enseigne à prier pour la satisfaction d'intérêts personnels, et ainsi de suite. Et lorsqu'on a bien fait entrer dans ce jeune cerveau tous ces dogmes qui heurtent la raison, la

conscience et le savoir modernes, on l'abandonne à son sort, en le laissant démêler comme il peut toutes les contradictions que renferme cet enseignement. Personne ne lui indique comment il pourrait s'y orienter et y concilier les affirmations opposées. Alors même que les théologiens font un effort en ce sens, leurs essais n'obscurcissent que davantage le débat. Et ainsi, peu à peu, on s'habitue à penser qu'on ne doit pas se fier à la raison, que tout est possible, que l'homme ne possède aucun moyen de distinguer par lui-même le bien du mal, le mensonge de la vérité, et que dans ses actes il doit se guider non par sa propre raison, mais suivant les indications d'autrui.

Il est aisé de comprendre ce qu'une éducation aussi monstrueuse peut produire, surtout lorsqu'on sait que cet état d'âme est maintenu à l'âge adulte par l'hypnose qu'emploie le clergé. S'il arrive à un homme d'esprit ferme de s'affranchir, après de longues souffrances et efforts, de l'hypnose où il était maintenu depuis son enfance, la déformation intellectuelle ne saurait ne pas laisser de traces dans son cerveau, comme l'empoisonnement de l'organisme physique ne saurait ne pas se ressentir, même lorsque l'action d'un poison a cessé. Libéré du mensonge, et par haine de ce mensonge, il acceptera naturellement la doctrine la plus avancée, qui considère toute religion comme le principal obstacle à la marche de l'humanité dans la voie du progrès. Une fois devenu partisan de cette doctrine, il deviendra comme ses maîtres un homme sans principes, c'est-à-dire sans conscience, sera guidé dans ses actes uniquement par ses passions, et, loin de se le reprocher, il se croira arrivé au degré de développement moral le plus accessible à la nature humaine.

Les esprits plus faibles pourront également douter, mais ils ne s'affranchiront jamais complètement du mensonge dans lequel ils ont été élevés. Ils adhéreront donc aux théories nuageuses qui doivent justifier les absurdités des dogmes qu'ils avaient acceptés, en inventeront de nouvelles et continueront à vivre dans le doute, la pénombre des sophismes et des illusions, et aideront ainsi à l'aveuglement des masses.

Enfin, la grande majorité des hommes, qui n'a ni la force ni la possibilité de réagir contre l'hypnose, vivra et mourra, génération après génération, sans connaître le plus grand bien : la véritable conception religieuse de la

vie, et elle continuera à servir d'âme docile entre les mains des classes dirigeantes.

Et c'est cet affreux mensonge que les hommes les plus avancés de notre époque négligent de combattre, et disent même que cette lutte est inutile. La seule explication de cette croyance, si elle est sincère, c'est qu'il y a là l'effet d'une fausse science ; et si elle n'est pas sincère, c'est donc que l'attaque contre la religion établie est préjudiciable et souvent dangereuse. Mais dans l'un comme dans l'autre cas, l'affirmation que la fausse religion n'est pas nocive et qu'on peut répandre l'instruction sans s'occuper du mensonge religieux, est erronée.

Le salut de l'humanité réside dans le seul affranchissement de l'hypnose dans laquelle la maintiennent ses prêtres, ainsi que ses savants. Avant de verser du liquide dans un vase, il faut d'abord le vider. De même, il faut affranchir les hommes du mensonge dans lequel on les maintient, afin qu'ils puissent reconnaître la véritable religion, autrement dit, le moyen d'établir le rapport de l'humanité envers les principes du grand Tout — envers Dieu — et à en déduire l'orientation de l'activité de l'humanité, suivant le degré de développement où elle se trouve.

XIV

« Au fait, y a-t-il une religion véritable ? Elles sont si diverses que nous n'avons pas le droit de considérer l'une d'elles comme la vraie, pour la seule raison qu'elle répond le mieux à nos goûts ».

Telle est l'objection de ceux qui envisagent les religions d'après leurs formes extérieures et qu'ils considèrent comme une maladie dont ils sont indemnes, mais dont ils voient souffrir leurs semblables.

Eh bien, c'est là une erreur absolue : les religions sont distinctes dans leur forme extérieure, c'est vrai, mais quant à leurs principes fondamentaux, elles ne diffèrent point. Et ce sont ces principes, communs à toutes les religions, qui forment la vraie religion, la seule qui s'adresse à tous les hommes et dont l'acceptation peut affranchir l'humanité de tous ses maux.

Depuis que l'humanité existe et transmet ses acquisitions matérielles, de génération en génération, elle a élaboré des principes moraux qui constituent la base de son existence et les règles de sa conduite. Le fait que les aveugles ne les voient pas, ne prouve nullement leur inexistence. Il ne s'agit point là d'une certaine religion avec ses particularités et ses défauts, mais de celle qui renferme des règles obligatoires pour les neuf dixièmes de l'espèce humaine, une religion commune à tous les hommes de notre temps. Si les hommes ne sont pas encore devenus entièrement des bêtes fauves, c'est parce que les meilleurs parmi eux, parmi tous les peuples, suivent encore, bien qu'inconsciemment, cette religion, et seul le mensonge qui leur est imposé par les prêtres et les savants, les empêche de la professer consciemment.

Les règles de cette véritable religion sont tellement dans la nature humaine, que lorsqu'on les fait connaître à de nouveaux adeptes, ils se les assimilent comme quelque chose qui leur est familier depuis longtemps et qui va de soi. Pour nous, cette véritable religion est le christianisme, dans ceux de ses principes qui sont conformes aux principes fondamentaux du brahmanisme, du confucianisme, du taoïsme, du judaïsme, du bouddhisme, et même du mahométisme. De même, pour ceux qui professent le brahmanisme, le confucianisme, etc., la véritable religion sera celle dont les principes concordent avec ceux des autres grandes religions.

Ces principes ne sont pas nombreux ; ils sont simples et intelligibles. Dieu est l'origine de tout ; l'homme est une parcelle de ce principe divin, qu'il peut accroître et diminuer par son genre de vie ; pour l'accroître, nous devons refouler nos passions et augmenter en nous l'amour ; le moyen pratique d'y parvenir est d'agir envers les autres comme nous voulons qu'on agisse envers nous. Toutes ces règles sont communes au brahmanisme, au judaïsme, au confucianisme, au taoïsme, au bouddhisme, au christianisme et au mahométisme. (Si le bouddhisme ne donne pas une définition de la divinité, il reconnaît néanmoins les principes avec lesquels il se fonde, où il plonge en atteignant le Nirvâna ; de sorte que le principe auquel l'homme s'unit en plongeant dans le Nirvana est le même qui est connu sous le nom de Dieu dans le judaïsme, le christianisme, le mahométisme).

« Mais ce n'est pas là une religion », objectent ceux qui sont habitués à considérer comme l'apanage nécessaire de la religion le surnaturel, c'est-à-dire l'absurde.

« C'est de la philosophie, de la morale, c'est du raisonnement, c'est tout ce que vous voudrez, mais ce n'est pas de la religion », insistent-ils.

La religion, à leur sens, doit être absurde et incompréhensible (*credo quia absurdum*). Or, c'est en prêchant cette nécessité pour la doctrine religieuse d'être incompréhensible, qu'ont surgi cette longue série consécutive de miracles et de faits surnaturels considérés comme l'attribut indispensable de toute religion. Affirmer que l'insanité et le surnaturel sont le propre de la religion, c'est dire que la pourriture de pommes dont on observe la nocivité sur l'estomac est la qualité essentielle de la pomme.

J'ai dit et je répète que la religion est simplement la définition de l'attitude que doit garder l'homme envers les principes du grand Tout, ce qui permet à l'homme d'y conformer sa conduite. Et les principes fondamentaux sont les mêmes dans toutes les confessions. Cette religion commune définit le rapport de l'homme envers Dieu comme une parcelle envers son tout. De ce rapport découle la mission de l'homme qui est dans l'accroissement en lui de sa nature divine. Cette mission lui permet d'en déduire sa conduite pratique : faire aux autres ce que tu veux qu'on te fasse.

Souvent les hommes doutent — j'en ai douté moi-même pendant un temps — de ce qu'une règle aussi abstraite puisse être obligatoire et directrice dans nos actes, autant que celles, plus concrètes, qui commandent le jeûne, les prières, la confession, et ainsi de suite. Mais ce doute se dissipe aussitôt, lorsqu'on observe l'état d'âme d'un paysan russe, par exemple, qui consentira plutôt à mourir que de recracher une hostie, tandis qu'il est tout prêt, sur un ordre de ses supérieurs, à tuer ses frères.

Dès lors, pourquoi les règles qui découlent de celles de l'amour du prochain, telles que : ne pas tuer ses frères, ne pas injurier, ne pas commettre l'adultère, ne pas se venger, ne pas profiter des besoins d'autrui pour satisfaire ses caprices, pourquoi ces règles ne pourraient-elles pas être suggérées avec la même puissance et devenir aussi obligatoires, aussi intangibles que la croyance en l'efficacité de la confession, des images

saintes, etc., croyance qui est fondée plutôt sur la confiance que sur la conviction nette et consciente ?

XV

Les règles de la religion commune à tous les humains sont simples, accessibles à la raison et au cœur de chacun. Il suffirait donc que les parents, les professeurs et les gouvernants oublient un instant les dogmes stupides et surannés — trinité, mère vierge, rédemption, Indra, trimourti, l'ascension de Bouddha et de Mahomet — auxquels souvent ils ne croient pas eux-mêmes, et enseignent aux enfants et aux adultes les vérités simples, nettes, communes à toutes les religions, pour que la vie des hommes change d'elle-même. Il suffirait à cette fin de leur rappeler que l'essence métaphysique de cette religion est que l'esprit divin habite dans l'homme et que la règle pratique qui en résulte est que nous devons agir envers les autres, comme nous voulons qu'ils agissent envers nous.

De même qu'on enseigne aujourd'hui, par des procédés que nous avons énumérés, que Dieu avait envoyé son fils pour racheter le péché d'Adam, qu'il a établi son Église à laquelle il faut obéir, que la règle qui en découle est de prier et de faire des sacrifices à tel endroit, chômer tel jour, de s'abstenir de tel aliment, il suffirait de répéter que Dieu est l'esprit qui se manifeste en nous et que nous pouvons augmenter cette force par notre conduite, et la lutte insensée et la désunion disparaîtraient, la paix harmonieuse et le bonheur régneraient sur toute l'humanité, sous les auspices d'une religion vraiment universelle. Et cela s'accomplirait sans le concours des diplomates, des économistes, et des socialistes de toutes couleurs sans recourir au droit international, ni aux congrès de la paix.

Malheureusement, loin de procéder ainsi, les hommes s'éloignent de plus en plus des conditions qui leur permettraient de connaître et d'accepter la vérité.

La raison qui pousse les hommes à ne pas agir d'une façon naturelle est qu'ils sont trop habitués à organiser et à consolider la société par la violence, — canons, prisons, potences, — et il leur semble qu'aucun autre

régime ne pourrait exister. Et ce n'est pas seulement ceux à qui cet ordre de choses profite qui pensent ainsi, mais ceux-là même qui en souffrent ; ils sont tellement abrutis par l'hypnose qu'ils subissent, qu'ils voient également dans la violence l'unique moyen d'une organisation sociale rationnelle. Et c'est précisément ce règne de la force brutale qui éloigne les hommes de la compréhension des causes de leurs souffrances et, par suite, de la possibilité d'établir un régime plus parfait.

Cela me rappelle la façon de procéder d'un mauvais médecin qui, en faisant rentrer une maladie de peau, non seulement trompe ainsi le malade, mais encore aggrave la maladie et la rend incurable.

Les dirigeants qui pensent et qui disent : « Après nous le déluge ! » croient fort commode de contraindre les dirigés à continuer à vivre dans la soumission et l'abrutissement afin de pouvoir jouir en paix de leur situation privilégiée. À cet effet, ils ont à leur service l'armée, le clergé, la police, les prisons et les potences. Et les dirigeants s'en servent pour, disent-ils, maintenir l'ordre, quand, en réalité, cet ordre est du désordre, ou plutôt l'organisation du mal.

Si les hommes qui conservent encore quelques restes des principes religieux dont vit la masse n'avaient constamment devant eux le spectacle des crimes commis par ceux qui se sont chargés à leur place de veiller à l'ordre et à la moralité, — guerres, supplices, prisons, impôts, — jamais l'idée ne leur serait venue de commettre le centième des vilenies et des violences auxquelles ils se livrent actuellement, avec la certitude absolue que ces actes sont bons et inhérents à la nature humaine.

La loi de la vie est d'améliorer cette vie, tant individuelle que sociale ; et que cette amélioration est possible uniquement par le perfectionnement moral. Tandis que les efforts pour l'améliorer par une action extérieure et violente constituent la propagande par le fait, par l'exemple du mal, et, loin d'améliorer la vie, ils augmentent le mal en faisant boule de neige.

À mesure que les violences et les crimes, commis à l'abri de la loi par ceux-là mêmes qui sont appelés à veiller à l'ordre et à la moralité, deviennent fréquents et sont chaque fois justifiés par des règles mensongères attribuées à la religion, les hommes se persuadent de plus en

plus que la loi de la vie n'est pas l'amour et l'aide mutuelle, mais la lutte et l'extermination réciproques.

Et plus ils s'ancrent dans cette idée, plus ils ont de la peine à se réveiller de leur hypnose et à reconnaître pour guide de leurs actes la religion commune à toute l'humanité présente.

Il se forme comme un cercle vicieux : l'absence de la religion rend possible la vie bestiale fondée sur la violence ; la vie bestiale rend de moins en moins possible le réveil de l'hypnose et l'acceptation de la vraie religion. Aussi les hommes ne font pas ce qui est naturel, possible et indispensable à notre époque : ils ne font pas disparaître la contrefaçon de la religion et ne reconnaissent pas la véritable.

XVI

Y a-t-il une issue à ce cercle vicieux, et où est-elle ?

Il semblerait que c'est aux dirigeants, qui ont pour mission de conduire les peuples en vue de leur bien, de nous faire sortir de ce cercle vicieux. Du moins, c'est ainsi qu'ont toujours pensé tous ceux qui voulaient remplacer l'ordre de choses fondé sur la violence par celui qui aurait pour principe la solidarité et l'aide mutuelles. C'est ainsi que pensaient les réformateurs chrétiens, les promoteurs de diverses théories communistes en Europe, le célèbre réformateur chinois Mi-Ti, qui avait proposé à son gouvernement d'enseigner aux enfants et aux adultes les règles d'estime et d'amour et de récompenser ceux qui auraient montré ces qualités, au lieu de leur enseigner l'exercice et les sciences militaires. Ainsi pensaient et pensent encore nombre de réformateurs religieux dans le peuple russe, que j'ai connus et que je connais encore, en commençant par Sutaïev et en finissant par un petit vieillard qui, à cinq reprises, avait adressé une requête au souverain pour qu'il ordonnât d'abolir la fausse religion et de prêcher le véritable christianisme.

De fait, il semble naturel que les gouvernements, justifiant leur existence par le souci qu'ils ont du bien commun, doivent employer l'unique moyen

qui peut avoir les plus heureuses conséquences pour le peuple, et qui, en tout cas, ne peut pas lui nuire. Bien au contraire, jamais aucun gouvernement n'a voulu assumer cette mission, mais toujours et partout a protégé jalousement la doctrine mensongère et surannée et a poursuivi tous ceux qui voulaient répandre dans le peuple les principes de la vraie religion.

Au fond, il ne peut agir autrement : dénoncer les mensonges de la religion existante et prêcher la vraie, cela équivaldrait, pour le gouvernement, à scier lui-même la branche sur laquelle il repose.

Mais puisque cela n'est pas dans l'intérêt des autorités, cette mission pourrait être assumée, semble-t-il, par les savants qui, libérés du mensonge, désirent servir le peuple qui les a formés. Ils l'assurent du moins. Or, ils ne sont pas plus pressés de le faire.

Tout d'abord, ils considèrent comme peu pratique de s'exposer à des désagréments, à des persécutions dont ils seraient en but s'ils dénonçaient le mensonge qui couvre le gouvernement, et qui, croient-ils, disparaîtra de lui-même. Ensuite, ils considèrent toute religion comme une erreur, comme une vétusté, et ils n'ont rien à proposer au peuple à la place.

Il reste la masse des ignorants qui subissent l'hypnose de l'Église et du gouvernement, et qui considèrent, par suite, la religion qui leur est suggérée comme l'unique, la vraie, et qu'on ne saurait remplacer par rien d'autre. Ces masses, génération après génération, continuent à demeurer dans l'état d'abrutissement où les maintiennent les autorités civiles et religieuses, et si par hasard quelques isolés s'en échappent, ils tombent sous l'influence des savants qui nient toute religion, et cette influence devient aussi nuisible que la première.

XVII

Il semblerait donc qu'il n'y a point d'issue.

De fait, elle n'existe pas pour les hommes sans religion. Ceux qui appartiennent aux classes dirigeantes, lors même qu'ils feraient semblant d'avoir souci du bien du peuple, n'agiraient pas réellement en ce sens ; —

ils en seraient d'ailleurs incapables. Ils ne feront jamais disparaître le joug qui pèse sur la multitude, puisqu'il leur permet de la dominer.

De même, les dirigés, guidés également par des desseins laïques, ne peuvent désirer aggraver leur pénible situation par la lutte contre les classes supérieures, en dénonçant le mensonge de la doctrine existante. Donc, ni les uns, ni les autres, s'ils sont sensés, n'agissons.

Il en est autrement des hommes religieux, ces hommes qui, malgré la décadence de la société, veillent toujours sur le feu sacré sans lequel la vie humaine est impossible.

Il est des époques — telle la nôtre — quand ces hommes ne sont point aperçus, parce que, honnis, humiliés, ignorés, ils passent leur vie, notamment en Russie, en exil, dans les prisons, dans les compagnies de discipline. Mais ils existent ; et c'est grâce à eux que la vie rationnelle sera assurée. Ce sont ces hommes religieux, si peu nombreux qu'ils soient, qui peuvent rompre et rompront le cercle vicieux dans lequel est enfermé l'humanité. Ils peuvent le faire, parce que tous les dangers qui empêchent les esprits laïques d'attaquer l'état de choses actuels, loin d'entraver l'action des hommes religieux, accroissent leur ardeur dans la lutte contre le mensonge et dans la propagation en paroles et en actes de ce qu'ils considèrent comme une vérité divine.

Celui qui agit sous l'impulsion du sentiment religieux ne cherchera jamais à cacher la vérité en faveur de sa situation si elle est privilégiée ; au contraire, il appliquera toutes ses forces à se libérer de cette situation avantageuse et à prêcher la vérité, car il n'aura plus d'autre but que de servir Dieu. S'il appartient aux dirigés, aux soumis, il s'abstraira de même du désir commun à tous d'améliorer sa vie matérielle, et n'aura d'autre but que, d'accomplir la volonté divine en dénonçant le mensonge et en prêchant la vérité. Aucune menace, aucune souffrance ne sauraient le contraindre à ne pas vivre conformément à la conception qu'il s'était faite. Qu'il soit dirigeant ou dirigé, il agira aussi naturellement que l'incroyant qui peine, qui se prive pour acquérir des richesses ou pour être agréable aux puissants dont il attend quelque faveur.

Tout homme religieux agit ainsi, parce que l'âme éclairée par la religion ne vit pas seulement en ce monde, comme celle des irreligieux, mais elle vit

d'une vie éternelle, infinie, pour laquelle importent aussi peu les souffrances et la mort, comme sont insignifiants pour les laboureurs la fatigue momentanée et les durillons de ses mains. Ce sont donc ces hommes qui rompent le cercle vicieux dans lequel est enfermée l'humanité. Si peu nombreux qu'ils soient, si inférieure que soit leur position sociale, si faibles qu'ils soient par l'intelligence et l'instruction, aussi vrai que le feu incendie la steppe sèche, ils incendieront le monde entier, tous les cœurs desséchés par une longue irreligion et qui ont soif de rénovation.

La religion n'est nullement l'immuable croyance au caractère surnaturel de certains faits et à la nécessité de certaines prières et rites ; elle n'est pas davantage, comme le croient les savants, un reste de superstition de l'ignorante antiquité qui n'a plus de portée ni d'application à notre époque. La religion est le rapport établi par l'homme envers la vie éternelle, envers Dieu, conformément à la raison et aux connaissances modernes, et qui seul conduit l'humanité vers le but qui lui est désigné.

« L'âme humaine est la flamme de Dieu », dit une sage sentence juive. L'homme est un faible, un malheureux animal, tant que dans son âme la lumière divine fait défaut. Lorsqu'elle s'allume, — elle n'est allumée que par une religion qu'elle-même a le pouvoir éclairant, — l'homme devient l'être le plus puissant de l'univers. Et cela ne saurait être autrement, car ce n'est plus sa force, mais la force divine qui agit en lui.

Telle est donc la religion, et c'est en cela qu'est son essence.

Février 1902.

1. ↑ *Revue de Paris*, janvier 1901.

2. ↑ Nom de mépris donné par les juifs aux non-juifs.

3. ↑ Et il transmet en même temps, suivant la lettre de versets évangéliques, le droit dont on ne se sert pas d'être invulnérable aux morsures de serpents, au poison, au feu.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Yann
- Sixdegrés
- Acélan
- Cantons-de-l'Est
- Guillaumelandry
- Benoit Soubeyran
- Jahl de Vautban
- Lydiaronava
- TptBot
- Hsarrazin
- Phe
- Miniwark

- Phe-bot
- Le ciel est par dessus le toit
- Tylwyth Eldar
- Newnewlaw

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)